Lina Savignac

L'églantine et le chardon

La Caboche

L'églantine et le chardon

Lina Savignac

L'églantine et le chardon

Récit

Révision
Nicolas Gallant
Mise en pages
Raymond Gallant
Photo de l'auteure
Pierre R. Chapleau
Graphisme de la page couverture
Raymond Gallant

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Lina Savignac, 1949-

L'églantine et le chardon

ISBN 978-2-924187-43-2

1. Gallant, Cédulie. 2. Gallant, Cédulie - Famille. 3. Femmes - Québec (Province) - Matapédia - Biographies. I. Titre.

CT310.G342S28 2014 920.7209714'778 C2014-942315-2

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014
Bibliothèque nationale du Canada, 2014

Éditions la Caboche
Téléphones : 450-714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
lina.savignac@gmail.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Introduction

L'histoire de l'églantine et du chardon aurait pu commencer par : *Il était une fois...,* mais cela eut été trop facile. Lorsque l'on s'apprête à narrer la vie des pionniers qui ont bâti le Québec, de ceux et celles qui ont édifié des villages éloignés des grands centres, les tenant à bout de bras durant les années les plus éprouvantes de l'histoire du Québec, y cultivant la terre et y élevant de nombreux enfants, nous leur devons au moins un minimum de mémoire. Aujourd'hui que reste-t-il de tout ce travail accompli sous le joug d'une politique de développement socioéconomique à courte vue soutenue par la puissante religion ? Depuis des décennies, des dizaines de paroisses meurent lentement, vidées de leur force vive, c'est-à-dire de leurs enfants.

Les personnages de ce récit, ces gens de la terre, pourraient s'appeler Émile et Fabienne, René et Lucie ou simplement Mathias et Cédulie. Afin de respecter l'histoire, la vraie, celle vécue par nos aînés et basée sur des notes autobiographiques, les acteurs de ce récit conserveront leur véritable nom et feront revivre pour vous *La turlutte des années dures.*

L'auteure

Avertissement

À l'automne 2013, je recevais des mains de Ginette Arsenault les précieux cahiers écrits par sa grand-mère paternelle Cédulie Arsenault. J'étais loin de me douter que la richesse patrimoniale laissée par cette vieille dame enrichirait à ce point ma vie. Avec simplicité, son récit est jalonné des joies et des misères vécues par cette femme exceptionnelle et ses propos sont souvent teintés d'une critique des mœurs du temps.

Afin de rendre le texte plus compréhensible et de mettre en valeur l'histoire personnelle de Cédulie, j'ai effectué des recherches sur divers évènements qui permettront aux lecteurs de mieux situer l'action dans son époque.

En écrivant ses mémoires, l'auteure voulait léguer un héritage à ses petits-enfants. J'espère que *L'églantine et le chardon* saura être à la hauteur des attentes de ceux qui l'ont connue.

Lina Savignac

Chapitre 1

L'ÉGLANTINE

Églantine : délicate et odorante rose sauvage portant cinq pétales et poussant sur l'églantier, arbuste très répandu en Gaspésie. Ses baies, ou cynorhodons donnent une confiture ou une gelée très parfumée.

Je vous présente donc, distingué lecteur, Cédulie Gallant, fille légitime de Joseph Gallant et de Célina Pitre de Saint-Alexis-de-Matapédia. Née le 22 décembre 1912, elle est la deuxième d'une famille de 11 enfants. Aujourd'hui, ce 14 janvier 1989, ses 76 ans bien sonnés, Cédulie reprend le récit de sa vie commencé il y a quatre ans. Malheureusement, elle avait été forcée d'abandonner son écriture et avait dû ranger ses souvenirs dans un recoin de sa mémoire. Comme un voleur d'âmes, le Créateur avait réclamé le dernier souffle de Mathias Arsenault, le mari bien aimé, ne laissant à Cédulie qu'un corps vidé de sa conscience et assez de pleurs pour meubler une partie de son existence. Aujourd'hui, son deuil assumé, elle recommence à prendre plus de temps pour elle et retrouve sa plume et son cahier.

Parfois, il suffit de peu de choses, d'un mot ou d'une anecdote pour que les souvenirs de sa prime jeunesse, les

plaisirs, les joies tout comme les souffrances refassent surface. Ainsi elle découvre les loisirs, une réalité moderne que les jeunes connaissent plutôt bien. La vieille Cédulie se situe parmi les personnes choyées par la vie du fait que, contrairement à d'autres, elle possède encore toute sa tête et n'a rien oublié de son passé. À vrai dire, elle écrit pour les siens. Présentement, si elle tremble un peu, ce n'est pas là la manifestation de quelque maladie, mais plutôt un signe d'excitation, car elle se sent fébrile. Pour la première fois, elle ouvre le petit livre rouge acheté au village de Saint-Alexis-de-Matapédia avec l'intention de lui chuchoter quelques confidences.

En ce 18 novembre 1989, un ciel assombri laisse échapper des flocons de neige qui plongent Cédulie dans la nostalgie du temps passé. À un moment ou un autre de notre existence, nous voyons tous notre vie se dérouler devant nous comme un roman ou un film, montrant sans pudeur des jours de joie, de souffrance et de deuil.

❖❖❖

L'implantation d'une colonie

Le 3 novembre 1860, six familles authentiquement acadiennes originaires de Rustico à l'Île-du-Prince-Édouard prirent racine à Saint-Alexis-de-Matapédia. Ce sont les Doiron, les Blaquière, les Martin, les Gallant, les Pitre et les Doucet. À l'aube de l'établissement de la petite colonie, les hommes pénétrèrent seuls à l'intérieur du canton, héritage britannique du partage des terres. D'un commun accord, les femmes et les enfants demeurèrent à Matapédia,

attendant que les premières habitations soient érigées pour se rendre auprès de leurs époux. À cette date, la paroisse en devenir comptait 26 âmes. Les débuts de l'implantation des familles acadiennes furent marqués par la misère et les grandes privations. « Lorsqu'on est pauvre, on manque de tout. » disait le dicton. Ainsi, au moment de leur installation, ces pionniers n'avaient à manger que des patates et des choux de Siam. Les vêtements et les souliers faisaient cruellement défaut et les moyens de la colonie naissante ne permettaient pas aux occupants de répondre aux exigences de la mode. De plus, les six familles ne possédaient en commun que trois vieilles picouilles, cinq porcelets, un mouton, une poule, quatre chiens et, luxe suprême, une vache. Les habitations que les hommes avaient construites étaient petites, mais solides. Par conséquent, parents et enfants s'entassaient dans une promiscuité forcée. Les Acadiens savaient travailler et, règle générale, ils le faisaient bien. Rompus à toutes sortes d'ouvrages, ils se devaient de réussir. Ainsi les pionniers devinrent inventifs. Par exemple, devant un manque de tuyaux de poêle et l'impossibilité de chauffer leur foyer, les hommes bâtirent des cheminées de terre qui avaient pour avantage d'adoucir la température de toute la pièce, tandis que la flamme vacillante qui consumait les bûches éclairait une partie de la maisonnée.

Il faut également savoir admirer la soumission quasi religieuse de ces gens dans leur misère. Leurs lèvres ne formulaient que rarement une plainte et aucun soupir, sinon que de satisfaction, ne s'échappait de leur poitrine. Les pionniers enduraient les pires privations avec dignité et abnégation. Mais malheur à celui qui viendrait les déloger de leur lopin de terre. À ce sujet, entre 1862 et 1863, une terrible embrouille avec les Canadiens-français

créa une inquiétude constante. Antérieurement, l'agent local des terres et forêts avait octroyé dix-neuf lots à de futurs colons canadiens-français, mais avait omis de les enregistrer, à l'exception de deux. Du fait qu'aucun de ces terrains n'était juridiquement inscrit au registre cadastral et qu'ils étaient toujours inhabités au moment de l'arrivée des Acadiens, ces derniers occupèrent donc ces portions de territoire en toute légalité. Quand les Canadiens-français s'aperçurent de la méprise, ils réclamèrent leur bien. Après que leur père et mère eurent subi la déportation, un sentiment d'hostilité s'empara des Acadiens qui rejetèrent l'inéluctable, allant même jusqu'à manifester leur détermination de jeter à la rivière la première famille qui viendrait s'établir chez eux. C'en était assez !

Entre 1860 et 1870, la poignée d'Acadiens s'attela à la tâche, abattant des arbres, semant entre les souches. Dans leurs prières, ils demandaient à Dieu de rendre fertile le sol nouvellement mis à nu et de leur donner de quoi survivre. Les terres défrichées par les pionniers s'avérèrent de bonne qualité, productives, relativement faciles à déblayer et situées sur un plateau planté de bois franc, d'érable et de merisier. Et l'on vit apparaître dans les champs de lourds sillons remplis de promesses. Les terrains occupés se trouvaient sous la protection des sorciers micmacs, des autochtones qui se réclamaient de la grande tribu algonquine, et qui peuplaient la Gaspésie depuis plus de dix mille ans. Vivant de chasse et de pêche, ces derniers utilisaient les hiéroglyphes. Au lieu de graver la pierre, ils marquaient l'écorce de bouleau ainsi que le cuir pour décrire les hauts faits de leur vie.

En 1870, bien à l'abri dans leurs maisons de bois avec un peu de terre neuve autour de leur propriété, les premiers arrivants remercièrent Dieu en fondant la paroisse

de Saint-Alexis-de-Matapédia. Après avoir hésité plus de dix ans sur l'emplacement possible de l'église, le déménagement de la chapelle, son agrandissement ainsi que l'édification à quelques pas du lieu de culte d'un petit bâtiment curial, le pauvre curé Smith en perdit son latin et sa santé. Puis un jour, excédé par toutes ces lenteurs marquées par la recherche d'une solution pouvant plaire à Pierre, Jean, Jacques, l'évêque de Rimouski, dans un décret épiscopal, ordonna l'érection d'une église sise à soixante pieds du chemin et à cent trente pieds du presbytère. La maison de Dieu se devait de répondre aux critères suivants : une construction en bois sur un solage en pierre, mesurant quatre-vingts pieds de longueur sur quarante-cinq de largeur et vingt-sept de hauteur. À cet ouvrage, il faudrait rajouter un presbytère de vingt-cinq pieds sur trente de côté. Dorénavant, les ouailles du curé Smith sauraient à quoi s'en tenir. Tel que prescrit, l'église fut donc édifiée en 1871 et doit son nom à Alexis Mailhoux, vicaire général durant la période de fondation de la paroisse de Saint-Alexis.

Une fois les bases d'une véritable paroisse jetées, cela eut pour effet d'attirer d'autres pionniers. Plus de 300 Acadiens, venant en grande partie de l'île du Prince-Édouard et des Îles-de-la-Madeleine, se joignirent aux premiers occupants et érigèrent les villages de L'Ascension-de-Patapédia, de Saint-André-de-Restigouche et de Saint-François-d'Assise. Les nouveaux colons pouvaient compter sur l'industrie forestière pour leur donner du travail s'ils s'installaient dans la vallée de la Matapédia. Et les hommes répondirent en grand nombre aux offres d'emploi des dévoreuses de bois, comme la *John Fenderson Lumber Co*, la Cie *Price Bros*, ainsi que la *Brown Corporation*.

De toutes les régions gaspésiennes, la Matapédia était la seule qui ne possédait pas de bord de mer. Lové au creux

des monts Chic-Chocs et de la chaîne des Appalaches, le village de Saint-Alexis accueillit sa part de familles. Un atout capital sur lequel les anciens pouvaient compter était la qualité des rivières, principalement la Matapédia, où fourmillaient des saumons de l'Atlantique venant frayer dans son lit de fin gravier. Qu'à cela ne tienne, conclurent les occupants des colonies qui se souciaient peu de ce manque de littoral, nous élèverons nos enfants au saumon plutôt qu'à la morue ! En plus d'abattre des pans entiers de forêts mixtes et de pêcher dans les plus beaux cours d'eau du Québec, les habitants de Saint-Alexis-de-Matapédia commencèrent à faire de la terre neuve, repoussant toujours plus loin les grandes étendues boisées.

De Jonas à Cédulie

C'est dans cette magnifique vallée que Joseph-Théodule Gallant vit le jour le 29 janvier 1886. Il était le dixième enfant de Jonas Gallant et de Françoise Pinault, fier descendant de l'un des dix frères de Rustico. Joseph-Théodule épousa Célina Pitre, née le 31 juillet 1890. Ils n'étaient pas le premier couple de Gallant à s'implanter à Saint-Alexis. Disséminées ici et là à travers les nouvelles paroisses, plusieurs personnes portaient le même patronyme, mais rares étaient ceux qui pouvaient se réclamer d'appartenir à la branche des Haché dit Gallant.

La famille de Joseph et Célina comptait onze enfants vivants. La mère accoucha d'une première fille le 4 septembre 1910 et la prénomma Dina, puis d'une seconde,

Cédulie, née le 22 décembre 1912. À cette époque, encouragés et chapitrés par les curés, les jeunes gens se mariaient pour avoir une abondante progéniture et peupler le Québec. Quelle noble cause ! Les parents de Cédulie suivaient à la lettre les préceptes de l'Église et bien vite, un petit garçon vint rejoindre le clan des Gallant. Cédulie et Dina acceptaient avec plaisir de surveiller ce nouveau frère pendant que leur maman trayait les vaches. Rapidement, le bébé devint un objet de jeu. Philippe-Émilien n'avait que quelques mois quand les deux gardiennes, chacune agrippée à leur côté du berceau, se mirent à balancer le lit, brassant du même coup le nourrisson qui semblait plus ou moins apprécier ce genre de turbulence. Excitée par cet amusement non réglementé et sans avertir sa coéquipière, l'une des filles décida de lâcher son point d'ancrage. Voici que le ber se renversa ainsi que la paillasse et la couverture, laissant le pauvre enfant caché sous cet amoncellement de tissu chapeauté d'un dôme en bois. Rapidement, Dina ordonna à Cédulie d'aller chercher leur mère qui arrachait des patates dans le jardin. Inquiète, cette dernière détala et lorsqu'elle revint, qu'elle ne fut pas sa surprise de constater que Dina avait tout replacé et que Philippe était indemne et souriant.

Déjà, à un an et demi, le coquin marchait, pardon, courait partout. Le marmot poursuivait ses sœurs aînées avec une baguette, ce qui leur laissait craindre qu'il puisse les atteindre et leur faire mal. Dina chérissait le benjamin et adorait le bercer. Un jour, durant la visite paroissiale du curé, perché dans les bras de sa tante Julie, impressionné, faut-il croire, Philippe n'avait pas bougé d'un poil et avait croisé ses mains. Dès le départ du pasteur, Julie déclara à Célina :

— Ton garçon ne vivra pas.

En entendant ces mots, Célina sursauta. Personne n'aimait qu'on fasse de sombres prédictions et surtout pas sur le compte de son propre bébé. Vaut toujours mieux éviter de parler de la grande Faucheuse. Toutefois, Julie avait vu juste, car Philippe rendit son dernier souffle peu de temps après.

Âgée d'à peine trois ans, Cédulie dut faire face à l'intransigeance de la vie et pleura la perte de son frère Philippe-Émilien, né le 25 juillet 1915 et décédé le 24 avril 1917 d'une inflammation des poumons. Personne n'aurait pu reprocher quoi que ce soit à la maman. Excellente herboriste, elle avait soigné son enfant du mieux qu'elle avait pu, mais le Seigneur avait prononcé le mot de la fin. Alitée parce qu'elle était atteinte par la fièvre scarlatine, Cédulie demandait constamment à son père de la prendre dans ses bras et de l'amener voir Philippe-Émilien. Comme il était beau dans son petit cercueil ! La fillette se souvenait de lui comme si c'était hier. Philippe était couché dans de jolis draps blancs garnis de rideaux de dentelle. À ce moment-là, la jeune Cédulie n'avait qu'un seul désir : toujours rester auprès de lui.

❖❖❖

Bien vite, le jeune Philippe fut remplacé dans le berceau par la jolie petite Alice, née le 8 août 1917, puis le 20 juillet 1919 par bébé Alfred-Augustin. Plus tard, Alfred-Augustin sera appelé et reconnu sous le prénom de Wilfrid. Dina, faut-il le croire, avait hérité de la fibre maternelle, car elle adorait les enfants. Une fois le déjeuner terminé, Célina laissait les poupons sous la surveillance de son aînée et se rendait directement à l'étable pour traire

les vaches et soigner les poules. Durant ce temps, Dina et Cédulie, même si elles étaient encore très jeunes, avaient la tâche de garder Alice et Alfred-Augustin. Joseph avait trouvé du travail à la ferme du curé et comme il partait de bonne heure le matin, Célina se retrouvait avec toute la besogne sur les bras. En plus de ses quatre enfants, la mère devait s'occuper des vaches et des veaux, des cochons, des poules en plus du jardin. Cédulie essayait d'aider du mieux qu'elle le pouvait, mais elle était si petite…

Voici donc qu'à peine âgée de quatre ans, la jeune demoiselle entreprit de surprendre sa maman et de laver la vaisselle. Comme il n'y avait pas d'évier dans la maison, pas plus que d'eau chaude, la fillette tenta de copier les grandes personnes qu'elle avait longuement observées et envahit la table de la cuisine. Mais parfois, la bonne volonté côtoie la catastrophe. Une fois les plats propres et bien asséchés, Cédulie prit dans ses mains une pile d'assiettes avec l'intention de les ranger dans l'armoire. La stabilité de l'échafaudage faisant défaut, voici que les plats s'animèrent. Il suffit d'une seconde ou deux pour que, glissant les unes sur les autres, toutes les assiettes se retrouvent par terre en mille miettes. Réfugiée dans la berceuse, Cédulie pleurait à chaudes larmes, mais entre ses paupières bouffies, elle vit tout de même sa mère s'avancer dans la cuisine. Lorsque cette dernière aperçut le dégât, au lieu de punir la cadette, elle gronda plutôt Dina qui n'avait pas aidé sa sœur, préférant balancer bébé Alice. Si Joseph avait été présent au moment de la gaucherie de sa fille, il ne se serait pas abstenu de la chicaner. Comme la famille n'était pas riche, le père aurait clairement démontré sa mauvaise humeur. Cet accident causa bien du chagrin à Cédulie. Même si poser des gestes et rater son coup faisait partie d'un apprentissage normal, cela la mortifiait. La vie venait de lui

donner une leçon et il y avait de fortes chances pour qu'elle la retienne.

Parfois, pour réussir à entretenir convenablement sa terre, Joseph demandait de l'aide à ses neveux, les fils de sa sœur Catherine. L'un d'eux, Augustin, demeurait chez les Gallant et ne dédaignait pas de s'abaisser et de jouer avec Dina et Cédulie. Augustin était beau garçon et même si leur goût restait discutable, les deux commères l'aimaient. Ce grand gaillard prenait plaisir à soulever les jeunes espiègles jusqu'au plafond, mais une fois rendues là-haut, la peur tétanisait les acrobates. S'il fallait que leur bon génie les lâche ou que ses longs bras faiblissent ! Cédulie était terrorisée, mais comment ne pas s'enticher de ce cousin qui prenait le temps de jouer avec elles, ce qui arrivait si peu souvent, les adultes étant trop occupés ? Malheureusement, le super héros fut emporté par la grippe espagnole qui sévissait après la guerre de 1914-18. Ce fut la première déception amoureuse de Cédulie.

Dina atteint finalement l'âge d'aller à l'école située sur le rang Saint-Louis, soit à environ un demi-mille de la maison. Cédulie, n'avait pas encore cinq ans et, par conséquent, restait avec sa mère, ce qui la mit de fort mauvaise humeur. Pour la première fois, elle ne pouvait suivre Dina. Imaginez, elles étaient toujours collées l'une sur l'autre. Boudeuse, Cédulie grimpa l'escalier et toute la journée fit la baboune dans sa chambre. N'ayant plus sa sœur pour lui tenir compagnie, elle prit des vêtements et se fabriqua une poupée aussi grande qu'elle et qui lui tint lieu de compagne. Quand Célina monta, question de voir ce que sa fille faisait, elle se mit à rire.

Pour se distraire durant l'absence de Dina, Cédulie ramassait les boîtes vides et s'inventait un magasin, semblable à celui de Joseph Arsenault, dans lequel elle devenait

vendeuse. Ainsi elle parlait avec ses clients, les entretenait de tout et de rien, même si ces derniers étaient fictifs. Parfois, sa mère entrait dans son jeu, lui découpant des personnages dans du papier. Des filles, des garçons, des bébés, des papas et des mamans naissaient sous les doigts agiles de Célina, puis s'animaient sous les yeux de sa fille. Jamais elle n'avait eu plus beau divertissement. Lorsque Cédulie réussissait à mettre la main sur un catalogue, elle devenait fébrile et on voyait se profiler toute une famille. Chez les Gallant, aucun bout de papier ne se perdait, même pas celui qui enveloppait la gomme balloune. Tout était récupéré et finissait par réapparaître autrement. Maintenant, plus rien n'interdisait de jouer à la « madame ». Cédulie avait découpé une seconde maisonnée pour Dina et ainsi, dès que cette dernière revenait de l'école, les deux sœurettes ne comptaient plus les heures et s'amusaient. Jamais Cédulie ne s'ennuyait. Dieu sait si elle en a coupé du papier ! Sans s'en douter, cette activité tout à fait anodine la préparait à son futur métier de couturière.

Pendant ce temps, les bébés se succédaient dans le berceau. Tous les deux ans environ, la famille Gallant accueillait parmi ses membres un nouveau-né, mais la chose restait secrète. Tous ignoraient quand Célina devenait enceinte et jamais cette dernière n'aurait dit un mot à ce sujet ou aurait fait voir qu'elle attendait un enfant. Parler de grossesse, de naissance et de tout ce qui entourait l'accouchement était tabou. Pauvre Célina ! Elle se cachait bien inutilement, car personne n'était aveugle. Ses filles aînées s'apercevaient bien que le ventre de leur mère grossissait, que son tour de taille épaississait et que sa démarche ralentissait, ressemblant à celle d'un canard, mais personne ne savait quand aurait lieu la délivrance. Au moment des premières contractions, signe évident d'une naissance,

toute la marmaille déménageait chez la voisine. Joseph devenait complètement inutile et préférait terminer tranquillement son train pendant que la chose se passait dans la chambre d'en haut. Comme à peu près toutes les femmes de cette époque, Célina accouchait seule à la maison avec une matrone, sans l'assistance d'un médecin. D'ailleurs, Joseph n'aurait pas eu d'argent pour payer un docteur, surtout pour un mal d'enfant. Étant elle-même une sage-femme, Célina se débrouillait sans que personne n'en sache rien. Jamais elle n'avait parlé des souffrances de la maternité pas plus qu'elle laissait échapper la moindre plainte. L'omerta à l'italienne entourait la naissance se tenant à l'étage supérieur.

Cédulie s'épanouissait et continuait à s'occuper des bébés pendant que sa mère s'affairait au jardin. Parfois, d'autres jeunes gardiennes amenaient leurs tout-petits avec elles. À ce moment-là, la grange devenait un haut lieu de la mode. Ces futures mamans jouaient à habiller les poupons, leur faisant porter leurs plus beaux atours. Curieusement, Célina tolérait l'utilisation de robes, de vestes et de chapeaux prévus pour les grandes occasions. Dans ce fouillis d'élégants accoutrements, Cédulie affectionnait tout particulièrement un manteau et un bonnet en imitation de fourrure. Mais attention ! Il lui fallait obtenir la permission de sa mère pour ajouter ces éléments à la parure du bébé. Imaginez le pauvre petit, revêtu de peaux et de poils en plein milieu du mois de juillet. Ah ! Quels beaux enfants nous avions !

Fine observatrice, Cédulie dénichait d'autres endroits pour installer son jeu de magasin général ou d'église. Elle vendait à son comptoir fictif des marguerites qui avaient miraculeusement pris la forme et l'odeur de fraises des champs. Pendant les grandes vacances d'été, il arrivait que Cédulie et ses amies s'amusent à faire comme à l'école. À

ce joyeux divertissement, il fallait entièrement se fier à l'expérience de Dina. Combien de jours ont-elles passés à se distraire ainsi ? C'était là également une façon de se rendre utile, car durant que les enfants s'occupaient, Célina parvenait à faire son ouvrage sans être dérangée. La plupart du temps, après ces égaiements, Cédulie et ses compagnes laissaient derrière elles des traîneries, mais jamais leur mère ne leur adressait le moindre reproche.

Au beau milieu de l'été, les petites fraises rougissaient les champs des alentours. Les cueilleurs devaient pratiquement passer au peigne fin les vastes espaces ayant la réputation de porter beaucoup de fruits. C'était souvent là le travail des enfants. Aucun acte de paresse n'était toléré. Cédulie se rappelle ces journées chaudes de juillet où, accroupie dans les prés, elle ramassait avec précautions ces minuscules rubis que le Bon Dieu avait distribués un peu partout. Parfois, il fallait drôlement se motiver pour résister à l'envie de revenir à la maison en courant se plaindre du soleil trop ardent. Si jamais l'idée de se soustraire à la corvée imposée se faisait trop insistante, Célina aurait retourné la récalcitrante dans le temps de le dire. Cédulie se souvient plus particulièrement qu'en une certaine occasion, en compagnie de Dina, elle avait marché plus d'un mille pour se rendre au champ. Au lieu de cueillir des fraises, les fillettes avaient joué avec leurs amies une grande partie de l'après-midi. Quand Célina a vu les deux demoiselles revenir bredouilles, le seau vide pendant au bout du bras, pour la première fois, elle a levé leur robe et leur a administré une bonne claque sur la cuisse. Plus jamais ensuite Cédulie n'a perdu une seule heure, la considérant maintenant comme précieuse. À ce moment-là, la fillette avait compris que l'argent de la vente des fraises des champs servait à habiller les enfants.

Joseph travaillait toujours à la ferme du curé. En fait, il avait peu de temps pour s'occuper de la sienne. Ainsi, les parents donnèrent plus de responsabilités à leurs aînées. Cédulie était particulièrement jeune quand elle commença à tirailler le pis des vaches dans le but de récolter un peu de lait. Imaginez la petite de cinq ans, assise sur un minuscule banc, calée sous le ventre du gros mammifère. Au début, maladroitement, elle obtenait à peine quelques gouttes de liquide, puis l'habitude venant, elle valait maintenant n'importe qui pour la traite. Une fois cette corvée maîtrisée, les parents de Cédulie lui demandèrent d'assumer d'autres travaux comme celui de ramasser les œufs sans faire d'omelette, de tondre les moutons et combien de choses encore ? De tous les animaux que Joseph gardait, la jeune fille avait un faible pour les petites bêtes frisées. Un jour, une brebis, sans que personne n'en sache la raison, repoussa son rejeton, lui refusant la tétée. Comme Joseph n'avait pas les moyens de perdre un seul agneau, il entra dans la maison en tenant le bébé dans ses bras. Dans le temps de le dire, il ajusta une suce au bout d'une bouteille qu'il remplit de lait de vache. Dina et Cédulie surnommèrent la nouvelle coqueluche Pataud, le nourrissant et jouant à la mère avec lui. Comme le petit bélier grossissait bien, Joseph jugea que c'était le moment de le retourner au champ avec ses semblables. Cédulie rendait souvent visite à son protégé. Il lui suffisait de l'appeler pour qu'immédiatement Pataud réagisse. Ce dernier accourait aussitôt et suivait la fillette jusque dans la maison même que parfois, elle ne savait plus comment s'en débarrasser.

Lorsque l'automne arriva, il fallut rentrer les moutons dans la bergerie. Cédulie ne comprenait pas pourquoi son favori faisait exception. À ce moment, Joseph lui servit une

explication plutôt boiteuse. L'hiver approchait et chaque année, on tuait un bœuf, un porc et un agneau pour les besoins de la famille. Pataud avait maintenant plus d'un an et il était plus gras que tous les autres, donc un bon candidat à l'abattoir. Cédulie éprouva beaucoup de chagrin et pendant une certaine période, elle avait peu d'appétit à l'heure du repas surtout quand il s'agissait de manger Pataud. Quand arrivait le temps de la tonte des moutons, encore une fois, Cédulie était de corvée et aidait ses parents. Quelle affaire ! Il fallait laver la laine, l'écharpiller, la filer, l'ourdir, puis la tricoter ou la tisser.

Lorsque Célina devait sortir, Cédulie lui proposait de garder les enfants. Profitant de l'absence de sa mère, elle s'assoyait sur le banc du métier à tisser et essayait de passer la navette entre les brins tendus. Quel gâchis ! La fillette s'empêtrait et cassait la fragile fibre textile. Cédulie avait également dans sa mire la machine à coudre de Célina. Pour l'utiliser, encore une fois, il fallait attendre le départ de sa maman. La touche-à-tout, comme l'appelait sa mère, s'installait devant le moulin et assemblait des guenilles qui lui servaient ensuite à faire des robes aux bébés. Non satisfaite d'emmêler les fils du métier, la néophyte brisait les aiguilles ! Mais peu importe, elle aimait ça à la folie. Lorsque venaient les vacances d'été, la fillette en profitait pour utiliser la machine sous la surveillance de Célina. Cédulie n'avait pas le temps de s'ennuyer.

Sur le chemin des écoliers.

Puis un jour, sans même s'en rendre compte, le temps des jeux fut fini ! Le mois de septembre prit le pas sur les grandes chaleurs, apportant son lot de travail. Les récoltes presque achevées et l'ouvrage à la maison se faisant moins en urgence, les parents de Cédulie l'envoyèrent à l'école du rang. Cela signifiait marcher près d'un demi-mille pour se rendre en classe sur le chemin Saint-Louis. La petite fille suivit donc la voie publique, car sur chacune des parcelles de terrain qui la bordait, l'État réservait une bande large de quelques pieds lui permettant de construire une route. Dès le mois de septembre, ce tracé était devenu le chemin des écoliers.

L'école du rang était particulière et il était simple d'en imprégner sa mémoire. Un seul regard suffisait à remettre les choses à leur place et dans leur contexte : le poêle situé au milieu de l'unique pièce, le bureau de la maîtresse dominant les enfants et derrière lequel une armoire riche de ses secrets occupait toute une partie du mur. Juste à côté, une mappemonde rappelait aux élèves que le monde était beaucoup plus grand que l'endroit où ils habitaient. La lumière entrait à profusion à travers les hautes fenêtres et jetait des plages de soleil sur les rangées de pupitres ainsi que sur le plancher de bois. Peut-être l'astre du jour avait-il pour mission officielle d'éclairer les plus cancres de la classe ?

Lorsque l'hiver sonnait aux portes du Québec, le plaisir de marcher jusqu'à l'école prenait une tout autre dimension. Impensable pour quiconque de manquer une seule journée ou que « l'institution scolaire » ferme ses portes lors d'une tempête de neige, car l'institutrice demeurait à l'étage. Nos petites voisines, les Bérubé, embarquaient

dans un traîneau qui transportait les enfants. Le conducteur chargeait 50 sous par semaine. Chez les Gallant, Dina, Cédulie et Alice devaient se rendre à pied à l'école, ne pouvant se payer le luxe d'être menées en *sleigh*. Même si le vent violent soufflait, les demoiselles Gallant marchaient dans la neige épaisse avec de mauvaises chaussures dans les pieds, à moitié habillées, sans pantalons parce qu'en ces temps très pudiques et pleins d'interdictions sociales et religieuses, il était défendu pour les filles de porter des culottes. Quand Cédulie poussait la porte de l'école, elle n'était ni pire ni mieux que les autres enfants. Complètement trempée, elle passait une partie de la journée mouillée, ses bas collés sur ses cuisses glacées. À quelques exceptions près, à l'arrivée des petits, le poêle n'était pas encore allumé et l'eau était gelée dans la chaudière. Chacun leur tour, les élèves allaient chercher le précieux liquide chez le voisin et bien souvent, lorsqu'ils arrivaient le seau avait été à moitié renversé sur le chemin du retour. Vous pensez bien qu'il n'y avait pas de toilette dans ce brillant institut du savoir ! La bécosse était dehors, tellement remplie de neige que la porte ne fermait plus. Il n'était pas tentant de se faire geler le postérieur, ce qui forçait les enfants à retenir leur envie jusqu'à la fin de la journée, ne se soulageant qu'à la maison. Parfois, les plus petits s'échappaient durant la classe, alors la maîtresse les retournait chez eux le fond de culotte mouillé.

Âgée de onze ans, Cédulie fut terrassée par une inflammation des poumons sévère, qui avait bien failli lui coûter la vie. Même Célina, qui jouissait pourtant d'une excellente réputation d'herboriste, demeurait désarmée devant l'infection pulmonaire. Peinée, elle regardait sa fille, qui visiblement était mal en point, et ne réussissait pas à la guérir. À cette époque, Saint-Alexis ne possédait pas encore

de médecin et encore moins d'hôpital. Le père de Cédulie demanda donc du secours aux religieuses du couvent Saint-Rosaire. Quand celles-ci arrivèrent au chevet de la malade, l'enfant faisait cent cinq degrés de fièvre. Même les élues du Christ étaient dépourvues de remèdes miracles. Se fiant à leur instinct de soigneuses, les bonnes sœurs appliquèrent une panacée fort simple : faire transpirer. Jugeant la situation très sérieuse, ces femmes généreuses crurent utile d'appeler le curé. Devant des parents atterrés, le saint homme administra les derniers sacrements à la jeune fille. En proie à cette forte fièvre, Cédulie délirait, si bien que des hallucinations troublaient son esprit, enfermant la victime dans des visions irréelles. Doit-on attribuer sa guérison quasi miraculeuse au délégué de Dieu, aux bonnes sœurs ou encore au dévouement incessant de sa mère ? Cédulie finit par se rétablir, mais resta avec une santé délicate. Cette mauvaise pneumonie lui causa aussi un sérieux retard dans ses études. Mais comme le dit l'adage, « un malheur n'arrive jamais seul » et qu'une maladie s'accompagne souvent d'une autre, tout aussi sournoise. Voilà que peu de temps après cette infection pulmonaire sévère, la miraculée se mit à souffrir de vilains maux de gorge. Même si les Gallant n'en avaient pas les moyens, ils ne tardèrent pas et l'hospitalisèrent d'urgence à Campbellton, au Nouveau-Brunswick. L'action à entreprendre s'avérait claire et l'ablation des amygdales s'imposait. Privée de sa famille durant trois longs jours, Cédulie se sentait terriblement seule et abandonnée de tous. Cette première séparation de sa fratrie fut extrêmement difficile. Pendant le séjour de sa fille au centre de santé, Célina avait trouvé refuge chez de la parenté, ces derniers demeurant tout près de l'hôpital. Drôle d'ironie, car dès son retour à la maison, Cédulie fut atteinte d'une vilaine grippe attrapée

lors de son passage à l'hôpital. Désireuses d'aérer les pièces où reposaient les patients, les sœurs infirmières ouvraient les fenêtres. C'était là une habitude de religieuses. Rien de mieux que l'air pur pour remettre quelqu'un sur le piton ! pensaient-elles. Ce procédé eut pour conséquence de provoquer des accès de toux chez la nouvelle opérée. Pas fameux pour quelqu'un qui vient de subir une intervention chirurgicale. Cédulie souffrait cruellement. Une nuit, incapable de dormir et fatiguée d'entendre sa fille s'arracher la gorge, Célina monta dans sa chambre avec une décoction d'herbages pour soulager ses quintes de toux.

— Quelle horreur que de boire cette mixture ! chiala Cédulie.

— Mais efficace ! eut à peine le temps de rajouter sa mère.

En moins d'une, voilà le mauvais toussotement calmé, mais maintenant, c'était au tour de Célina de se sentir mal et de perdre connaissance, s'écrasant au pied du lit de Cédulie. Surprise par la rapidité avec laquelle son bon ange avait été terrassé, Cédulie se mit à crier. Réveillé en sursaut par l'appel réclamant de l'aide, Joseph se rendit immédiatement auprès de sa femme, pestant contre ces dames qui ne reconnaissaient pas le sommeil du juste. Brassée et interpelée maladroitement, Célina finit par reprendre ses esprits.

Après quelques mois de repos à la maison, Cédulie Gallant retourna à l'école. Elle avait un certain retard par rapport aux autres enfants. En fait, elle trouvait même très gênant de constamment demander à la maîtresse de l'épauler et de venir à sa rescousse. La pauvre enseignante en avait plein les bras avec sa classe de quarante élèves. Mal à l'aise, l'étudiante compensait son retard scolaire en aidant son institutrice. Pour quelqu'un qui était cloué au lit depuis plusieurs semaines, la corvée s'avérait lourde. Ainsi,

Cédulie commença par garder les enfants durant l'heure du dîner, car plusieurs mangeaient à l'école, demeurant à plus de deux milles de « l'Institut Saint-Louis. » Trop loin pour marcher, leurs parents les transportaient matin et soir en voiture. Les élèves les plus âgés avaient dix-huit ans. Cédulie constata rapidement qu'à douze ans, elle n'avait pas la maturité pour imposer une quelconque discipline. Imaginez les grands de dix-huit ans se faire mener par un petit bout de femme ! En vérité, elle les contrôlait difficilement. Si jamais elle osait rapporter leurs mauvais coups à la maîtresse, ils se retournaient contre leur gardienne et, à la fin, c'était toujours elle qui souffrait de leurs bêtises. Une des tâches de Cédulie consistait à assister la lecture de la première et la deuxième année. Cela lui demandait beaucoup de temps et rarement elle profitait des bénéfices de la récréation, parce que durant ces minutes de détente imposées, elle assumait une autre responsabilité, soit d'écrire les devoirs au tableau noir. L'institutrice était débordée et calculait les précieuses minutes accordées à chacun. L'école du rang Saint-Louis accueillait les élèves de la première à la cinquième année. En plus d'assurer la surveillance des enfants après la fin des cours, Cédulie était de corvée de ménage. Ainsi, la fillette effaçait le tableau, balayait le plancher et époussetait les quelques meubles de la classe, dont le pupitre de la maîtresse. Elle arrivait à la maison épuisée. Tant de travail !

L'institutrice de l'école du rang Saint-Louis se nommait mademoiselle Bernard. Souvent, cette dernière avait recours aux instruments de torture que l'on rencontre habituellement dans une classe comme la baguette ou la *strap*. On peut facilement affirmer que les enfants de cette époque apprenaient par la peur. C'était le temps pour Alice, la cadette de Cédulie, de commencer à fréquenter

« l'établissement d'enseignement ». Un jour, la fillette se retrouva en fort mauvaise posture. La petite ignorait totalement la raison qui faisait que mademoiselle Bernard la secouait comme un pommier et lui adressait des remontrances. Cédulie trouva pénible d'assister à cette admonestation sans broncher et voler au secours de sa sœur. Il était plus qu'évident que le nombre d'élèves dans la classe était trop élevé pour une seule personne, aussi compétente soit-elle. Comme de raison, les plus faibles, les plus lents et ceux ayant des difficultés d'apprentissage en payaient le prix. Les enfants qui ne réussissaient pas bien, mademoiselle Bernard les traitait de lâches, les accusait de paresse, leur donnait des coups sur la tête et leur infligeait une punition à genoux dans un coin durant des heures sous le regard oblique de leurs camarades. Dans ce temps-là, lorsque les petits arrivaient à la maison, les parents ne leur posaient pas de questions et s'intéressaient peu à ce que leurs rejetons vivaient. Et même si ces derniers étaient tentés de se plaindre ou de confier leurs secrets à leur mère, ils se retenaient. Ce qui se passait à l'académie du savoir du rang Saint-Louis devait y rester. De toute façon, jamais un enfant n'aurait eu le gros bout du bâton avec qui que ce soit. Heureusement, mademoiselle Bernard ne demeura qu'une seule année à Saint-Alexis. Elle quitta ses souffre-douleur et alla répandre ses châtiments corporels ailleurs. Autant Cédulie et Alice détestaient mademoiselle Bernard, autant elles appréciaient les autres institutrices. C'était un peu à cause d'elles si Cédulie avait pris le goût à l'écriture et à la lecture. Cela faisait partie de l'équilibre de sa vie et il était maintenant impossible pour elle de s'en passer.

Heureusement, l'école n'était pas toujours triste. Les récréations étant conçues pour détendre les élèves, alors lorsqu'elle se libérait, Cédulie en profitait et jouait au

ballon-chasseur. Dans sa fougue, un jour elle cassa une des vitres de « l'académie du bon savoir ». À cette époque, comme encore aujourd'hui, les pères et mères étaient responsables des actes de leurs enfants et avaient l'obligation de payer les choses qu'ils brisaient. Dans ce temps-là, un carreau coûtait entre quinze et vingt-cinq sous. Cédulie avait une peur bleue d'avouer sa malchance à ses parents, sachant à l'avance que ces derniers la disputeraient. Prenant son courage à deux mains, en cachette, elle commença par en parler à Célina, car vingt-cinq sous était une somme énorme. Les Gallant n'étaient pas des gens riches et avaient déjà fait de gros efforts pour payer les livres, les cahiers et les crayons de leurs trois enfants. Rajoutez un carreau à ça...

La vérité était que Cédulie n'aimait pas beaucoup l'école ! Peut-être était-ce pour l'une ou l'autre de ces raisons qui ont déjà été mentionnées ? Les fins de semaine, pas de répit, elle reprenait sa routine à la maison. C'était encore elle qui gardait ses frères et sœurs et elle devait désennuyer ce petit monde-là et leur faire fermer le clapet. Faire de la tire représentait un excellent moyen de les occuper. Combien de fois la fillette s'est-elle brûlé les doigts avec cette pâte sucrée et bouillante prête à être étirée ? Souvent, la cuisinière en herbe ouvrait le livre de recettes et essayait d'apprêter quelques plats faciles. Malheureusement, ça ne réussissait pas dans tous les cas, mais il fallait ajouter à sa décharge qu'elle n'avait pas toujours à portée de main les ingrédients nécessaires à ses réalisations culinaires. Elle en a gaspillé de la nourriture ! Et dire que durant tout ce temps, sa sœur aînée Dina avait la chance d'étudier au couvent où elle était pensionnaire durant tout l'hiver...

Après les grandes vacances, Célina annonça à Cédulie :

— Tu n'iras plus à l'école. Tu resteras à la maison et tu m'aideras.

À vrai dire, elle était à la fois contente et peinée. Durant l'été, la commission scolaire avait fait construire une école neuve. Comme elle aurait aimé y étudier ! Du même souffle, lorsqu'elle assista à la bénédiction de la nouvelle bâtisse, elle démontra une certaine fierté de dire à ses amies qu'elle ne viendrait plus en classe. Cédulie avait treize ans et comprenait très bien que ses parents avaient besoin d'elle. La besogne à la maison et sur la ferme ne manquait jamais.

En vérité, Joseph et Célina Gallant passaient un rude moment. La relève s'annonçait bien pauvre, étant donné qu'ils n'avaient que trois filles pour les aider sur la terre. Aucun de leurs garçons n'était en âge de participer à une corvée. Cédulie fut donc l'élue ! Tous les travaux normalement effectués par un mâle lui étaient maintenant dévolus. Pourquoi elle et non pas Dina ? La réponse la plus plausible était que Joseph n'avait pas les moyens de garder deux enfants au couvent et comme Cédulie avait manqué des mois d'école à cause de sa santé, elle était d'entrée de jeu toute désignée. Intérieurement, cette dernière enviait la privilégiée et la trouvait bien chanceuse de poursuivre ses études chez les sœurs du Saint-Rosaire. En plus d'enseigner les matières classiques, les religieuses inculquaient aux fillettes des valeurs jugées indispensables à la société. Ainsi, les cours d'entretien ménager, de cuisine, de bienséance et d'ouvrages manuels faisaient partie du bagage académique. Dina recevait donc diverses leçons qu'elle s'amusait à transmettre aux intéressées durant les jours de congé. L'aînée possédait un don, celui de trouver l'erreur et de chialer. Selon Cédulie qui avait travaillé comme un homme dans les champs, Dina abusait de son

savoir. En fait, avec elle, il y avait toujours quelque chose qui clochait. Dans le but de piquer sa cadette au vif, elle lui lança :

— La nappe en toile cirée est bien contente quand elle se fait laver le bas de la robe.

Dina n'eut pas à le lui répéter ! La sévérité de l'aînée avait sa raison d'être et c'était une façon indirecte de lui montrer à bien faire les choses.

Les religieuses encourageaient les jeunes filles de bonne famille à se dépasser dans les arts manuels en exposant les œuvres de leurs protégées. Elles poussaient la compétition jusqu'à opposer l'excellence à la médiocrité, de même qu'un travail minutieux à un autre bâclé. Ces exhibitions, courues par les parents et les autres élèves de Saint-Alexis, étaient très relevées. Ah, comme Cédulie enviait Dina de pouvoir participer à des concours de dentelle, de couture et de tricot ! À l'occasion, il lui arrivait de regretter de ne pas avoir eu la chance que Dina avait eue, mais il faut avouer que même si elle avait appris beaucoup de choses à l'école du rang Saint-Louis, la jeune fille gardait de mauvais souvenirs de sa dernière année scolaire.

❖❖❖

L'or rouge

L'été arrivait avec son cortège floral. La tâche de ramasser les fraises des champs était dévolue aux femmes et aux enfants. Des petits doigts pour saisir des petits fruits... De toute façon, les hommes avaient autre chose à

faire. Dès le début de juin et jusqu'à la fin des classes, toutes les mains inoccupées étaient fortement invitées à cueillir ces perles sucrées. Il fallait avoir un œil averti pour apercevoir au ras du sol les minuscules fleurettes blanches qui poussaient sur les terrains vagues, avalant le soleil avec avidité. Souvent, de délicates épervières orangées indiquaient l'endroit où ces petites merveilles se cachaient. Un casse-croûte et une bouteille d'eau en réserve, les recrues partaient pour une partie de la journée vers les emplacements tapissés d'or rouge. Attention, chaque cueilleur s'activait autour d'une talle et malheur à qui n'en respectaient pas les limites imaginaires. Contrairement aux autres, Cédulie ne craignait pas de visiter le cimetière, car elle avait découvert que les fruits qui poussaient près des tombes étaient plus volumineux que ceux ramassés dans les terrains vagues. D'ailleurs, personne n'osait la suivre. Franchement, dans un cimetière ! Cédulie avait vu son jeune frère partir avec un seau pour aller chercher des fraises et revenir le soir son contenant bien plein. Ses parents ont vendu la récolte sans lui donner une cent.

Les volontaires, souvent recrutés contre leur gré, s'éparpillaient sur les bordures des routes ou dans les champs, supportant sans trop rechigner le soleil de plomb qui les écrasait. Ça, c'était l'été, le vrai, celui qui faisait suer le Québec ! On ne pouvait s'y tromper, car Galarneau était responsable des grosses gouttes qui perlaient sur les fronts protégés par un large chapeau de paille. Cédulie aurait donné n'importe quoi pour pouvoir retrousser ses manches longues, gardiennes des ardeurs des chauds rayons. Si par malheur elle montrait un teint bronzé, on la comparerait certainement à une Micmac. Ainsi, tous les matins, la fillette partait avec deux ou trois seaux vides et se rendait aux champs pour ne revenir que lorsque ses

chaudières étaient remplies à ras bord. Après le souper, Cédulie devait courir les routes afin de vendre les fruits de sa récolte. Cinq sous la livre ! Qui veut acheter, cinq sous la livre, madame ? Même si elle n'était pas un as en calcul, Cédulie avait vite compris que ça prenait beaucoup de ces petites perles rouges pour empocher une piastre ! Sans rechigner ou garder quelques cents pour son bénéfice personnel, elle remettait tout l'argent à sa mère, ce qui permettrait à cette dernière de chausser les enfants pour l'école et de leur procurer les articles scolaires nécessaires. Si par malchance, les fillettes n'avaient pas réussi à écouler tout leur stock, Célina apprêtait les fraises en confiture. Ainsi le menu hivernal s'en trouverait d'autant plus agrémenté. Malheureusement, ou heureusement, il arrivait également que Dina et Cédulie vendent toute leur récolte et qu'il n'en reste plus pour la famille. Une autre tâche dévolue aux enfants consistait à cueillir des gadelles sur les arbustes qui poussaient autour de la maison. Célina en faisait un excellent jus qui hydratait et rafraîchissait n'importe quelle gorge desséchée. Souvent, Cédulie se rendait au bout du champ et portait le délicieux nectar aux hommes qui travaillaient. À une occasion, Dina et Cédulie allèrent ramasser des groseilles pour le compte d'une voisine. Celle-ci payait dix sous le gallon. Déjà, avant leur départ, les filles avaient fait un rapide calcul mental, additionnant leurs futurs gains. Déception ! Les arbustes buissonnants ne comptaient pas autant de délicates grappes rubis qu'elles auraient espéré, ce qui limitait leur récolte à un demi-gallon. Adieu veau, vache, cochon, couvée ! La dame leur donna donc un juste salaire, soit cinq sous pour deux heures de travail au gros soleil.

En plus de la cueillette des petits fruits, Cédulie devait aider sa mère à la maison, soit en gardant les bébés et en

préparant les repas pour les affamés qui rentraient des champs.

Et puis, comme un signe que l'été était bel et bien installé, le temps des foins sonnait la fin de la récréation, si toutefois il y en avait réellement eu une. Durant une quinzaine de jours, l'activité battait son plein et la coupe du fourrage requérait tous les bras disponibles. À l'occasion, la pluie désorganisait ce qui avait été si bien planifié la veille et arrivait à ralentir l'ardeur des hommes.

Malgré tout ce travail, l'enfant qui sommeillait en Cédulie réussissait à s'accorder un peu de plaisir. Durant les doux soirs d'été, la cour de la maison des Gallant se transformait en terrain d'amusement. Avec les voisines, Cédulie s'adonnait à des jeux de balle ou plus excitant encore, à la cachette. Ainsi passaient les trop courts mois de vacances, sans que la fillette n'ait vraiment le temps de les voir et d'en profiter pleinement.

L'hiver

Immanquablement, l'hiver revenait avec son lot de misères. Les dimanches après-midi, lorsque la température se faisait clémente, les enfants étaient fortement invités à ne pas coller à la maison. Il fallait tirer plaisir de ce soleil lumineux et aller s'énerver derrière la grange où une légère pente naturelle n'attendait que les amateurs de toboggan. Les conditions climatiques avaient beau être des plus douces et la côte très attirante, il y avait un hic : Cédulie ne possédait pas d'habillement adapté à la glissade, si bien qu'elle se gelait l'arrière-train. Pas question de mettre des pantalons de garçon, même pour s'amuser dans la neige !

Suivant sa fratrie, elle enfila ses bottes et son manteau, son foulard et son chapeau sans prendre garde aux

vêtements qu'elle portait. Elle se rendit donc sur la côte couverte de verglas, tombé quelques jours auparavant, avec sa robe neuve en flanelle rouille sur le dos, celle que ma mère avait commandée par catalogue, chez Eaton. Quel beau spectacle que celui du paysage figé sous une couche de glace ! Comme à peu près tous les dimanches, Cédulie amenait ses frères et ses sœurs plus jeunes glisser avec elle. Les enfants Gallant possédaient un petit traîneau à patins sur lequel ils embarquaient à trois ou quatre. Mais cette journée-là, le malheur était écrit dans le ciel. Il aurait suffi de pouvoir lire dans les nuages... Surchargé et instable, le véhicule se renversa sur cette couche de glace coupante et Cédulie brisa sa jupe sur une arête tranchante. Pensez donc, elle venait de gâcher sa seule tenue du dimanche ! En revenant à la maison, la tristesse dans sa figure parlait pour elle. Lorsque Célina constata l'état du vêtement, elle dit simplement :

— Je vais essayer de poser une pièce et réparer la déchirure à fil coulé.

Pauvre Célina ! Elle faisait tout son possible, mais même arrangée, la robe de Cédulie n'était plus neuve...

Dès le début de l'hiver, les enfants Gallant pratiquaient un autre sport. Non loin de la maison, le terrain inégal évacuait difficilement l'eau de pluie et, sous l'action du gel, il en résultait un immense rond de glace où les jeunes s'amusaient à glisser. Comme personne ne possédait de patins, les petits se divertissaient quand même en faisant du ski-bottine. Souvent les dérapages étaient plus ou moins bien contrôlés et se terminaient mal. Combien de tête se frappèrent assez durement pour en voir des étoiles, évitant la fracture du crâne ou la commotion cérébrale ?

À l'occasion, une femme du village réclamait les services d'une gardienne. Si Célina n'avait pas besoin de

Dina et Cédulie, elles avaient la permission d'aller s'occuper des enfants. Âgées de onze et treize ans, elles passaient une partie de la nuit à surveiller les petits. Pour la paye, les fillettes s'en remettaient au bon vouloir de la dame, mais avant tout, il fallait savoir que c'était là une question d'entraide et de relations de voisinage. Jamais Dina ou Cédulie n'auraient osé demander une rétribution, cependant leur silence ne signifiait pas qu'elles n'en espéraient pas. En guise de récompense, la femme donnait un bonbon à chacune des gardiennes. Le lendemain matin, la levée du corps était difficile. Endormies, les yeux lourds de sommeil, Cédulie et Dina n'étaient pas en grande forme pour suivre la messe dominicale.

Cédulie s'adonnait très bien avec les petites voisines, les Bérubé et les Martin, qui avaient le même âge qu'elle. Du fait que leurs maisons se trouvaient très près l'une de l'autre, il leur arrivait de se voir souvent. Sa meilleure camarade, la fille du boucher Philippe Gallant, portait de belles toilettes achetées dans les magasins, ce qui rendait sa vis-à-vis jalouse. Son père était certainement plus riche que le sien. Chez Joseph, l'argent se faisait rare et les parents vivaient toujours en mode économie. Un jour, Cédulie se confia à sa mère et lui parla des nouveaux atours de sa voisine. Célina fut attristée par ces révélations d'ordre vestimentaires et dans le but de consoler celle qui travaillait si fort et méritait bien d'être aussi joliment habillée que son amie, elle se mit à coudre tard dans la nuit, confectionnant de resplendissantes robes. Ainsi Cédulie pouvait se permettre de faire la jolie.

La ferme

Dans ce temps-là, Joseph Gallant travaillait toujours à la ferme du curé. De son côté, avec l'aide de ses enfants, Célina réussissait à s'occuper des animaux de son mieux. Du haut de sa chaire, le prédicateur annonçait le début de la visite paroissiale, donnant ainsi la chance à chacun de se préparer à le recevoir. Les femmes faisaient le ménage du salon qui s'empoussiérait depuis les fêtes de Noël et du Nouvel An et sortaient leur belle robe. La venue du religieux signifiait également que le temps de la dîme était arrivé. Voilà donc que d'une main blanche et manucurée, le prêtre bénissait tous ceux qui étaient présents de même que la mère de famille, à qui il avait rappelé sa fonction de procréatrice, et de l'autre main, percevait en espèces sonnantes l'impôt prélevé par l'Église. Certains cultivateurs moins argentés s'acquittaient de leur redevance paroissiale en biens matériels comme du foin, des grains de semence ou des patates. De toute sa vie, le bon curé Côté n'avait jamais mangé autant de pommes de terre ! Même si sa cuisinière les apprêtait à toutes les sauces, il en vint à considérer cette façon de payer son dû comme quasi inhumaine... Heureusement, le religieux gardait une vingtaine de vaches, ce qui lui permettait de dépenser le fourrage et autre revenu semblable. Le pasteur avait raison d'être fier, car il possédait une des plus belles granges du canton. Blanchi à la chaux, ce bâtiment de ferme était une véritable merveille, un modèle pour les agriculteurs. Souvent, après la messe, les paroissiens allaient l'admirer, et ce, jusqu'au jour où elle fut démolie. Curieusement, sa destruction coïncida avec le départ du curé-agriculteur. Ce dernier encourageait la culture, jugeant que le travail de la terre était un bon moyen pour endiguer l'hémorragie des

hommes qui, année après année, se rendaient dans les chantiers. On peut croire que la vraie raison de cet exode masculin était que l'argent manquait cruellement dans les familles. Bien sûr, personne n'aime quitter les siens en sachant qu'il les laisse dans le besoin, mais plusieurs d'entre eux sentaient monter une fièvre, celle du bois, et ils avaient hâte de se retrouver dans la forêt à partager cette complicité toute virile. Par contre, d'autres s'expatriaient réellement pour une question de survie, car dans les chaumières plusieurs bouches réclamaient à manger.

Chez Joseph à Théodule Gallant vivaient déjà sept enfants. Le père de Cédulie avait la réputation d'avoir du cœur au ventre et durant l'été, il lui arrivait souvent de travailler à d'autres fermes, donnant une journée par-ci par-là, ce qui apportait un petit salaire d'appoint à la famille. Pourquoi a-t-il fallu que l'évêché remplace le bon curé Louis-Fabien Côté ? Sous sa soutane se cachait un véritable pionnier, offrant un réel soutien aux habitants de Saint-Alexis. Son départ précipité avait pris tous les paroissiens par surprise, mais encore davantage Joseph Gallant. Dépité, il ne pouvait plus compter sur la rétribution financière que l'homme d'Église acceptait de lui verser. Ce revenu lui permettait d'acquitter les paiements dus sur sa propre ferme. Le nouveau pasteur, Charles Michaud, n'ayant aucunement la fibre agricole, ne se préoccupa nullement de l'exploitation et finit par laisser la ferme à l'abandon.

Plus Cédulie vieillissait, plus elle devenait un soutien pour ses parents et en particulier pour sa mère. Depuis longtemps, elle travaillait dans l'étable et ne craignait pas les animaux, bien qu'elle n'avait jamais réussi à s'habituer au cheval. Ceci dépendait probablement de ses peurs d'enfant. Ce petit bout de femme commençait à aider son père dans les champs et conduisait l'étalon par la bride

pendant que ce dernier guidait la sarcleuse. Cédulie redoutait constamment que cette grosse bête ne lui marche sur les pieds. Un peu plus tard, Joseph acheta un poulain, un jeune étalon blond et fringant qu'il attachait à un des échafauds installés au toit de la maison. Mais un jour, sans crier gare, comme si une guêpe l'avait piqué, le cheval se mit à courir comme un fou, traînant derrière lui les planches arrachées à la construction inachevée pour filer droit vers la ferme. Heureusement, cette journée-là, Joseph ne se trouvait sur les échafauds ! Entendant les cris de sa fille, le père rappliqua immédiatement et rapidement se lança à la poursuite de l'étalon fougueux qui avait failli écraser Cédulie tellement il l'avait frôlée de près. À partir de cet évènement, Cédulie resta peureuse. Cela ne l'empêchait pas de soigner l'animal, mais elle le craignait. Jamais elle n'a pu embarquer sur le dos d'un cheval pour faire un tour ce qui, contrairement à elle, transportait ses frères et sœurs de joie.

Malgré le fait que Cédulie n'était pas un garçon, le métier d'habitant lui était devenu familier : faire les foins, récolter ce que Joseph avait planté, couper les grains à la faucille, lier les gerbes, arracher les pommes de terre, éclaircir les navets... parce qu'il faut savoir que Joseph semait une grande quantité de ces légumes. Les enfants raffolaient des naveaux, comme on disait dans le pays, mais jamais leur goût sucré ne remplacerait celui des bonbons. Quand arrivait le temps du deuxième ramassage de fourrage, Joseph envoyait Cédulie garder les vaches dans le champ de repousse de trèfle, à côté de celui des patates. Entre les deux prés, il n'y avait pas de clôture et les Holstein ne faisaient pas la différence entre les deux cultures, mais elles préféraient tout de même les petites plantes à trois folioles. Cédulie surveillait donc les vaches

afin qu'elles ne ravagent pas le carré de pommes de terre. Pendant ce temps, pour se désennuyer, la fillette ramassait les bibittes à patate avec un seau et une baguette. Il suffisait de secouer le plant pour que les petites bêtes tombent dans la chaudière remplie d'huile à charbon. Il fallait absolument enlever ces insectes qui mangeaient le feuillage, anéantissant du même coup toute la récolte. Lorsque Cédulie revenait à la maison, fière de sa cueillette, son père mettait le feu à ces dévoreurs. Dans ce temps-là, Joseph n'étendait pas de poison sur les cultures et il s'assurait que toutes les étapes de croissance soient le plus naturelles possible. Personne n'utilisait les engrais chimiques qui auraient contaminé les sols.

Les veillées

Il ne faut pas penser que cette nouvelle génération ne savait pas s'amuser. Le plaisir s'invitait partout. Malheureusement, seuls les durs travaux de la ferme ont marqué la mémoire de Cédulie. Pourquoi avoir oublié les joies et les bonheurs propres à son âge ? Pourtant, la jeune fille entend encore sa mère qui chantait des airs populaires durant la guerre de 1914-18. Cédulie aimait tellement la musique et, comme ses voisins, elle aurait voulu que sa famille possède un harmonium. Elle adorait se joindre à eux pour chanter. Non seulement elle avait une voix mélodieuse, mais elle écrivait ses propres compositions, remplissant de pleins cahiers de chansons. Dina rapportait du couvent des sœurs du Saint-Rosaire de beaux cantiques que les reli-

gieuses enseignaient aux étudiantes. Qu'à cela ne tienne, Cédulie les apprenait les uns après les autres. Toute sa vie, elle a conservé le goût irrépressible de l'art lyrique.

Joseph prenait son violon et souvent, lors des soirées où étaient invités de jeunes gens, il jouait de la musique et ça dansait pas mal fort. À cette époque, il n'y avait pas de salle paroissiale...

Sous la surveillance parentale, garçons et filles se ramassaient dans les maisons pour veiller. Le chef de famille avait affaire à ouvrir l'œil et même les deux sur les activités de tout ce beau monde, car certaines demoiselles profitaient de l'occasion pour y rencontrer leur ami, déjouant de cette façon le contrôle de leurs parents. Parfois, certaines mères s'installaient dans le châssis et suivaient du regard leur progéniture afin de voir si ces dernières se dirigeaient bien vers l'endroit permis.

La plupart du temps, celui qui désirait faire valoir son talent en poussant quelques notes, s'exécutait sans accompagnement, c'est-à-dire a capella. Il fallait que la prestation vocale allie à la fois, justesse de la voix, la connaissance des mots ainsi que le respect du rythme. Sans vouloir se vanter, Cédulie apprenait très vite les mélodies à la mode et le lendemain matin, en se levant, elle pouvait la fredonner. Une fois, pendant qu'elle gardait ses frères et sœurs, elle sortit le violon de son père de son étui et se mit à gratter les cordes. C'était comme si elle avait toujours joué de cet instrument.

N'ayant pas de prétendant, Cédulie prenait bien du plaisir à s'amuser avec les autres jeunes de son âge. À la fin de la veillée, certaines demoiselles versaient bien quelques larmes. En fait, elles craignaient de s'en retourner chez elles, pressentant l'accueil glacial qui les attendait. Cédulie était également au courant qu'une jalousie secrète et non

affichée existait envers un certain Don Juan du rang Saint-Louis. On aurait cru à la résurrection du célèbre personnage de Gordon Byron. Ce prétendant à la gomme se montrait férocement possessif et désirait garder toutes les filles pour lui. Il allait jusqu'à se vanter auprès des gars présents d'avoir couché avec l'une ou l'autre et même la plupart de ces gonzesses. Mais le pauvre gars ne réussissait qu'à s'isoler et plus personne ne voulait l'avoir comme ami. Rongé par le sentiment destructeur de l'arrogance, il quittait la fête, sortait dans la cour et donnait des coups de poing sur la maison. Par malheur, tout le monde le connaissait et savait qu'il ne racontait que des faussetés. Au bout du rang Saint-Louis, il y avait deux endroits où les grands enfants allaient régulièrement s'amuser, faisant fi des interdictions de leur père et mère et même du curé qui, du haut de sa chaire, en profitaient pour leur faire des remontrances, entrouvrant les portes de l'enfer à la face de toute la paroisse.

— Notre belle jeunesse est possédée par le diable ! Cessez donc de vous trémousser et de vous tortiller comme des truites sans cervelle accrochées au bout d'un hameçon. Vous n'y gagnerez qu'un séjour dans l'empire des ténèbres. Monseigneur l'Évêque condamne toutes ses expressions sensuelles, hurlait-il du haut de son perchoir, et réfléchissez bien, car dans quelque temps vous serez les adultes de demain !

Pourtant, la danse représentait un divertissement comme un autre. Il faut également dire, à la décharge de la jeunesse de Saint-Alexis et des alentours, qu'elle n'avait pas grand-chose pour se désennuyer.

Dans les rangs du petit village, le Mardi gras avait quelque chose de spécial. C'était la dernière journée d'une semaine grasse où les catholiques pouvaient se défouler

avant d'entamer le carême. À Saint-Alexis, les jeunes se réunissaient afin de faire une soirée de tire. Les garçons étaient invités à payer cinq cents, soit le prix d'une livre de sucre brun ou blanc. Les filles enfilaient leurs tabliers et se mettaient aux chaudrons, si bien que certaines années, elles étiraient jusqu'à dix livres de bonbon à la mélasse. Imaginez la quantité de *kiss* que cela faisait ! Chacun s'empiffrait de ces douceurs, mais interdiction formelle de toucher aux papillotes qui restaient, car le lendemain, le mercredi des Cendres nous amenait de plain-pied dans l'austère période du carême. Terminés les veillées, les danses, les gigues et le violon. Quarante jours de pénitences, quelle horreur ! Élevé dans la foi chrétienne, aucun bon catholique n'osait rouspéter. Les femmes en venaient à la conclusion que le jeûne était excellent pour la ligne et préservait le garde-manger, tandis que les hommes râlaient en regardant leur assiette. Cette période de privation remettait en mémoire les quarante jours que Jésus avait passés dans le désert au milieu des bêtes sauvages et où, à maintes reprises, il fut induit en tentation par le Diable. Le carême commençait officiellement par la cérémonie des cendres à la messe de neuf heures. Ce même curé qui avait si bien décrit la géhenne du haut de sa chaire, prenait une pincée de poudre grise, provenant des vieux rameaux bénis qu'on avait brûlés, et la déposait sur le front de chaque croyant.

La piété des familles du Québec

Les nombreux enfants de Célina et de Joseph grandissaient en grâce et en sagesse, fréquentant la messe et les sacrements selon les préceptes de l'Église. Ainsi, Cédulie

alliait le mysticisme au long jeûne exigé pour communier au service religieux quotidien, visitait le confessionnal chaque premier vendredi du mois et récitait le chapelet en famille, à genoux, aussi droite qu'un cierge pascal. Les hommes, faut-il le croire, étaient moins résistants que les femmes, car ils appuyaient les avant-bras sur le siège d'une chaise retournée vers eux. Durant ces longues dizaines d'Ave, chacun tentait de garder son sérieux, mais parfois peu de chose suffisait à déconcentrer les dévots. Voyant tout le monde agenouillé, le bébé de la famille profitait de l'occasion. Pour une rare fois, il se trouvait à la bonne hauteur pour démontrer son affection et offrait à chacun un gros bec mouillé. Dès qu'ils apercevaient le petit dégoûtant de bave, les garçons reculaient pour se sauver du coquin.

Toujours à l'affût de preuves de dévotion, l'Église avait dédié le mois de mai à la Vierge Marie, malgré qu'Elle savait fort bien qu'au printemps les fermiers étaient très occupés. Les hommes s'affairaient aux champs ou à l'étable, car le vêlage les accaparait autant de jour que de nuit. Même si ça bourdonnait dans les chaumières et que les femmes s'esquintaient à rafraîchir la maison après le long hiver, celles-ci trouvaient encore le moyen de se dévouer pour la cause, entraînant leurs rejetons à faire le plein de prières mariales. Évitant toutes discussions inutiles avec leur mari, elles les laissaient se débrouiller avec leur conscience. Dès la fin d'avril, Célina fabriquait un autel dédié à la Vierge Marie. Cédulie s'enfonçait dans le bois afin de chercher des courants verts que sa mère glissait ensuite parmi les fleurs de papier un peu défraîchies confectionnées l'an dernier. Tous les soirs, la fillette se recueillait devant cet humble reposoir champêtre et récitait le chapelet. La foi qui l'habitait était très profonde et elle espérait que sa croyance la protégerait tout au long de sa vie.

Un autre rituel sacré qui ouvrait le cycle de l'été était la procession de la Fête-Dieu. Soixante jours après Pâques, l'Église célébrait pompeusement la grande fête de l'Eucharistie, sacrement institué par le Christ lui-même. Sous un immense dais soutenu par des porteurs choisis pour leur conviction religieuse, le curé drapé du voile huméral déambulait à travers le village en tenant à bout de bras le Saint-Sacrement. Pour terminer cette démonstration de piété, le saint homme se dirigeait vers un autel installé à une des croix de chemin. Il s'agissait ici d'un imposant autel décoré de drapeaux à l'effigie du pape, de fleurs ainsi que de divers objets du culte. Des croisés, des écoliers, des enfants de Marie ainsi que la congrégation masculine suivaient le saint homme dans ses pérégrinations. Chacun des groupes accompagnateurs portait sa propre bannière, affichant clairement son appartenance à tel ou tel autre organisme religieux. Prêtres et fidèles marchaient à pas mesurés tout le territoire de la paroisse. Tout au long du parcours, des dizaines de personnes ponctuaient de leurs prières la route les menant à un point stratégique. Ainsi, le Saint-Sacrement avançait au milieu des fleurs, de l'encens et des chants sacrés. La ferveur populaire devenait palpable et entre chaque dizaine de chapelets, les dévots ajoutaient leur voix à celle du voisin en chantant : « Rendez mon cœur, rendez mon cœur, semblable au Vôtre... »

La famille de Jonas et de Françoise

Avant que Cédulie ne commence à gagner sa vie sérieusement ou ne se déniche un mari, elle trouvait du travail dans les maisons privées. La seule sortie qu'elle se permettait les soirs de semaine était pour visiter sa grand-mère Gallant qui demeurait encore sur le vieux bien paternel. Françoise et Jonas Gallant avaient élevé une famille de quinze enfants. Le père de Cédulie, Joseph à Théodule occupait le dixième rang de cette nombreuse fratrie. Cédulie n'a jamais eu la chance de bien connaître Jonas, car elle n'avait que deux ans au moment de son décès. Par contre, sa sœur Dina se souvenait parfaitement d'un grand homme blond, bien bâti et affichant des yeux aussi bleus que le ciel.

Jonas et Françoise Gallant s'étaient donnés de leur vivant au plus jeune de leurs fils, Johnny, lui cédant la terre et la maison avec l'obligation de prendre soin de ses parents vieillissants. Cédulie n'était pas très âgée quand tonton Johnny se maria, mais elle se souvenait comme si c'était hier de la journée de leur noce. Une fois la fête terminée, les nouveaux époux étaient grimpés dans le train en direction des États-Unis en laissant au frère de Johnny, André, l'usufruit du legs consenti précédemment par Jonas et Françoise. Ainsi, l'oncle Johnny et la tante Denise tentaient leur chance dans les *factorys* américaines. Grâce à un salaire moyen, les expatriés ont certainement connu moins de privations que leur famille qui vivotait sur leur terre.

Un jour, l'ancêtre Françoise monta dans le *Canadian Pacific Railway* et se rendit du côté des Américains où sa propre fille Delphine, encore célibataire, travaillait dans les manufactures. Pauvre Delphine ! Dieu seul savait depuis

combien de temps elle était malade et ne pouvait plus gagner sa vie ! La belle Gaspésienne était acculée à l'indigence. Rapidement, sa mère la ramena dans son village natal de Saint-Alexis. N'ayant pas un sou en poche, l'immigrée restait tantôt chez son frère Joseph, tantôt chez l'oncle André qui gardait déjà Françoise. Une fois rétablie et pour remercier celle qui l'avait soignée, Delphine voulut s'occuper de la vieille Françoise, mais la mémé refusa catégoriquement de se laisser bichonner par cette dernière. Curieusement, à Saint-Alexis, personne n'aimait la célibataire qui parlait anglais. N'ayant aucune pension pour vivre, Delphine dut s'en remettre à la générosité de tout un chacun pour survivre. Quelle humiliation !

La tante américaine démontrait une grande piété. Il y avait de ça bien longtemps, Delphine était entrée au couvent dans l'intention de se faire religieuse, mais voilà que les sœurs ne l'avaient pas gardée. Peut-être était-ce à cause de sa santé précaire ? De nature distinguée, Delphine avait déjà fait partie de la domesticité des résidences de riches. Il faut porter à son crédit qu'elle était d'une propreté exemplaire et cuisinait comme un grand chef. Souvent, elle disait à Célina :

— Fais des demoiselles avec tes plus vieilles.

Cela se traduisait par : « N'accepte pas que tes filles travaillent à toutes sortes d'ouvrages en dehors de la maison. » Et maman qui avait tant besoin d'aide ! La ferme, la famille et les grossesses qui se succédaient tous les deux ans.

André et sa femme Anna se retrouvèrent donc responsables de la grand-mère Françoise, de la tante Delphine, de la terre paternelle et de ses dépendances. À travers tout ce barda, le jeune couple avait tout de même réussi à élever quatre enfants, dont des jumelles. Malheureusement,

suivant une règle non établie et sans s'annoncer, la mort frappa à leur porte, entraînant dans son noir linceul une de leurs petites filles, à peine âgée de huit mois. La mort dans l'âme, les parents reprirent leur besogne en refoulant leur peine au fond de leur cœur.

Lorsqu'elle repensait à cette époque, Cédulie avait l'impression que sa grand-mère Françoise avait toujours été vieille. Pourtant, Dieu sait combien cette femme avait été vive et énergique ! D'un pas gaillard, l'aînée marchait le quart de mille qui séparait sa maison de chez Joseph. Beau temps, mauvais temps, on pouvait voir la coquette tirée à quatre épingles. On la surprenait rarement dans un habillement négligé. Elle avait une sainte répulsion de la malpropreté. Chaque fois qu'un de ses petits-enfants se présentait à elle, la vieille Françoise leur examinait soigneusement le cou et les oreilles et, la plupart du temps, sommait le blanc-bec d'aller se frotter le chignon. Les jeunes concernés par les remarques hésitaient avant de lui rendre visite, connaissant à l'avance le scénario. Au mépris de sa vivacité, des crises de rhumatisme la terrassaient, si bien que la pauvre femme devait garder le lit. Malgré les critiques que l'aînée formulait, Anna démontra, à son égard, une patience d'ange et s'occupait de sa belle-mère du mieux qu'elle le pouvait.

André et Anna ne furent pas épargnés par les épreuves. Par une froide nuit hivernale, le feu se déclara dans la maison, prenant par surprise la famille endormie. Sauvant d'abord la vie de ses jeunes enfants, celle de sa femme et de la tante Delphine, l'oncle André fut la dernière personne à sortir de la résidence en flammes, arrachant in extremis l'ancêtre à l'élément destructeur. La vieille Françoise, rendue invalide à cause de son rhumatisme, fut descendue du deuxième étage, enroulée dans un tapis. Ce

furent les ultimes mouvements observés autour de ce qui fut le domicile de Jonas et de Françoise Gallant. On ne sut jamais la cause de l'incendie qui avait rasé la maison paternelle. Joseph et Célina accueillirent les sinistrés. Tout à coup, la vie de tous les membres de la famille venait de changer. Trop de femelles avaient le nez fourré dans les chaudrons de Célina... La responsable de la cuisine distribua donc des tâches aux nouvelles arrivées qui ne demandaient pas mieux que d'aider leur bon ange. De son côté, la femme de Joseph ne voulait pas se faire monter sur la tête dans son propre logis. L'harmonie s'installa tranquillement et les enfants reprirent leurs habitudes, n'obéissant qu'à une mère, et ça, Célina y tenait mordicus. Pour quelques semaines, la maîtresse des lieux fut soulagée de la traite des vaches. André s'en occupait. Il assurait également une présence masculine sur la ferme lorsque Joseph devait s'absenter.

Maintenant, il fallait rebâtir la demeure d'André. Selon l'ordinaire du temps, les gens du village firent une corvée et mirent leurs efforts en commun, sciant assez de planches pour reconstruire la nouvelle maison du couple. Ainsi, pendant des mois, la vieille Françoise eut le loisir de laisser remonter de sa mémoire des faits vécus durant son enfance ou au moment de son installation à Saint-Alexis. Une fois les oreilles et le cou inspectés, les amateurs de contes s'accroupissaient près de sa chaise et la grand-mère racontait d'abondance. Cédulie aimait particulièrement lorsque la narratrice la surprenait, l'entretenant des superstitions ayant cours à l'Île-du-Prince-Édouard. Parmi ses auditeurs, certains arrivaient même à voir des bateaux en flammes dans la grande baie de Rustico. Les feux follets, vivant à Malpeque, se transformaient en autant de minuscules génies. Il s'agissait de microscopiques langues de feu

qui se déplaçaient la nuit, à quelques mètres au-dessus du sol, de préférence près des marais et des savanes, et qui cherchaient à entraîner et à perdre les égarés. En passant rapidement devant les yeux de leurs victimes, les furoles tentaient de les aveugler ou de les affoler en émettant un cri ressemblant à un rire moqueur.

Une de ces légendes atteignait plus particulièrement les jeunes filles. Les soirées de danse tant appréciées étaient des endroits réputés pour attirer le diable. Au dire des curés de l'époque, la cuisine familiale était propice aux excès de la chair et à d'autres plaisirs interdits.

Il était une fois, commençait la grand-mère, une demoiselle peu jolie qui décida d'aller danser, malgré le fait que ses parents le lui aient défendu. Enragée, celle-ci leur lança : « Je vais m'y rendre, même si je devais valser avec le diable en personne ! » Comme convenu, la veillée eut lieu et les musiciens jouaient des airs de violon qui échauffaient les esprits, incitant les gens à envahir la piste de danse. Voilà que pénétrait dans la pièce le plus beau jeune homme jamais vu. Il était extrêmement élégant et portait un chapeau haut de forme, un chic manteau noir et des gants fauves. Comment résister à l'étranger ? Avec grâce, il avait invité la demoiselle délaissée à faire quelques pas. Habilement, il la faisait tourner et tourner sans jamais s'essouffler. Bizarrement, l'inconnu avait conservé ses gants pour s'exécuter...

Étourdie, la danseuse suppliait son partenaire d'arrêter, le temps de respirer un peu et de se reposer, mais ce dernier refusait, la possédant grâce à son pouvoir maléfique. Imperceptiblement au début, puis de manière plus soutenue, elle remarquait que quelque chose poussait dans son dos. On aurait dit des griffes ! La peur s'emparait d'elle. À ce moment, la jeune femme se rappelait les paroles

proférées dans son accès de rage. Lorsqu'elle finit par s'apercevoir que des serres, comme celle des rapaces, commençaient à sortir des gants de son cavalier, elle avait été prise d'une grande frayeur et s'était mise à hurler. Quittant rapidement l'assistance, un bon samaritain accourut vers elle, ce qui avait eu pour effet de faire disparaître l'étranger aussi vite qu'un démon trempé dans l'eau bénite... L'histoire voulait que, durant toute sa vie, en plus de porter sa laideur comme un masque, la jeune fille cachait dans son dos les marques des griffes du roi des enfers.

Cédulie soupçonnait la vieille Françoise de travailler pour les curés, car au moment de se rendre à une soirée, la légende du diable danseur lui tournait dans la tête…

Lorsqu'à la nuit tombée Cédulie visitait l'aïeule et l'oncle André dans leur nouvelle maison, elle devait emprunter le petit bois où des bestioles traversaient le chemin. Pauvre martyr, elle mourrait de peur. Inutile de dire qu'elle ne traînait pas en route. Elle se remémorait bien involontairement les histoires abracadabrantes de sa grand-mère, ainsi que celles des revenants qui hantaient les lieux fréquentés par une personne décédée.

Une fois, Françoise avait raconté aux enfants que le grand-père Jonas était allé à l'étable avant de se coucher. Son fanal à la main, il était monté dans le fenil afin de chercher du foin pour les animaux. Par quel mauvais coup du sort, Jonas s'aperçut qu'il n'avait plus son couvre-chef sur la tête, lui qui ne sortait jamais sans son galurin. Il était descendu le plus vite qu'il le pouvait, sans jeter un regard derrière lui et il était rentré dans la maison, blanc comme un drap, si bien que sa femme prit peur à son tour.

— Il y a quelqu'un dans le fenil qui m'a enlevé mon chapeau ! Je n'ai pas pu le voir, il faisait trop noir, mentit-il légèrement.

Le lendemain matin, la première préoccupation de Jonas et de Françoise était de se pencher sur ce qui s'était passé dans la grange. Comme de raison, le galurin du grand-père était simplement resté accroché à un clou. Les grands-parents de Cédulie étaient des gens superstitieux et Cédulie constatait que les histoires de la vieille Françoise l'avaient rendue craintive. La nuit, elle ne dormait pas, car elle avait trop peur des morts-vivants.

Depuis qu'elle avait terminé sa cinquième année, Cédulie n'allait plus à l'école du rang. Par contre, sa sœur Dina pouvait maintenant passer les examens dans le but d'obtenir son diplôme. Peu consciente de la chance qu'elle avait d'étudier chez les religieuses du Saint-Rosaire, mademoiselle Dina se permit d'échouer dans quelques matières. Bien vite, les parents lui firent comprendre qu'ils n'avaient plus les moyens de la maintenir au couvent, surtout si c'était pour accumuler les échecs. Dès sa sortie du pensionnat, Dina se trouva un travail et s'engagea comme bonne dans les maisons privées des paroisses voisines. Dans les campagnes, les filles n'avaient pas le choix de gagner leur vie et la plupart du temps, elles se retrouvaient comme servantes dans une famille un peu plus riche que les autres.

Suivant à la lettre les préceptes du curé, les pères et mères engendraient de nombreux enfants et les femmes accouchaient à la cachette dans leur chambre à coucher. Quand Célina donnait naissance, Cédulie continuait d'aider à la maison en amusant les petits comme elle le

pouvait avec toutes sortes de babioles faites à la main. Un vieux manche à balai coupé en rondelles se transformait en un jeu de dames. Il ne restait plus qu'à peinturer les vingt-quatre disques en rouge et en noir. Sur un bout de carton, Cédulie dessinait des carrés. Voilà, ça ne coûtait pas un sou ! La jeune fille remisait soigneusement ce précieux passe-temps, car il fallait éviter que les marmots ne s'en emparent, déchirent le damier et égarent les pions.

Mère courage

Noël n'était pas fêté avec faste, hormis la participation à la messe de minuit. Le rôle de Santa Claus se limitait à remplir les bas des tout-petits tendus près du poêle. Pas de cadeaux ! Dès leur réveil, le lendemain, les propriétaires tiraient sur le vêtement devenu allongé et ventru : deux pommes, une orange et une poignée de bonbons.

Un 24 décembre, alors que Cédulie gardait les plus jeunes, Joseph et Célina partirent de bonne heure pour aller au magasin général, puis à l'église pour les trois offices religieux permis en cette nuit sainte. Les petits étaient déjà couchés. Inutile de tenter de surprendre le vieux barbu, car Joseph n'avait même pas planté de sapin dans le salon, décor minimal pour recevoir ce grand personnage ! D'ailleurs, chacun des enfants savait que Célina n'avait pas préparé de réveillon. Le lendemain matin, aussitôt levée, Cédulie descendit l'escalier sans faire de bruit, bien tranquillement. Tout le monde dormait dans la chaumière. En arrivant dans la cuisine, la jeune fille découvrit des paquets laissés sur la table par ses parents. Curieuse, elle ouvrit les cartons et y aperçut deux chapeaux. Un grand qui ne semblait pas pour elle et qui devait appartenir à sa

mère et un second qui lui paraissait encore plus beau. Il devait avoir été acheté dans l'intention de l'offrir à Dina. Le cœur gros, Cédulie remonta se coucher et fit un triste constat : il n'y avait jamais rien pour elle et cette pensée revenait sans cesse la piquer. Un peu plus tard, lorsqu'elle se leva pour la seconde fois, Célina remarqua l'œil chagrin de sa fille. Pour la consoler, sa mère lui expliqua qu'elle n'avait pas eu assez d'argent pour prendre un troisième chapeau.

— Je vais t'en faire un et tu verras, il sera aussi beau que ceux-là.

Célina possédait des mains de fée et entre ses doigts naissaient des merveilles. Celle-ci avait tenu sa promesse et avait confectionné à sa fille un magnifique bibi. Cédulie adorait sa nouvelle coiffure et la portait en toutes occasions. Et comment oublier celui en dentelle blanche avec un ruban rose ? Comme il était beau ! De ses boules de laine et de ses aiguilles à tricoter, la maman tirait de ravissants chandails, des mitaines et des foulards. De son métier à tisser surgissaient comme par magie de larges laizes qu'elle teignait en bleu marine, puis transformait en jupes. Elle travaillait souvent pour contrer la froide saison. Mais des pantalons ? Pas question que les filles en portent. Les curés auraient crié au scandale !

Les enfants de Célina étaient en bonne santé et leur mère ne les bourrait pas de pilules. Oubliez la petite aspirine jugée innocente. La guérisseuse soignait avec des herbages dont elle avait appris l'usage chez les Micmacs de Pointe-à-la-Garde. À l'automne, elle parcourait les sous-bois, faisant une large provision des composants nécessaires à ses potions magiques : du baume pour les rhumes, de l'herbe à dinde pour les fièvres, du sirop d'épinette rouge, de l'aune en tisane pour purger le sang, des onguents avec

des racines d'amoureux et la très reconnue mouche de moutarde sur l'estomac. C'était la nature à l'état pur !

En hiver, les poules ne pondaient pas, car il faisait trop froid. Elles passaient la saison difficile dans la grange à foin où les chats leur tenaient compagnie. Prévoyant l'arrêt prolongé des activités des pondeuses, Célina avait fait une bonne réserve d'œufs, mais celle-ci ne faisait pas long feu. Le magasin général ne vendait pas de fruits, ils venaient de trop loin. Par contre, la famille pouvait encore manger des légumes du jardin.

Les derniers jours de l'automne, quand le froid était installé pour de bon, Joseph tuait le plus gros de ses cochons. C'était la fête ! La mère envoyait Cédulie à la tête de la bête, là où une veine avait été ouverte. La fillette tendait un bol et devait sauver le sang en laissant couler le liquide écarlate qui deviendrait du boudin. Elle détestait voir cette boucherie et regardait ailleurs, mais lorsqu'elle se tournait, même légèrement, il lui arrivait que le précieux jet tombe à côté du plat. Bien souvent, Joseph était parti au chantier et Célina devait engager des hommes pour tuer l'animal. Rien ne se perdait dans un porc. Une fois les boyaux nettoyés, Célina cuisait le sang et faisait la meilleure charcuterie qu'on pouvait manger. Ensuite, il fallait plonger le gros lard dans une saumure. Avec la tête, la cuisinière préparait le fromage de tête. Avec la vessie qu'on soufflait et laissait sécher, les petits s'amusaient comme ils auraient fait avec un ballon. Célina chauffait également le gras de la panse, y ajoutait du sel et obtenait une belle graisse blanche qu'on mettait sur le pain. Avec ce même ingrédient, la mère cuisait les délicieux beignes de Noël et confectionnait les pâtés à la viande.

Un automne, pendant que Joseph était au bois, Célina fût obligée de faire tuer un second cochon parce qu'elle

devait payer les taxes municipales et n'avait rien d'autre à offrir. Rien ne facilitait la tâche d'une femme dont le mari était absent. Avec l'aide d'un voisin ayant résisté à l'appel des camps forestiers, elle débita l'animal. Maintenant, elle devait vendre ses quartiers de porc le plus vite possible afin d'éviter que la chair ne s'abîme. Célina trouva des clients, des hommes de chantier qui lui offraient 5 cents la livre pour l'entièreté de sa marchandise. L'expérience fut douloureuse pour la mère de famille, car ses enfants auraient eu besoin de cette nourriture-là.

Pareillement, à la fin décembre, au moment des grands froids, Célina faisait abattre un bœuf ou une vieille vache. Une fois débitée, Célina en tirait toutes sortes de rôtis, provenant des différentes parties de l'animal. Après avoir entretenu le feu du poêle durant toute la veillée, la cuisinière mettait dans un chaudron un bout de fesse de la malheureuse victime et le laissait bouillir toute la nuit, car seule une flamme lente et contrôlée réussissait à attendrir la chair de cette laitière. Du même coup, Célina enrichissait le soi-disant bœuf au jus et rajoutait des patates. Quel excellent déjeuner pour le lendemain ! La mère de famille croyait que manger de la viande, même coriace, était bon pour la santé des enfants.

Imaginez la force physique et morale qu'il fallait à Célina pour s'occuper toute seule de la maison, car l'hiver, Joseph travaillait dans les chantiers. Vint donc le jour où le cheval devait être absolument ferré pour avancer sur la glace. Elle partit tôt le matin et se rendit chez Edmond Gallant, le forgeron de Saint-François, le village d'à côté, afin qu'il pose des fers à son étalon. Au même moment, Edmond Gallant, le cousin de Joseph, s'apprêtait à quitter son feu de forge pour Campbellton et y acheter du matériel. Un voyage blanc pour Célina ! Obligée d'attendre que

le maréchal-ferrant soit de retour, elle se vit contrainte d'accepter l'hospitalité de la parenté, car elle ne pouvait raisonnablement penser entreprendre un aller-retour vers Saint-Alexis. Elle n'était pas du genre casse-cou et savait fort bien qu'un cheval mal ferré sur la glace risquait le pire. Durant ce temps, Cédulie assumait la responsabilité des petits. À quatorze ans, elle subvenait à toute la besogne de la maisonnée. Et que dire de l'inquiétude la dévorait ? Où était sa mère ? Il était raisonnable de penser qu'elle reviendrait dans les heures qui suivaient. Un accident ? Une mauvaise rencontre ? Un fossé ? Sans un téléphone pour la sécuriser, la fillette s'imaginait des scénarios tous aussi macabres les uns que les autres. Sans qu'on l'ait invitée, la folle du logis s'emballait... À moitié morte de peur, Cédulie envoya sa petite sœur Alice chez les Bérubé afin de ramener une gardienne qui puisse rester avec elle et la rassurer par sa simple présence.

Entre voisins, une règle d'or s'appliquait : l'entraide. Loin des magasins et des dépanneurs qui existent aujourd'hui, il arrivait assez souvent que les enfants fassent des commissions pour le compte de la mère, empruntant tantôt du pain chez l'un, tantôt de la farine chez l'autre et vice versa. Les familles survivaient comme ça quand les hommes passaient l'hiver dans les chantiers, laissant femme et rejetons à la besogne et dans la majorité des cas, dans le besoin. C'est ainsi que Cédulie apprit à tout faire et à se débrouiller avec les moyens du bord. Ses deux frères, Alfred-Augustin (Wilfrid) et Alexis, avaient reçu la mission prioritaire d'entrer du bois pour l'insatiable et vorace poêle de cuisine. Gare à celui qui faillirait à sa tâche ! Durant la belle saison, Joseph travaillait partout où il le pouvait, ce qui faisait que les femmes étaient aussi seules en été qu'en hiver ! Il arrivait toutes sortes de choses lorsque les

hommes descendaient dans les chantiers. Remarquez bien, elles se seraient probablement produites si le père avait été là, mais il suffisait qu'il soit parti pour que cela prenne une tournure dramatique. Un soir où le froid sévissait et que le poêle ronflait, Célina aperçut du feu sur le toit de la maison. Réveillant sa précieuse progéniture, elle fit sortir ses petits et le confia à sa voisine. Alertés, les hommes couraient en sens inverse dans le but d'éteindre les flammes. Ils utilisèrent l'eau glacée de l'étang et réussirent à circonscrire l'incendie à la couverture. Satisfaits, les pompiers d'occasion constatèrent que les dégâts étaient peu importants. La divine Providence avait protégé les enfants de Célina !

Les hivers étaient parfois très rudes et ne faisaient pas de quartier. Il fallait pelleter un chemin dans la neige de la galerie d'en arrière jusqu'à l'étable et sortir les vaches pour les faire boire. À l'époque de Cédulie, les maisons étaient mal isolées. Étant donné le manque de ressources financières, les bâtisseurs utilisaient ce qui leur tombait sous la main, comme du bran de scie ou du papier journal pour garnir l'espace entre les cloisons intérieure et extérieure. Résultat, une difficulté à chauffer les pièces et, même si on bourrait le fourneau, les murs restaient froids et humides. Ce genre d'isolation était propice aux incendies. Il suffisait qu'une étincelle et qu'un bon vent se liguent pour que les conséquences dépassent l'imagination. Pour contrer la température glaciale des maisons, les chambres à coucher étaient situées à l'étage, dans la partie la plus chaude. La fournaise gavée au maximum provoquait souvent des feux dans les cheminées mal ramonées, ce qui représentait un véritable danger. Parfois, le tuyau qui traversait la cuisine, perçait le plafond et frôlait le pied du lit prenait une teinte alarmante. Vivement, il fallait dimi-

nuer l'intensité du foyer. La nuit, Célina veillait au grain, surveillait le poêle à bois et tricotait. Ainsi, pour quelques minutes, s'adonnait-elle à son divertissement favori, car le jour la besogne commandait et elle n'avait pas le temps de sortir ses broches. La dure saison rançonnait les mères de famille, exigeant son lot de chandails, de bas, de mitaines et de foulards.

La maladie ? Elle faisait des ravages, surtout parmi les petits. Cédulie se souvient d'un hiver particulièrement difficile. Les enfants de Célina avaient attrapé la rougeole et la coqueluche, même que la délicate Lucie avait bien failli mourir. Malgré une pharmacopée riche en produits naturels, Célina ne réussissait pas à éloigner l'infection. Pour son bonheur, elle s'aperçut qu'un médecin s'était déplacé pour un autre patient qui habitait le rang Saint-Louis. Mère courage se rendit donc en bordure du chemin et demanda au bon docteur de lui envoyer des médicaments, ce qui du même coup lui épargnerait une consultation coûteuse. Pauvre petite Lucie, elle étouffait et avait bien failli mourir dans les bras de sa grande sœur. Atteinte par la rougeole, la maladie s'était compliquée et avait infecté ses poumons. Pour finir le plat, une nuit Cédulie se réveilla avec une douleur à l'oreille. On aurait dit qu'une aiguille lui transperçait le tympan. La fillette se leva en criant et encore une fois, Célina fit ce qu'elle put, appliquant une médecine rudimentaire, soit des linges chauds posés sur le pavillon sensible. Le lendemain matin, tout était rentré dans l'ordre, l'abcès s'était vidé.

Voici que des moments de grande tension revenaient à l'esprit de Cédulie. En pleine nuit, au moment où les peurs se décuplaient, sa mère se mit à geindre et à se tordre de douleur. Selon son propre diagnostic, le foie faisait des siennes, probablement des calculs qui tentaient de libérer

le canal cholédoque. Comme de raison, Joseph n'était pas là et ce ne serait donc pas lui qui se déplacerait pour chercher du secours. Souffrant le martyre, Célina finit par se lever et réveiller Cédulie qui dormait profondément. Il fallait aller demander de l'aide aux voisins. Dehors, il faisait nuit noire. Prise de panique, Cédulie tremblait comme une feuille. Si elle prenait le chemin, elle raccourcirait son temps de marche, mais craignait de rencontrer un inconnu. Par contre, si elle passait à travers les champs, elle redoutait les bêtes sauvages. Finalement, elle opta pour les champs et une fois rendue chez les Bérubé, la fillette constata que la porte de la maison était verrouillée. Sapristi ! Elle dut frapper cent fois et frapper encore, crier sa détresse à s'en rompre les cordes vocales, avant que quelqu'un finisse par se réveiller. Lorsque madame Bérubé apparut, spectre blanc dans sa jaquette brodée, son angoisse diminua. Rassurée et accompagnée, Cédulie trouva le chemin de retour plus court et plus sûr. Jamais l'enfant n'avait vu sa mère si affaiblie. Madame Bérubé demeura une grande partie de la nuit à soigner sa voisine, exigeant de la fillette qu'elle la fournisse en linges humides qu'elle posait ensuite sur le front de la grabataire. D'ailleurs, cette crise n'était qu'une alerte, suffisamment sérieuse pour que Célina passe sous le bistouri. À cette époque, lorsqu'on se déclarait malade, il y avait peu de secours disponible. Le médecin ? Il fallait le payer et les pauvres gens devaient y avoir recours le moins souvent possible, ce qui risquait de créer un cercle de misère sociale encore plus grave. D'habitude, l'aide d'une voisine compatissante était suffisante et on remettait son sort entre les mains de Dieu. Quel courage ça prenait à toutes ces femmes isolées dans leur masure et qui portait le pays à bout de bras, survivant dans ces villages perdus au fond des bois avec un mari absent une grande partie de

l'année sans oublier les dix, quinze d'enfants accrochés à leur tablier !

Célina avait hérité d'une certaine instruction et aimait lire le journal. Souvent le soir, elle consultait le quotidien auquel elle s'était abonnée, s'informant des récentes nouvelles. En ce vendredi 1er novembre 1935, à une heure trois minutes, alors que tous les petits sommeillaient et que le silence régnait dans les chambres d'en haut, Célina fut témoin d'un séisme qui dura près d'une minute. Étant seule, elle éprouva une terrible peur. Les secousses, d'une magnitude de 6,2 à l'échelle Richter, avaient fait naître la sensation de vivre dans une maison de verre. Même si l'origine de cette convulsion terrestre se situait au Témiscamingue, elle fut ressentie en divers points du Québec. Il faut dire que cette nuit-là, Célina ne dormit que d'un œil. Au matin, elle racontait à ses enfants que l'huile dans la lampe avait valsé et que les assiettes s'étaient entrechoquées dans l'armoire.

Lorsqu'on vit éloigné des grands centres, chaque accident prend des proportions démesurées, voire inquiétantes. La veille du jour de l'An, tout doit être propre pour commencer la nouvelle année. Un plancher frais ciré, voilà la fierté de toute maîtresse de maison. Cédulie lavait la place à la brosse avec l'aide de sa mère, quand cette dernière se leva rapidement. La fillette la voyait qui fouillait l'intérieur de sa main. Célina s'était planté une aiguille dans la paume. Dans le torchon qu'elle tenait, elle trouva la moitié de l'épingle qui s'était brisée. Venu à la rescousse, Joseph essaya bien d'enlever la pointe, mais en vain. Célina ne pouvait rester avec cette blessure, car elle craignait de perdre la trace de la fine tige d'acier. Les parents durent donc se rendre à l'hôpital de Campbellton afin de faire extraire le corps étranger, mais comme tout le monde fêtait le jour de l'An, elle ne put être soignée et encore moins

opérée. Au bout de deux jours, le personnel de retour des célébrations put enfin s'occuper de son cas. Durant ce temps, les enfants étaient seuls à la maison avec un bébé de six mois que Célina allaitait. Bizarrement, les armoires de la cuisine ne cachaient ni sucre doux ni bouteille pour le nourrisson, ce qui aurait grandement sauvé la pauvre gardienne de sa peine. Cédulie promena le tout-petit durant toute la nuit pour essayer de l'endormir. Le souvenir de cette situation problématique ne s'oublie pas.

Célina possédait un courage comme on en voit peu. Elle a toujours mis ses enfants au monde sans l'aide d'un médecin et dire qu'aujourd'hui, tout paraît si facile. Encore plus, elle était la femme de confiance du rang, délivrant les mamans avant que l'accoucheuse ait eu le temps d'arriver. À cette époque, beaucoup d'entre elles mouraient en couches et autant de bébés ne vivaient que quelques jours. Il fallait compter avec cette maladie infectieuse, comme la virulente fièvre puerpérale qui avait emporté tant de ces braves mères de famille.

La vérité était que cette pauvreté durait et on n'en voyait pas la fin. Chez les Gallant, la vie continuait. Il restait encore sept enfants à la maison. Heureusement, à la ferme, les gens arrivaient à se nourrir presque par miracle. La Providence devait veiller au grain et les aider en cas de nécessité. Célina travaillait presque jour et nuit, filant la laine pour tricoter, cousant, tissant l'étoffe du pays, faisant le pain pour la famille. Rien ne se perdait. Souvent, les frères manquaient de pantalons et surtout Wilfrid. Sa mère eut une idée qui paraissait géniale. Dans le troupeau de moutons, il y en avait un avec une belle toison sombre. Isolé des autres, le noiraud dut se prêter de bonne grâce aux ciseaux de Célina, sans compter que le mois de mars n'était pas le temps idéal pour déshabiller un bélier. Une

fois la laine prélevée, il fallut la laver, l'écharpiller, la carder, la filer et la tisser en tweed. Tant bien que mal, Célina réussit à coudre la pièce d'étoffe, même si elle s'y connaissait peu en pantalon. Tout ce travail pour une seule paire de culottes ! Lorsque la crise vous retire le pain de la bouche, imaginez ce qu'il coûte d'efforts pour s'habiller.

Célina faisait tout ce qu'elle pouvait pour aider, allant jusqu'à s'acheter une machine à tricoter à manivelle. Son intention était de faire des bas et de les vendre pour faire quelques sous. Les hommes de chantier en étaient de grands consommateurs ainsi que de sous-vêtements de laine. Alice, la jeune sœur de Cédulie, commençait à travailler dans les maisons privées et donnait à ses parents tout ce qu'elle pouvait quand ce n'était pas l'entièreté de sa paye. Au contact de Célina, Cédulie apprit à faire des choses avec rien et elle a toujours eu comme réflexe de ne pas jeter ce qui pouvait encore servir. Ainsi, toutes les filles Gallant étaient des couturières accomplies comme leur mère, de plus elles savaient conserver la nourriture sans frigidaire. La viande était salée et stérilisée dans des pots, tandis que les légumes passaient l'hiver dans la cave froide.

Célina démontrait une nature généreuse. Discrètement, elle assistait les mourants et les ensevelissait. À cette époque, cette ultime étape se franchissait dans les maisons. Combien de fois, l'avait-on surprise à parler avec les personnes âgées forcées de demeurer avec les grandes familles faute d'argent ? Peu habillés, on ne leur donnait même pas de tabac à fumer. Les jeunes ne se gênaient pas pour les critiquer et leur rappeler qu'ils prenaient trop de place. Souvent, dans les maisons, l'hygiène faisait défaut. Célina racontait qu'elle avait soigné les pieds d'un vieux qui étaient très sales et remplis de gales et dont les bas étaient crasseux. Une fois les pattes lavées, elle avait étendu

des onguents sur ses plaies. Le bonhomme était tellement content qu'il en pleurait, car sa propre fille ne s'occupait pas de lui. Voici un cas de misère parmi bien d'autres.

Joseph à Théodule était un homme fermé qui n'avait jamais parlé avec ses enfants, sauf pour les sermonner. Toute sa famille en a souffert. Ce grand gaillard se faisait continuellement du souci pour sa nombreuse progéniture et regrettait de ne pas pouvoir réaliser les projets qui lui tenaient à cœur. Le clan des Gallant était très uni. Frères et sœurs se rencontraient et aimaient se raconter des histoires de leur jeunesse, laquelle aurait pu être malheureuse. Peu gâtés par leurs parents, ils sont tout de même devenus des personnes responsables et ayant soin de ce qu'ils avaient gagné avec tant de sueur.

Ceux qui partent, ceux qui restent

À part la grand-mère Françoise, André et Anna qui demeuraient près de chez elle, Cédulie ne connaissait personne d'autre venant du côté de Célina, soit de la famille Pitre. La fillette aurait été incapable de mettre un visage sur le nom de Cléophas et Justine Pitre, son grand-père et sa grand-mère maternels, Justine étant la seconde de Cléophas Pitre. Après la mort de Cléophas, Justine convola en juste noce avec Éphrem Gallant. Son deuxième époux était un homme pieux qui s'abstenait de déjeuner durant le carême et égrenait son chapelet pour tuer le temps pendant qu'il charroyait son voyage de bois. En vérité, les enfants de Justine n'étaient pas très chauds à l'idée d'avoir un autre papa.

En 1910, environ quatre semaines après les épousailles de Joseph et Célina, les parents Pitre décédèrent de la

fièvre typhoïde. Transmise par l'eau et les aliments, la bactérie salmonella typhi provoquait des symptômes qui apparaissaient une quinzaine de jours après le début de la contamination. Les personnes présentaient de l'hyperthermie, un épuisement extrême, des maux de tête et toute une panoplie de malaises qui pouvaient être associés à une autre maladie. Peu au courant des moyens de se protéger contre cette infection contagieuse, les infectés n'auraient eu pourtant qu'à se laver les mains. La nouvelle épouse contracta également la typhoïde un mois après son union avec Joseph Gallant. La belle Célina avait bien failli passer l'arme à gauche, mais heureusement, elle s'était assez bien sortie de ce mauvais pas. Cependant, le mal laissa des séquelles. Célina souffrit pendant longtemps d'une phlébite qui l'empêchait de marcher. Lors de sa visite aux malades de la paroisse, le curé Pelletier avait démontré sa compassion, disant que c'était une terrible épreuve que de perdre son père et sa mère du même coup, mais que maintenant, il était temps de se relever et d'assumer ses charges de femme mariée. Ces mots avaient fouetté Célina au plus haut point. Assis de manière à faire face à l'épouse de Joseph, le saint homme lui avait demandé de se lever et de faire quelques pas, faisant valoir que c'était son vœu. Et Célina s'était mise debout, prête à vaquer à ses occupations. Était-ce là un miracle ?

Selon la coutume qui voulait que les aînés se donnent de leur vivant à un de leurs enfants, Joseph à Théodule et Célina auraient pu hérité des parents Pitre, soit Éphrem et Justine. Ils auraient repris la ferme, y élevant leur famille et y coulant des jours heureux. Malheureusement, le destin entreprend des drôles de détours. Étant donné que ces derniers étaient morts sans laisser de testament, ceci eut pour conséquence de tout bouleverser ce qui avait été

planifié avec tant de soins. Tout le bien que possédaient Éphrem et Justine, soit la terre, la maison, ses dépendances, ainsi que tout le roulant servit à payer les hommes de loi, le notaire et les avocats. Du fait qu'aucun des enfants d'Éphrem n'avait reçu d'héritage, Joseph et Célina quittèrent Saint-Alexis pour recommencer leur vie à Campbellton au Nouveau-Brunswick. Encore une fois, le destin frappa à la porte des nouveaux mariés ! Le 11 juillet 1910, à deux heures de l'après-midi, le feu se déclara dans la scierie Richard qui produisait des bardeaux de cèdres. Malheureusement, un vent mordant, soufflant en tourbillon, transporta des planchettes enflammées et des tisons incandescents un peu partout sur les bâtiments, les granges et les résidences du voisinage. Le feu dévora tout sur son passage. Repu, il ne laissa que quatre habitations encore debout. La désolation couvrait quatre kilomètres à la ronde. L'incendie jeta à la rue près de cinq mille personnes dont certaines refusaient de quitter leurs biens et qu'on arrachait par la force aux ruines de leur maison. La conflagration rasa la ville de Campbellton et demeura l'une des grandes calamités que l'administration eut à déplorer. Devant ce triste constat, Joseph et Célina se virent obligés de revenir à Saint-Alexis. Quels durs débuts pour un jeune ménage qui passa son premier hiver en hébergement chez un cousin de Joseph ! D'ailleurs, Célina accoucha de Dina à cet endroit. L'année d'après, les nouveaux parents, toujours à la recherche d'un logis, s'installèrent à Saint-François-d'Assise dans la maison de la tante Catherine, la sœur de Joseph.

Voici un autre épisode qui marqua ce siècle tourmenté par la pauvreté. Suivant la mouvance générale, plus d'un million de Québécois s'expatrièrent et débarquèrent dans les états du Maine, du Vermont, du Massachusetts, du New Hampshire, du Rhode Island et du Connecticut dans l'intention de travailler dans les filatures de coton. Étant à tous les égards exclus de l'empire commercial que possédaient sans conteste les Canadiens anglophones, les Canadiens-français qui restèrent n'eurent d'autre choix que de se replier sur les bords du Saint-Laurent et de se consacrer à l'agriculture, seul débouché honorable pour la main-d'œuvre francophone. Appliquant à la lettre les préceptes sacrés de notre Sainte-Mère l'Église en matière de procréation, les curés devinrent les gardiens des bedaines québécoises. Ainsi, le Québec se démarqua par la revanche des berceaux. Il était de coutume qu'une femme accouche d'une douzaine d'enfants et même de vingt-quatre, provoquant une explosion démographique et créant une surcharge sur les terres ancestrales. Les jeunes en âge de s'établir quittèrent les fermes familiales. Malheureusement, ce nouveau problème ne pouvait être absorbé ou résolu par les structures déjà existantes. Les Canadiens-français se virent obligés d'aller chercher leur pitance dans les filatures de coton américaines. S'inscrivant dans une suite de départs, deux des sœurs de Célina et un de ses frères prirent le train pour ce qu'ils pensaient être le meilleur.

Après avoir forcé les familles à obtenir de nombreuses naissances, le clergé condamnait leurs ouailles, maintenant acculées à la pauvreté, à traverser les lignes pour gagner leur pain quotidien en papier-monnaie américain. Les patrons des filatures appréciaient les émigrants du Québec, les disant durs à la tâche et faciles à conduire. Même des

travailleurs sans expérience trouvaient du boulot. Ils ont été près d'un million à s'expatrier pour des raisons économiques. Il fallait voir tante Julie au moment de son départ : vêtue d'un costume en laine gris perle et d'un béret d'une couleur identique, elle pleurait à chaudes larmes, regrettant déjà la séparation d'avec sa fratrie. Au début de l'exode, Célina recevait régulièrement des nouvelles de l'exilée, si bien qu'à l'occasion, cette dernière envoyait un cadeau des *states* à ses neveux et nièces. Puis les lettres s'espacèrent. Les familles finissaient par ne plus avoir que quelques mots griffonnés à la hâte de leurs enfants égarés du côté sud de la frontière américaine. Un jour, Célina apprit que la belle Julie était morte en accouchant. Comment ne pas pleurer la petite sœur mise en terre dans un pays étranger ?

À Pointe-à-la-Garde, même si Célina avait quelque parenté, elle ne leur rendait pour ainsi dire jamais visite. Situé à plus de quarante milles et sans aucun moyen de transport autre que le cheval et la charrette, il valait mieux rester à la maison. Ainsi, les sorties familiales n'avaient jamais contribué à l'éducation des enfants. Quand Cédulie voit les jeunes d'aujourd'hui, il y aurait de quoi être jalouse... Un jour, l'oncle Johnny, qui était parti pour les États-Unis le lendemain de ses noces, arriva à Saint-Alexis en automobile. Les chars qui circulaient dans la paroisse et les environs se comptaient sur les doigts d'une main, mais ils n'étaient jamais aussi beaux que celui de Johnny. Décidément, les Américains étaient bien plus avancés et bien plus riches que les habitants du Québec qui peinaient sur leur lot de roches. Johnny paraissait fortuné et puissant. Il fallait le voir avec son chapeau de feutre mou, dont l'ombre lui cachait légèrement un œil, sa moustache cirée lui barrant le dessous du nez et son veston croisé qui le gratifiait d'une minceur qu'il tentait de camoufler. Ses

larges pantalons battaient sous l'effet du vent, tandis que le soleil se mirait dans ses souliers de cuir vernis. Cédulie adorait monter dans sa Ford noire. À l'occasion, l'Américain offrait une balade aux enfants. Aucun d'eux n'aurait cédé sa place pour tout l'or du monde. Célina et Joseph étaient fiers de le recevoir et de lui faire partager un peu de leur vie sur la terre. Même s'il y avait déjà plusieurs personnes dans la maison, les parents trouvaient toujours une chambre pour coucher un visiteur.

Cédulie se rappelle ces beaux dimanches où toute la famille partait en voiture et se rendait chez tante Catherine qui demeurait à Saint-François. Là, Cédulie y rencontrait des cousines de son âge qu'elle connaissait à peine. Inutile de décrire le plaisir qu'elles avaient.

Rires et délires

Avant de commencer à travailler dans les maisons privées, Cédulie se permit un peu de bon temps. Son endroit préféré pour jouer se trouvait dans la grange à foin. Son père avait installé une planche accrochée à deux chaînes et dont la trajectoire parcourait le bâtiment d'un bout à l'autre. Cédulie adorait se balancer ! Souvent, quelqu'un lui donnait des élans pour aller plus vite et plus haut. Un jour, ce fut au tour de Cédulie de pousser sa sœur et elle y mit beaucoup, même un peu trop d'enthousiasme. Peu rassurée, cette dernière lui criait d'arrêter. Pourquoi mettre fin au plaisir de faire voler Alice ? Pourquoi a-t-il fallu que ce soit à ce moment précis qu'une des chaînes se détache ? L'effet fut instantané. Aussitôt, la victime plana et atterrit à l'autre bout de la grange, cul par-dessus tête. La chute fut si importante, que pour un moment, la

coupable commença à craindre que l'acrobate se soit cassé un membre. La responsable de cette fausse manœuvre riait et riait si fort qu'elle ne pouvait plus reprendre son souffle. Pendant qu'Alice hurlait de douleur, Cédulie était pliée en deux. Impossible pour elle de l'aider à se ramasser. Heureusement, la fautive fit preuve d'assez de jugement pour comprendre qu'elle ne devait plus le refaire.

Cédulie possédait une autre raison de s'amuser. La famille gardait des chats qui restaient à l'étable, ce qui n'était pas le cas pour les chiens. Chacun des enfants adoptait un minet et, pour sa part, Cédulie gâtait beaucoup le sien. Ils étaient comme des bébés. Mais il fallait voir les garçons rigoler comme des fous en essayant de dompter le vieux matou jaune qui paressait dans la grange. Les pendards avaient conçu un attelage avec un petit plateau qui s'adaptait parfaitement au gros minou. Son attirail sur le dos, l'animal avait reçu la mission de porter le bois de chauffage à la maison. Avec quelques quartiers de bouleau dans son traîneau, le chat couleur chamois ne se laissait pas faire et résistait du mieux qu'il pouvait. Les sons qui sortaient de la gorge du pauvre supplicié avaient de quoi effrayer n'importe qui. Dans toute cette ménagerie, il y avait aussi une énorme femelle grise qui aimait bien se faire dorloter. Souvent après le souper, durant les beaux soirs d'été, la famille suivie de Grisette s'assoyait sur le perron. Mais voilà que le gros mâle au poil crêpé par les autres locataires de la grange s'approchait de Grisette, histoire de lui tenir compagnie. Ils étaient en amour... Il fallait la voir lorsqu'elle apercevait son Adonis. À petits pas mesurés, elle se portait à sa rencontre, puis elle tendait son joli museau vers celui de son prétendant et ils se bécotaient et utilisaient une langue qui ressemblait drôlement à l'anglais. La chatte disait :

— *Good morning.*
Et lui répondait :
— *Good night.*
Et le matou reprenait :
— *You come tonight ?*
En lui jetant une œillade langoureuse, elle concluait :
— *Not this night, tomorrow night.*

Et on riait de les voir se courtiser. Le pire dans cette histoire, c'était que personne ne comprenait un traître mot d'anglais. Les intéressés aux liaisons illicites demandaient à Joseph de traduire le dialogue amoureux. Placide, ce dernier interprétait ou plutôt brodait autour d'une conversation entre chats matures, voulant à tout prix éviter toute parole scabreuse :

— Viens-tu prendre une marche ce soir ?

— Non, pas ce soir, mais demain soir !

Ces petites joies que la vie nous apportait nous amusaient beaucoup et faisaient du bien au moral. On ne peut pas vivre que de la peine et des épreuves, c'est impossible.

S'il existait un animal auquel Cédulie ne s'était jamais accoutumée, c'était bien le chien. Elle ressentait une véritable peur envers cette bête. Les Martin possédaient un molosse qui jappait constamment après les enfants qui se rendaient à l'école. Il se couchait dans le milieu du chemin et les surveillait tout en faisant régner la terreur. Croyait-il que le rang faisait partie de son territoire ? Sa mauvaise habitude forçait tout le monde à passer par le bois afin de l'éviter. Joseph avait déjà averti son voisin, mais ce dernier ne l'avait pas pris au sérieux. Un jour, Cédulie se rendit au champ avec sa mère pour chercher les vaches. Voyant là une autre occasion de démontrer sa méchanceté, le

monstre se mit à courir après elle. La fillette monta la côte à toute vitesse, craignant d'être mordue et ne s'arrêtant qu'à bout de souffle. Ce damné cabot se jetait également sur les moutons, allant jusqu'à faire mourir un petit agneau. Une fois de plus, Joseph prévint monsieur Martin qui ne fit rien pour corriger la situation. Au contraire, voici qu'un matin de bonne heure Joseph avait surpris le voisin en train de lever la peau d'un agnelet. Cela signait involontairement l'aveu du propriétaire fautif. Confronté et interrogé, ce dernier nia tout. Joseph attendit alors que le chien se présente sur son terrain, et durant l'absence du maître, il prit le coupable et l'amena au bout de la terre question de le mettre hors d'état de nuire. Cédulie se réjouit de la chose et tous les matins, elle et ses amies se rendaient à l'école sans crainte. Mais depuis ce temps, la fillette est restée avec une terrible peur de ces animaux.

Le travail

Déjà, le temps de jouer à la cachette au clair de lune les beaux soirs d'été était terminé. Cédulie avait quatorze ans et ne retournerait pas à l'école. Elle devait travailler. Une amie de Célina lui demanda si elle consentirait à ce que sa fille se déplace jusque dans la paroisse voisine. Une dame bien connue allait accoucher prochainement et elle avait besoin d'aide. Célina accepta. Cédulie embarqua donc dans la charrette du père de famille, y déposa son petit bagage et s'assit sur le siège à côté de lui. Cédulie n'avait jamais vu cet homme, mais lui faisait confiance. Elle savait tout de même qu'il devait monter au chantier le lendemain matin. Une fois rendue à la résidence, qui avait toute l'allure d'un camp, elle mesurait déjà l'ampleur de la

tâche qui l'attendait. Un premier coup d'œil à l'extérieur lui donna un aperçu de la misère qui devait régner au sein de cette famille. Dans le logis cohabitaient quatre enfants, la maman ainsi qu'une femme âgée. Du jour au lendemain et sans détenir plus d'expérience qu'il ne le faut, Cédulie se retrouva seule avec une maisonnée sur les bras, une vache à traire et à soigner. Aucune goutte d'eau dans cette bicoque ! Heureusement, le voisin transportait charitablement des chaudières remplies d'eau provenant de son puits, assez pour satisfaire les besoins de la famille. Dès qu'elle voulut faire le premier repas, Cédulie s'aperçut qu'il n'y avait pas de pain. Jamais une telle chose ne serait arrivée chez Célina. Comme le dit le dicton : faute de pain, on mange de la galette ! Et c'était exactement ce que fit la jeune fille. Elle se dépêcha à démêler de la pâte pour cuire la galette de sarrasin.

L'hiver gratifiait les riches comme les pauvres de ses jours glacials et sans soleil, sans leur donner l'envie de faire quoi que ce soit. Tout le monde gelait dans cette maison et même si Cédulie alimentait constamment le poêle, elle ne venait jamais à bout d'adoucir la température des pièces. Il était aisé de s'apercevoir que le bois était vert et de mauvaise qualité. Pour manger, il n'y avait que du chevreuil et des patates. Cédulie pouvait trouver des quartiers de viande congelés dans une partie non chauffée du logis. Rien n'était drôle à cet endroit ! Par chance, une fille d'à-peu-près son âge leur rendait souvent visite. Cédulie ne la connaissait pas et ignorait d'où elle venait. Mal couchée sur le canapé de la cuisine, la jeune aide familiale gelait tout rond. Même enfouis sous leur couverture, les enfants gardaient leurs vêtements et fermaient la porte pour conserver le chevreuil au frais. Quelle misère ! Pour compliquer les choses, la vieille grand-mère et sa bru ne se

parlaient pas. Et dire que Cédulie devait rester dans cette maison une dizaine de jours, soit le temps nécessaire aux relevailles. Selon la mode de ce début de siècle, les femmes qui accouchaient demeuraient au lit un minimum de dix jours. Lorsqu'elle voulut s'attaquer à la lessive, Cédulie chercha la planche à laver et comprit que, pour avoir de l'eau, elle devait ramasser de la neige et la faire fondre sur le poêle qui avait déjà de la difficulté à chauffer. Comment ne pas s'ennuyer des commodités de la maison de sa mère ? En fait, la jeune servante n'avait qu'une hâte, que le mari revienne pour qu'elle puisse repartir à son tour. Lorsqu'enfin l'homme regagna le confort relatif de son logis, il donna deux dollars à celle qui s'était occupée de sa famille durant dix jours et la ramena chez ses parents. De retour dans la chaleur de la maison paternelle, Cédulie avoua à sa mère que malgré que son père ne soit pas riche, ici c'était le ciel. Célina fut étonnée des observations de sa fille, car elle était loin de penser que ces gens fussent si pauvres. Cédulie regretta tout de même que pour son premier travail, elle ait été obligée d'aller dans cet endroit de misère.

Cédulie se faisait engager un peu partout, mais particulièrement où les dames devaient accoucher. Elle aurait aimé se trouver une meilleure place, car chaque fois, elle se retrouvait avec la charge d'une grosse famille. Au début, la jeune servante prenait des contrats de quinze jours, puis elle les prolongeait jusqu'à un mois. Elle s'ennuyait beaucoup, surtout lorsqu'elle travaillait longtemps sans avoir la chance de voir sa fratrie. À maints endroits, Cédulie vivait chez des cultivateurs et, du fait qu'elle était habituée à traire les vaches, les patrons en profitaient et lui ajoutaient cette corvée. À cette époque, chaque journalier possédait au moins une laitière. Heureu-

sement, l'expérience aidant, la besogne de Cédulie devint de plus en plus facile. Elle se consolait en se disant qu'un jour elle rencontrerait un garçon... Mais le temps de la crise sévissait et elle refusait de retourner à la maison de son père, dédaignant qu'on la nourrisse à ne rien faire. Lorsqu'elle demeurait loin, Célina écrivait à sa fille, lui demandant de l'argent. Et Dieu sait que la paye n'était pas bien grosse ! Cédulie gagnait à peine de quoi pour s'habiller. Comme toutes les jeunes femmes de son âge, elle voulait se ramasser un petit trousseau, très peu à la fois. Son maigre salaire de douze ou quinze dollars par mois ne lui permettait pas de dépenser plus. À une occasion, Célina se rendit au travail de sa fille pour lui réclamer ses gages de tout un mois. Les explications furent brèves, car selon sa mère, les besoins étaient pressants, même criants et elle était la seule à gagner. Dina se déchargeait de cette mauvaise position en disant qu'elle était incapable d'aider ses parents. Résignée, Cédulie lui donna le peu qu'elle possédait. Ce geste lui avait arraché le cœur.

Enfin, Cédulie trouva un travail où elle resta plus longtemps et même si la tâche était très lourde, elle réussit à s'attacher à la famille Martin. Elle se fit de nouvelles amies avec qui elle chantait et dansait. Mais cette fois, sa dynamique personnelle changeait, car elle commençait à s'intéresser au sexe masculin. Bien sûr, une étrangère dans le coin, ça attirait les mâles en mal d'amour. Chanceuse, Cédulie n'avait que l'embarras du choix et bien souvent les Martin lui disaient :

— Celui-là, c'est un bon gars, tu devrais t'en occuper.

Mais rien ne pressait pour se marier. Pour un moment, elle travailla dans une famille française à Broadland. Ceux qui la prirent à leur service, des gens à l'aise, se montrèrent généreux envers leur employée. Le fils d'un de leurs voisins

s'enticha de Cédulie et la comblait de cadeaux. Fou comme un balai, celui-ci désirait l'épouser. D'une grande bonté de cœur, le Valentin la ramenait chez son père dans son automobile après sa semaine d'ouvrage, chose rare en ce temps-là. Aveuglée par tout cet amour, Cédulie ne voyait plus les autres garçons de la même manière et ces derniers ne l'intéressaient plus. Mais il y avait un hic, ce jeune homme était Anglais et protestant. Leur histoire ne semblait pas des plus faciles, car la belle craignait que ses parents refusent de recevoir son prétendant. Il faut avant tout préciser que les enfants de Célina et Joseph avaient été élevés dans la religion la plus stricte. Mais Cédulie n'avait qu'une idée en tête : sortir avec lui. Puis après mûre réflexion et malgré son amour, elle décida de quitter son emploi et de revenir dans sa famille, gardienne de sa foi.

Après quelques jours de repos chez son père, ce qui ne voulait pas dire rester les bras croisés, Cédulie s'engagea à Atholville, ville voisine de Campbellton, où on bâtissait une usine à papier. Plusieurs filles de Saint-Alexis avaient traversé la rivière Restigouche et travaillaient déjà dans les environs. À cette époque, les foyers qui tenaient des chambres pullulaient, les gars de la construction devant nécessairement loger quelque part. Cédulie trouva donc refuge dans une maison où l'ouvrage ne finissait jamais, où le bruit ne faiblissait pas où les pensionnaires, la famille de six enfants et les patrons réclamaient sans cesse. Impossible de chiffrer les heures passées à besogner. Mais voici qu'un de ces jeunes travailleurs s'amouracha d'elle. Pour tout dire, et sans fausse modestie, la petite servante se savait belle fille. Malheureusement, le gaillard avait dix ans de plus vieux qu'elle. Lorsqu'on n'a que dix-sept ans, on trouve nécessairement âgé le soupirant qui en compte vingt-sept. Ce nouveau Casanova se montrait également

très bon, offrant une montre-bracelet à sa dulcinée. Quel magnifique cadeau ! Croyez-le ou non, Cédulie refusa le présent sous prétexte qu'à cette époque personne ne portait pareil bijou. Mais la vérité était que la fille de Célina n'était pas prête pour le mariage. Casanova eut beaucoup de peine.

Au même moment, le patron de Cédulie qui était aussi organiste et maître-chantre démontra de l'intérêt pour la voix de sa servante. Puis il lui dit :

— À Noël, tu vas chanter à l'église ?

L'engagement de Cédulie dans cette maison se terminait à l'automne, soit peu de temps après que les pensionnaires soient partis dans leur famille ou dans le bois. Au diable la chorale à la messe de minuit, Cédulie tira profit de la situation et revint chez ses parents, fuyant encore une fois l'amour. Rendue à Saint-Alexis, elle trouva une place dans la paroisse et y demeura durant deux ans, jusqu'au jour de son mariage. Au fil des mois, la jeune fille se fit de nouvelles amies et au même moment, elle rencontrait celui qui deviendrait son compagnon de vie. Mathias Arsenault commença par l'inviter à la noce de son cousin et, constatant que l'ambiance s'y prêtait, il mit tout en œuvre pour la séduire. Ce pauvre garçon faisait preuve de beaucoup de vaillance, cherchant inlassablement de l'ouvrage. Cédulie était destinée à épouser ce petit homme qui s'agitait continuellement, tentant de contrer les effets de la crise mondiale par son travail acharné.

Pendant tout ce temps, à Amqui, sa sœur Marie-Dina-Esther se mariait avec Charles Verreault et Alice, la cadette de Cédulie, s'engageait comme servante dans une famille. Les années de dépression furent très difficiles à traverser, tant pour les filles que pour les gars. Découragée, la jeunesse de Saint-Alexis et des alentours avait recours à cette phrase qui revenait tel un leitmotiv :

— Il n'y a rien à gagner, ou encore, le pain ne nous tombe pas tout cuit dans la bouche.

Très tôt dans sa vie, Cédulie avait commencé à travailler et souvent sa besogne s'avérait des plus rudes. Parfois, elle se demandait si une fois mariée, elle serait toujours aussi fatiguée. Œuvrant dans les maisons de Saint-Alexis, Cédulie s'estimait chanceuse de voir son promis presque tous les jours. Dans ce temps-là, la famille et la religion marchaient main dans la main et faisaient preuve d'une sévérité castratrice. Célina et Joseph n'acceptaient pas bien le futur époux de leur fille. Dans la tête et le cœur de Cédulie, Mathias était un bon parti, car il possédait déjà une ferme et elle le savait tenace et vaillant.

Cédulie fêterait ses vingt et un ans en décembre et Mathias en aurait vingt-six en janvier.

Chapitre 2

LE CHARDON

Chardon : plante composée à tige et à feuilles épineuses. Le chardon est souvent considéré comme de la mauvaise herbe, mais certaines espèces possèdent un certain intérêt ornemental. Ce végétal pousse normalement dans les terres arides et ses fleurs réunies en girandole, formant des têtes denses et serrées sont appelées capitules ou ombelles. Communément appelé craquias ou bardane, il croît en pleine lumière, déteste les vents dominants et préfère un sol constitué de sable et de gravier.

La vaillance d'un enfant

L'histoire de Mathias Arsenault ressemble à celle de tous les jeunes gens qui vécurent durant les années de grande pauvreté attribuées au krach. Aîné d'une famille comptant huit rejetons, les Arsenault étaient considérés comme de simples cultivateurs. Comme dans bien des foyers de défricheurs, le père se transformait en bûcheron juste avant que ne débute l'hiver. Pour aider ses parents, le petit Mathias faisait de son mieux, attelait le cheval et mettait les harnais en montant sur un tabouret. L'école ?

En fait, l'enfant y allait lorsqu'il le pouvait, c'est-à-dire quand le travail ne réclamait pas la force de ses bras. Dans des conditions si peu favorables, on peut facilement comprendre que l'instruction ne l'attirait pas et souvent, il posait à reculons ses fesses sur les bancs.

Dès l'âge de douze ans, Mathias abandonna l'école. Il avait manqué beaucoup de jours de classe et, de toute façon, l'institutrice ne s'occupait pas plus de lui que d'un quelconque retardataire. Les heures de l'enseignante étaient comptées et elle préférait les accorder à ceux et celles qui manifestaient un réel intérêt. Même si le fils des Arsenault s'installait à son pupitre et sortait livres et cahiers, la maîtresse l'ignorait complètement, ne lui donnant ni devoir ni leçon et ne le gratifiant d'aucun regard. Vint le temps de faire sa communion solennelle. En préparation à cet engagement religieux, les élèves marchaient au catéchisme. Régnant en souveraine, l'enseignante refusait carrément que Mathias suive le groupe. Faisant preuve de ténacité, le jeune garçon passa outre les ordres et fit sa profession de foi comme ses autres camarades. Voilà de quoi faire enrager celle qui l'avait volontairement écarté de la cérémonie. Lorsque Mathias arriva chez lui, il déclara :

— Je ne vais plus à l'école.

Ses parents n'avaient rien répondu ou rajouté à son affirmation, mais ils semblaient contents que leur fils ait pris cette décision. De cette manière, il pourrait aider et seconder son père en travaillant à la maison. Mais qu'est-ce qu'un garçon de douze ans pouvait faire pour démontrer son utilité sur une ferme ? Mathias avait grandi trop vite et offrait un corps maigrelet. Pour résumer, disons que la force ne se trouvait pas encore au rendez-vous. Il savait couper le bois de chauffage et se montrait habile à triturer un bout de broche. Le jeune homme ne rêvait qu'à se

perdre dans la forêt afin d'attraper des lièvres au collet et les vendre, question de faire quelques sous de profit. L'argent ainsi gagné lui servit à faire l'acquisition d'une cravate neuve qu'il mettrait avec sa chemise blanche du dimanche. Mathias écoulait ses lapins sauvages au magasin Lévesque et en demandait vingt-cinq sous chacun, ce qui lui permit de se procurer l'article tant convoité. Comme il était fier le beau Mathias !

Le trappeur prenait donc plaisir à piéger d'autres petites bêtes. Le matin, alors qu'il faisait encore très noir, le jeune garçon partait dans le bois pour lever ses collets. Ayant déjà obtenu sa cravate, cette fois, il désirait devenir barbier. Sans tarder, il s'acheta une paire de ciseaux ainsi qu'un rasoir. L'ensemble lui coûta deux dollars. Le figaro de Saint-Alexis commença par tailler la charge de foin qui recouvrait la tête de ses propres frères. À ce moment, il enregistra ses premières défaites ! Mais l'expérience aidant, la colonne des succès accumulait des points... Une des voisines du clan Arsenault avait ouï-dire que le jeune Mathias s'était improvisé merlan. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé au sein de la famille à jouer au coiffeur, coupant les cheveux des trois petits gars pour une piastre. Le débutant était fou braque, car il n'avait jamais possédé une somme pareille ni obtenu semblable salaire. Par son audace et sa perspicacité, il venait de créer sa propre richesse.

Mathias aimait le travail et fréquemment il aidait ses voisins qui le remerciaient en lui donnant quelques sous. Bien souvent, sa paye était directement versée à ses parents. Craignant que le jeune homme ne gaspille son pécule, son père retenait le peu d'argent qu'il recevait.

Dans sa famille, sa mère avait mis un embargo sur la bière. Pas de broue dans la maison. Chacun savait à quoi s'en tenir, car sous les yeux ébahis des délinquants, elle cassait la bouteille. Ce n'était donc pas chez lui que

Mathias avait appris à boire. Quand il en avait la chance, ce dernier faisait de la cervoise à la cachette avec ses amis, gardant sa production privée dans le bois.

La vie dans les chantiers

Enfin, malgré les temps de misère, Mathias finit par grandir et vieillir, ce qui ne veut pas nécessairement dire grossir. Durant la saison de neige, Mathias faisait le train et s'occupait des vaches de son oncle Jack Martin. Jack avait obtenu une place de commis dans les camps de bûcherons. C'était lui qui marquait les heures travaillées par les hommes. Tous les quinze jours, le jeune Arsenault prenait une voiture et allait chercher Jack. Les routes glacées par endroit étaient des plus exigeantes pour un cheval, car le chantier était situé à environ une vingtaine de milles. Avant de partir pour le bois, la famille du garçon, encore en âge de jouer aux billes, lui prêta un vieux manteau de fourrure avec l'idée de s'en débarrasser à l'exploitation forestière. Durant sa première saison hivernale, Mathias Arsenault et Dina Gallant furent choisis comme les parrain et marraine du bébé de son voisin, qui reçut le prénom d'Alexis. Drôle de coïncidence ! Quelques années plus tard, celui qui avait introduit Alexis sur les fonts baptismaux mariait Cédulie, la sœur de Dina et, par le fait même, il devenait le beau-frère d'Alexis. Jamais Mathias n'aurait pensé une telle chose possible. L'aîné des Arsenault ne sortait jamais et se montrait plus intéressé par le travail que par les filles et les soirées. Faire des commissions pour sa tante lui suffisait. À quatorze ans, Mathias ne gagnait que quelques sous ou plutôt quelques dollars par mois. Les cultivateurs à qui il rendait des

services le nourrissaient, ce qui représentait déjà une bouche de moins pour les siens.

Le jour de ses quinze ans, Mathias dit à ses parents :

— Je m'en vais rencontrer le voisin, le père Chouinard, le contrôleur des chantiers.

Mathias aurait bien aimé s'engager dans un baraquement au Nouveau-Brunswick. À quinze ans, il se croyait un homme ! Il faut comprendre que son paternel lui poussait dans le dos pour qu'il se trouve de l'ouvrage et ne soit plus une charge pour sa famille. Il restait encore sept enfants après lui. Enfin, après que le garçon eût vanté ses capacités, le père Chouinard le prit avec un de ses cousins pour préparer le camp forestier. Il s'agissait de chauffer le *shack* et de faire le ménage avant que les bûcherons du Nouveau-Brunswick rappliquent. Dans un premier temps, il fallait construire un lit pour chaque gaillard en utilisant des billes sur lesquelles on étendait du sapinage. Le bonhomme Chouinard avait embauché trente-cinq hommes. Puis le boss laissa Mathias et son acolyte tout fins seuls dans le bois à cent cinquante milles de Saint-Alexis. En partant, il dit aux deux jeunes :

— Je m'en vais chercher les gars. Vous éplucherez une poche de patates pour lundi, nous arriverons pour souper.

Dans les faits, Mathias demeurait pour ainsi dire presque seul, car le cousin engagé par charité toussait et crachait le sang comme ce n'était pas possible. Mathias avait une sainte peur que son compagnon soit tuberculeux et craignait de le retrouver mort, si bien qu'il refusait de coucher à côté de lui. Il préférait dormir sur la table et le lendemain, il s'attelait à l'ouvrage pendant que le mal portant restait au lit. Le petit gars de Saint-Alexis avait hâte que les ouvriers forestiers arrivent. Au bout de trois jours, vers quatre heures de l'après-midi, le bonhomme Chouinard

retontit au camp, suivi de trente-cinq malabars, soit sept équipes de cinq bûcherons. Heureusement, la corvée de patates était à toute fin terminée, ce qui eut l'heur de plaire au *cook*. En voyant le cousin si malade, le patron n'hésita pas un instant et le retourna à Campbellton. Que pouvait-il faire de plus que de reconduire le jeune homme chez lui ? Le pauvre devait être très mal en point, puisqu'il passa l'arme à gauche un mois plus tard. Dieu ait son âme !

La vie que Mathias menait au chantier n'était pas de tout repos. Il avait découvert à la dure ce que signifiait préparer et chauffer un camp. Il s'attaqua ensuite à la cuisine, lavant des assiettes, des couteaux, des fourchettes, puis des chaudrons rouillés. Heureusement, l'apprenti bûcheron dormait beaucoup mieux depuis le départ du souffreteux. Au moins, il ne craignait plus de le retrouver mort, mais il s'ennuyait déjà. Que faisait-il tout seul dans le fin fond des bois à décrasser des marmites cabossées ? Mathias aurait bien aimé s'en aller, mais qu'est-ce que ses parents penseraient de lui ? Et dire qu'il se croyait un homme ! Rajoutant à sa corvée de vaisselle, avant de partir, le bonhomme Chouinard le mit à l'ouvrage. Il devait faire du chemin et couper les branches trop basses qui se trouvaient maintenant enfouies dans la neige. Le soir, rompu de fatigue, Mathias se laissait tomber dans son *bed* et pleurait. Les matins étaient tellement pénibles, il se demandait comment il arriverait à se lever. Un jour, il attendit le bon moment et sollicita son patron afin de le changer de travail. Il n'en pouvait tout simplement plus.

En novembre, la couverture neigeuse peu abondante facilitait le portage de la nourriture. À ce moment, Mathias attachait le cheval à la carriole et franchissait la distance qui le séparait du dépôt de la compagnie. Parti dès le lever du jour, le garçon s'assurait qu'il avait bien en poche le

courrier des hommes et la liste des commissions comme du tabac, des chemises, des mitaines, des chaussettes et pour la cookerie, des patates, des *beans*, du lard, de la farine, un bœuf sur pattes et finalement pour l'écurie, de l'avoine, du foin, et quoi d'autre encore ? Un jour, le jeune Arsenault parcourut une vingtaine de milles, s'arrêta au *McDonald brook*, quand soudain une tempête subite le surprit au détour des grands bois. Le couvert nuageux l'empêchait de s'orienter et l'étroite bande de terre disparaissait sous l'amoncellement des flocons de neige. Dans toute cette blancheur, le chemin se confondait avec les bordures. Mal habillé pour de pareilles circonstances, Mathias recevait de plein fouet la bourrasque qui l'aveuglait et lui picotait le visage. Depuis un certain moment, la lumière du jour faiblissait et le jeune homme n'avançait presque plus. Se mettant à l'abri sous une vieille courtepointe qui traînait dans le fond du *sleigh*, le garçon se réchauffa quelque peu et cessa de grelotter. Tombant de fatigue, il n'en fallut pas plus pour qu'il s'assoupisse, laissant à son cheval le soin de le ramener à bon port. Sans que son maître ne s'en rende compte, l'animal prit un embranchement non répertorié. À son réveil, il faisait nuit noire et, complètement écarté, Mathias ignorait où il avait abouti. Sans lune, il avançait avec prudence, si bien qu'après des heures d'errance, l'équipage finit par arriver à un autre camp de bûcheron. Espérant que quelqu'un le renseignerait sur l'endroit où il se trouvait, il frappa à la porte du *shack*. Pas de réponse. Mathias redoubla de coups de poing et vit enfin apparaître un homme en tenue délabrée.

— Tu ne retrouveras pas ton chemin à cette heure-ci, mon gars. Il fait aussi noir que dans le cul d'un ours. Dételle ton cheval et reste à coucher. Demain matin, tu reprendras ta route.

Du bon monde comme Mathias en avait rarement rencontré. Après lui avoir réchauffé une platée de *beans*, la femme du gardien l'installa avec une couverture près de la truie. La chaleur du poêle et un ventre bien plein eurent raison de sa résistance. Le jour suivant, nourri comme un roi, Mathias s'apprêtait à retrouver la piste. Ignorant comment remercier ses hôtes, d'autant plus que ces derniers avaient pris la peine de lui montrer le chemin de retour, et n'ayant pas un sou en poche, le commissionnaire préleva deux livres de beurre sur les victuailles qu'il rapportait au camp Chouinard et les leur offrit. Le hic, c'était que ces denrées ne lui appartenaient pas. Grâce aux explications de ses redevables, Mathias arriva sain et sauf, mais loin de lui démontrer son soulagement, le boss ne sut que manifester sa mauvaise humeur. D'abord, son employé était en retard et ensuite, il avait donné une partie de ses provisions à de purs étrangers. Les dents serrées, l'homme lui dit :

— Je garderai le prix du beurre sur ta paye.

Et il l'avait fait !

Dans ce camp, on retrouvait des gars de Grande-Anse, de Balmoral, de Val D'Amour. Pour ces costauds, ces vrais bûcheux, Mathias ressemblait à un petit morveux. Ils estimaient que le boss exagérait pas mal et craignaient que le bonhomme Chouinard ne fasse mourir leur jeune apprenti pas plus gros qu'un brin de foin. Ces hommes se faisaient confiance et se considéraient comme de véritables amis. Le soir, personne ne s'ennuyait. Certains jouaient du violon, d'autres de l'accordéon et même de la harpe, tandis que les plus hardis improvisaient des steppettes en tout genre ou racontaient des histoires ; du jamais vu. Mathias en entendait de toutes sortes, des fantaisies, des légendes à faire frémir et à l'occasion une blague salace. Les audi-

teurs ne parlaient pas, car personne ne voulait manquer la fin du récit. À neuf heures pile, musiciens, danseurs et conteurs s'arrêtaient net. C'était l'heure sacrée du chapelet. Comme c'était beau à voir ! Trente-cinq malabars agenouillés qui égrenaient les dizaines d'Ave comme l'auraient fait les femmes. Une fois les dévotions terminées, tout le monde se couchait. Malgré leur forte constitution, il y avait des bûcherons assez souples pour sauter d'un seul bond sur le lit du haut. Accompagnant le ronron de la truie chargée à bloc, on entendait des rots et des pets jusqu'au petit matin, car les bonbons musicaux du *cook* étaient réputés pour leur efficacité.Dans ces cabanes insalubres, ce n'était pas l'odeur de la sueur, du linge qui séchait près du poêle ou du tabac qui dérangeait, non, cela les gars finissaient par s'y habituer, c'était plutôt la présence des poux et des punaises dont les matelas de fortune étaient infestés. Ces charmantes bestioles nous faisaient gratter une partie de la nuit.

Bien qu'il soit jeune, Mathias prenait de l'expérience. Il travailla deux hivers complets au camp forestier Chouinard. À cette époque, il n'y avait pas d'âge pour s'engager dans les chantiers. Durant la crise, les enfants quittaient tôt leur famille, il valait mieux gagner quelques piastres en bûchant dans la forêt. Inutile de chercher un emploi ailleurs, il n'y en avait pas.

Le printemps venu, les plus costauds procédaient au flottage des billots. Les gars faisaient débouler la pitoune dans de longs dalots avant de la mettre à l'eau. Chaque année, la drave prélevait son lot d'âmes. Dans le but d'augmenter leur revenu, de braves pères de famille s'adonnaient à cet exercice dangereux et tentaient de desserrer les nœuds de bois. Malheureusement, un faux pas, une enjambée mal calculée et soudainement l'amas

s'ouvrait sous leurs pieds et les gardait prisonniers de la masse ligneuse. Après avoir bu jusqu'à plus soif les bouillons de la rivière, après que le radeau de billots leur ait broyé tous les os du corps, en dépit de la recherche de leurs compagnons d'infortune, les draveurs abandonnaient à l'eau glaciale la dépouille du pauvre gars. À cœur de jour, des dizaines d'hommes jonglaient avec le danger n'ayant pour seule défense qu'une gaffe à la main. Malgré un bon salaire, Mathias ne se sentait pas attiré par cet emploi qu'on appelait la faiseuse de veuves. Ayant déjà failli se noyer, désormais le jeune Arsenault craignait l'eau. De plus, sa petite taille et son poids plume le déclassaient comme candidat pour ce travail. Sur la rivière gonflée par les fontes printanières, on pouvait apercevoir un tapis de pitounes ondoyant vers les industries de sciage et les papetières.

Voici un second fait digne de marquer les annales du chantier. Durant sa deuxième année de camp forestier, les bas et les mitaines de laine virent à manquer. Grimpant sur le dos d'un cheval de la compagnie, Mathias entreprit de traverser la rivière Restigouche, car le raccourci valait la peine et lui économisait une course de soixante milles. Mal renseigné ou quelque peu égaré, Mathias ignorait totalement à quel endroit se trouvait le passage. Il fonça donc vers le cours d'eau jusqu'au moment où sa monture se mit à nager. De moins en moins sûr, le cavalier commença à s'inquiéter. Heureusement, ce jour-là, sa chance résidait en un garde-pêche qui l'aperçut de l'autre côté de la rivière. Agitant énergiquement les bras, ce dernier fit signe à l'équipage téméraire et tenta de lui montrer l'endroit où le gué de la Restigouche était praticable. Cette fois, Mathias avait eu la peur de sa vie et pour lui, l'eau devint une chose à éviter.

Enfin arrivé chez les Arsenault avec un peu d'argent en poche, le salaire quotidien du bûcheron étant d'une

piastre pour travailler d'une étoile à l'autre, Mathias dit à ses parents :

— Je ne retournerai pas au camp.

Alors le père Arsenault répliqua :

— Dans ce cas, tu vas faire les semences et moi, je prendrai ta place.

La drave durait parfois jusqu'au mois de mai ou début juin. Tout l'été, Mathias s'activa à couper et fendre du bois de chauffage. Impossible et impensable de rester à la maison les bras croisés quand il y a tant à faire. Puis un jour, des amis lui font savoir que la *Anglo Pulp* recrutait pour le chantier de Saint-Anne-de-Beaupré. Accompagné d'un cousin, Mathias délaissa donc la besogne routinière de la ferme et prit le train pour s'engager. Ce camp avait quelque chose de particulier : on y bûchait l'été, alors qu'ailleurs dans la province on abattait les arbres en hiver. Avec une sciotte et une hache en main, les deux jeunes hommes empilaient les cordes de bois à papier. La compagnie payait trois piastres les trente-deux pieds carrés de pitoune sur quatre pieds chacune. Même si une légion de mouches noires leur tournaient autour de la tête, quand elles ne les mangeaient pas tout rond, Mathias et son acolyte coupaient leur quota par jour. Les cousins s'ambitionnaient, car cela leur permettait de gagner une piastre et demie par jour. Mais il fallut que le malheur se mêle de leurs performances. Dans la forêt, il suffit d'un bête accident pour que tout vire au drame et vous laisse affecté pour le reste de vos jours. Un coup de hache mal placé et Mathias se retrouva à l'hôpital de la *Anglo Pulp* avec une bonne coupure sur un pied. Il faut croire que la blessure était assez importante, car il y séjourna durant un mois. Ce dernier avait beau avoir de bonnes bottines, mais devant une cognée bien affûtée, rien n'est assez sécuritaire.

Lorsqu'il voulut retourner à l'ouvrage, voilà qu'un saignement de nez commença à l'embêter. Malgré cette hémorragie, Mathias continuait à bûcher. Mais au bout d'un certain temps, il se sentait faible et se mit à perdre connaissance un peu partout. Il était plus que temps de se faire soigner. Un spécialiste de Québec lui imposa un traitement ainsi qu'une interdiction formelle de travailler. C'est avec regret que Mathias reprit le train pour revenir chez lui. Il ne put jamais regagner la forêt cette année-là, car la saison du bois de papier finissait à l'automne.

L'ouvrage se faisait de plus en plus rare et la crise des années 30 frappait déjà à la porte. À cette époque, Mathias était âgé de vingt ans et cherchait désespérément du travail. Durant deux hivers consécutifs, il retourna dans les chantiers de Causapscal à peiner pour un dollar par jour. Jamais il n'oublierait ce temps dans les camps de bûcherons. Cent vingt-cinq hommes qui ébouillantaient leur linge le dimanche, espérant tuer les poux voraces qui les mangeaient. Une fois libérés de ces parasites, les gars passaient sur la chaise du tortionnaire, car Mathias avait ressorti ses ciseaux et son rasoir, recommençant à couper les cheveux dans les camps. C'était ainsi qu'il occupait ces longues journées. Tandis que certains bougres préféraient roupiller, lui, il essayait de gagner quelques sous. Pour se faire trimer la tête, les bûcheux payaient le barbier d'occasion avec des feuilles de tabac. Il faut dire que l'argent ne circulait à peu près pas durant ces années. Seuls le boss et le mesureur crachaient quelques espèces sonnantes. Quand Mathias descendait au village, il revendait le tabac et recevait cinq sous le paquet. Le jeune homme trouvait difficile de survivre dans les camps forestiers. Il voyait des cultivateurs qui vivotaient sur leur terre et, l'hiver venu, s'exemptaient du chantier.

Une terre et une fille fichées dans le cœur

Ça y est ! Mathias s'était mis dans la tête de s'acheter un lot. En vérité, il en avait plus qu'assez des chantiers et de la pitoune. En catimini, un gars lui avait glissé un mot à propos du terrain à Grégoire. Après en avoir parlé avec son beau-frère Joachim Blaquière, voilà les deux Gaspésiens entichés à l'idée de devenir cultivateurs. La terre à Grégoire était abandonnée depuis des années et sur la ferme, il y avait une vieille maison dans laquelle la sœur de Mathias, Marie-Anna-Rose, ainsi que Joachim son mari et leur fille allaient devoir vivre. D'un commun accord, Mathias et Joachim passèrent chez le notaire, question de légaliser l'affaire. La première année, Mathias sema de l'avoine qui servait à nourrir les chevaux de halage et qu'il vendit aux propriétaires de chantier, car dans certains camps, on comptait au moins trente bêtes. Ces derniers étaient chargés de transporter les billots le long de la rivière pour qu'au printemps, les draveurs puissent les mettre à l'eau.

Avec ses petits salaires de crève-faim, au mois de mai, Mathias s'acheta une jument pour travailler la terre. Puis le malheur annoncé arriva... Le krach de 1929 fit vaciller le monde. Plus d'ouvrage du tout et pas plus de contrats. Se tournant de bord rapidement, Mathias se rendit à Saint-André et convoqua la chance. Avec son cheval, il s'engagea pour le compte d'un particulier. Du matin jusqu'au soir, il halait du bois à cinquante cents par jour, nourri. Du côté du couple Marie-Anna-Rose et Joachim Blaquière, la situation n'était pas meilleure. Ils vendaient l'avoine qu'ils avaient récoltée pour pouvoir manger. Après avoir travaillé quelques semaines, voilà que la jument de Mathias tomba malade. Durant un certain temps, il la laissa chez son patron pour finalement se faire dire que sa bête était bel et

bien morte. L'homme avait tenté de la saigner, sans succès.

Sans ouvrage, il était impossible, voire impensable, d'acheter une seconde terre et un autre cheval. Seigneur ! Il fallait plus que du courage pour surmonter cette calamité. Il devait croire au miracle. Comment manger ? La solution la plus satisfaisante vint de Joachim qui lui proposa :

— On va aller à la chasse au chevreuil et, fie-toi sur moi, on se remplira au moins la bedaine.

Ils partirent donc trois gars, soit Mathias, Joachim et un second cousin. Pour éviter de marcher trop longtemps, un bon samaritain accepta de les faire monter dans sa charrette, ce qui leur permit de faire un bout de chemin sans trop forcer. Cependant, il fallait garder l'œil ouvert et se faire discret pour ne pas que le garde forestier les repère. Les compères tentèrent leur chance et aboutirent une dizaine de milles plus loin. Les illégaux n'avaient presque rien à manger, mais au moins, ils avaient des fusils et des cartouches. Dans le temps de le dire, à eux trois, ils tuèrent cinq chevreuils. Maintenant, il s'agissait de les sortir de l'étang où ils étaient tombés sans rien briser. Soudainement, un gars apparut de nulle part :

— Hé ! Le provincial s'en vient. Ne faites pas de bruit et cachez-vous, je vais le distraire et l'entraîner ailleurs.

Les trois compères eurent la chance de dégager les cerfs avec un chien et un traîneau. Ils attendirent que la nuit soit complètement noire pour traverser le village de Saint-Joseph, priant pour ne pas rencontrer personne. À une heure, ils réveillèrent un de leur parent qui habitait la paroisse. Frappant à la porte de la cuisine d'été, les gars crièrent modérément de peur d'alerter le voisinage :

— Laisse-nous entrer, on est gelés comme des crottes et on a une terrible faim.

Les cousins n'avaient rien mangé depuis le matin. Ils prirent tout de même le temps de se réchauffer et de déguster des steaks prélevés sur un des chevreuils encore chaud. Maintenant, il fallait débiter ces grosses bêtes. Grâce au talent et au mutisme de Philipe Gallant, boucher de métier, les trois chasseurs se répartirent les pièces de viande après lui avoir donné une partie de la poitrine de l'animal en guise de remerciements. Satisfaits de leur première expérience, les Arsenault retournèrent dans le bois, mais le garde-chasse les avait à l'œil et n'attendit pas avant de saisir les fusils, même si une de ces armes avait été empruntée à Mathias.

Durant ces temps difficiles, chacun faisait ce qu'il pouvait pour se réchapper !

Malgré ce qu'on pouvait qualifier d'épreuve et voulant garder le moral avant tout, Mathias ressentait tout de même un grand plaisir à vivre. Un de ses amis jouait du violon et faisait chanter et danser les gars sans fortune qui cherchaient un peu de bonheur dans la musique, mais cela ne leur donnait pas d'argent sonnant dans les poches. Mathias devait acquitter les paiements de son lot qu'il avait en commun avec Joachim, en plus des taxes. Il n'existait aucun secours direct dans ce temps-là. C'est à ce moment qu'il entendit parler des terres de colonisation que l'État ouvrait un peu partout. Les Gouvernements du Canada et du Québec, avec la collaboration du clergé de Rimouski qui déploya une armada de religieux, prônèrent le retour au terroir. Des programmes, dont le plan Gordon et Vautrin, favorisaient l'installation des familles ou des célibataires et donnaient des lots à défricher, faisant ainsi reculer la forêt. Ce grand projet s'adressait également à ceux qui désiraient reprendre une ferme à l'abandon. Pour chaque acre débroussaillé, l'État payait dix piastres. Cette

mesure coûterait plus de dix millions au gouvernement de Louis-Alexandre Taschereau. Voici les conditions essentielles qu'on devait remplir pour obtenir ces concessions : être chômeur, être sur l'assistance publique ou exposé à le devenir, être en bonne santé, travailleur, économe, courageux, avoir les qualités d'un pionnier et finalement avoir un physique robuste. En plus de ces nombreuses compétences, les nouveaux colons devaient obligatoirement bâtir une maison de 20 pieds sur 24 et y tenir feu et lieu. Malheureusement, le défrichage des plus belles terres était complété depuis 1920 et il ne restait que les terrains moins fertiles du plateau appalachien. Dans la perspective gouvernementale, les occupants devaient également s'acquitter de la coupe du bois sur leur lot ainsi que participer à la construction du chemin menant audit lot.

Mis à contribution, les hommes d'Église devinrent d'excellents diffuseurs de bonne nouvelle. Désolés de voir leurs brebis sans travail et faisant leurs le principe que l'oisiveté était la mère de tous les vices, ils ne ménagèrent donc pas leurs efforts. Mathias connaissait un curé, l'abbé Lavoie, ayant un certain degré de parenté avec la famille Arsenault. Le missionnaire avait consenti à un détour jusqu'à Saint-Alexis afin de trouver des colons pour la future paroisse de Sainte-Irène, dont il serait le premier titulaire.

Après un bon prêche et quelques discours patriotiques, le cureton réussit à inscrire dix volontaires pour ce qui apparaissait être un nouvel eldorado. Mathias, quelques cousins et connaissances décidèrent de profiter de l'offre et d'aller ouvrir des lotissements à Sainte-Irène près d'Amqui. Un peu partout, on répertoriait des exploitations comme à Sainte-Marguerite, à Saint-Tharcisius et à Sainte-Paula. Des gens vinrent de l'Ascension, de Saint-Fidèle, de Saint-Arthur au Nouveau-Brunswick et encore de plusieurs

autres paroisses en Gaspésie. Un grand nombre de familles délaissaient leur vieille ferme parce qu'ils ne réussissaient plus à faire leurs paiements au Crédit Agricole ou à régler leurs taxes. Sur les lots du gouvernement, les colons pouvaient toujours compter sur le bois de commerce. Du fait que les nouveaux venus se devaient de défricher et faire de la terre neuve, ils pouvaient vendre les arbres abattus à leur profit.

Quelle drôle et terrible secousse que de traverser ces années de misère ! On se retrouvait dans le même bateau avec les aînés comme capitaines, mais malheureusement, personne ne se montrait assez savant pour connaître où se trouvait le port.

Durant ces années de vaches maigres, les vieux pays se préparaient à un conflit majeur. Sans radio, journaux ou autres moyens de communication et occupés à trimer d'une étoile à l'autre, la plupart du monde ignorait que les compagnies entassaient de l'argent pour ouvrir des usines de guerre. Les gros bonnets pouvaient se permettre d'attendre, tandis que les gens ordinaires, ceux qui demeuraient en ville crevaient de faim. Chassés de leur foyer, ils ramassaient du charbon le long du chemin de fer pour se réchauffer un peu. Le secours direct, comme on l'appelait, était à peine suffisant pour ne pas mourir et risquer de paraître devant Dieu. Les organismes sociaux et religieux, les gouvernements fédéral et provincial dépassés par la lourdeur de la prise en charge des démunis réagirent, car selon l'Acte de l'Amérique du Nord toujours en vigueur, ils devaient assistance à leur population. Financée par les deux paliers politiques, l'aide accordée sous forme de coupons échangeables dans certains magasins était distribuée par les municipalités. Puis les bons furent remplacés par des chèques. Ainsi les autorités octroyaient aux familles

dans le besoin une somme variant de huit à dix dollars par mois. Ceux qui reçurent l'allocation durant les dix années subséquentes ne sont pas prêts de l'oublier.

Durant ce temps, Mathias soufflait ses vingt-cinq bougies et songeait à se marier. C'était en partie pour cette raison qu'il avait abandonné la terre achetée avec Joachim Blaquière, prenant en contrepartie une concession à Sainte-Irène. Rempli d'espoir, il pensait qu'avec le bois qu'il vendrait, la pêche et l'abattis personne ne crèverait de faim. Au printemps, onze hommes partirent pour Sainte-Irène. Raquettes aux pieds, Mathias avait déjà été faire une reconnaissance afin de voir le terrain que le gouvernement lui destinait. L'épaisse couverture de neige l'avait empêché d'apprécier le lopin qui lui était dévolu, mais tout ça lui paraissait bien loin. Durant l'hiver, l'agent de la colonisation avait distribué les numéros de lot à chacun des onze pionniers provenant de Saint-Alexis. Voilà que le temps de partir était arrivé. Ainsi les gars réquisitionnèrent un camion qu'ils chargèrent à bloc. Leurs parents leur donnèrent des patates, de la farine, du gros lard, un vieux poêle, quelques outils et des chaudrons cabossés. De son côté, le curé s'était débarrassé de choses qui encombraient son grenier et leur fournit une lampe à l'huile et des ustensiles qui ne servaient plus.

Le mois de mai battait son plein et la dévotion à la Vierge Marie ne faiblissait pas. Le chemin pour accéder à leur lot étant en construction, les colons ne pouvaient donc s'y rendre qu'à pied. Une fois le plus gros de leur

barda déposé chez un fermier content de rendre service à ses semblables, ce dernier poussa la générosité jusqu'à leur prêter une petite charrette. Il ne restait plus aux pionniers qu'à s'épuiser dans une série d'allers et retours en passant par le bois. Heureux qu'une rivière passe à proximité de leur emplacement, les gars avaient cependant dû s'organiser pour la traverser. Un peu plus loin, à un quart de mille de leur propriété, les marcheurs découvrirent une vieille baraque abandonnée. Personne ne savait à qui elle appartenait. Cette trouvaille faisait grandement l'affaire des futurs défricheurs qui décidèrent d'y séjourner jusqu'à ce qu'un camp plus habitable fait d'écorce de bouleau soit construit. Ils utilisèrent les jours suivants à charroyer leur bagage sur leur lot.

Certains preneurs de parcelles de terrain n'étaient pas très vaillants et c'était à qui s'attaquerait à la tâche le premier. En vérité, ils étaient plutôt débinés et ils avaient tout à fait raison. Faisant équipe avec son cousin, Mathias commença à travailler. Déprimé devant l'ouvrage à accomplir, un petit groupe remisa les haches, les sciottes et les pelles dans les hangars. Finalement, Sainte-Irène ne comptait plus que cinq braves sur les onze ayant reçu une terre gratuite. Les autres avouèrent :

— On aime mieux s'en aller mourir de faim chez nous. Ça prend un terrible courage et en masse de vaillance pour défricher ces lots.

L'avenir de Mathias était en jeu et il ne voulait pas vivre de charité. On savait que pour manger dans ces grands bois, la chasse suffisait amplement. Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter, car avec les fusils et les cannes à pêche il pouvait survivre. Les perdrix, les lièvres et les chevreuils leur fournissaient de la viande fraîche. Les nouveaux propriétaires avaient compris qu'en travaillant ensemble,

ils se sentaient plus courageux. Ils décidèrent de défricher un acre chez l'un et un acre chez l'autre. De cette manière, ils progressaient plus vite et à coups cadencés de hache, ils couchaient les grands érables par terre. Un marchand d'Amqui leur avançait les primes d'abattis, soit dix piastres l'acre et par la suite, un agent de la colonisation se rendait sur place pour constater de visu si le déboisement avait été fait. Le fonctionnaire donnait un coupon à ceux qui le méritaient, juste assez pour acheter du thé, de la mélasse, du lard salé. La graisse demeurait une denrée rare et à plusieurs occasions, le cuisinier dut cuire ses crêpes sans panne. Souvent, Mathias riait comme un enfant, et parfois, il pleurait comme une madeleine. Seuls le courage et cette rage de vivre et de se marier le tenaillaient. Mais Mathias pensait toujours à la belle Cédulie. Dès qu'il le pouvait, l'amoureux écrivait à sa future, qui travaillait comme bonne au village de Saint-Alexis.

La forêt reculait à coups de hache et de sciotte. Puis un jour, les défricheurs se retrouvèrent à trois milles du village de Sainte-Irène. Tout près, juste en bas de leurs lots, des familles avaient déjà établi leur quartier. Les cinq gars qui étaient restés avaient chacun cinq acres de terre neuve. À l'automne, avant de rentrer au village, ils brûlèrent les abattis. Ainsi, les souches pourriraient sous la neige et au printemps, ils pourraient semer entre les chicots noircis.

Le plus gros de l'hiver passé, Mathias attendit le dégel et retourna à sa concession en amenant avec lui un jeune cousin. Âgé de quatorze ans, ce dernier était capable de leur fricoter un souper si bien que les cinq bûcheux le promurent rapidement cuistot. Comme le bœuf manquait cruellement, le maître queux se devait d'être inventif s'il voulait qu'on l'apprécie à sa juste valeur. À l'occasion de ses promenades en forêt, il apportait son fusil et rapportait

toujours une bête ou deux qu'il avait fourrées dans sa besace. Mais il arrivait que la chasse ne donne pas les résultats escomptés. Un jour, le cousin revint des bois avec une petite marmotte. Sans fournir plus d'explications sur le contenu de sa casserole, il servit à chacun une platée de ragoût de siffleux. Les hommes avaient tellement faim qu'ils ont tout avalé.

Lorsque Mathias écrivait à ses parents, il terminait toujours sa lettre en leur demandant de lui envoyer de quoi manger. Son père mettait sur le train une boîte dans laquelle il avait déposé tout ce qu'il pouvait lui donner, car lui-même avait encore charge d'enfants. Les autres colons procédaient de la même façon et comme aucun d'eux ne possédait de cheval, ils devaient emprunter une monture pour se rendre à la gare d'Amqui qui se trouvait à onze milles de Sainte-Irène. Lors de leur premier départ de Saint-Alexis, le curé Lavoie leur avait conseillé :

— Apportez de la nourriture pour environ une semaine. S'il s'avérait que vous seriez dans le besoin, vous n'aurez qu'à frapper à la porte du presbytère.

Le cousin de Mathias prit le religieux au mot et fit un saut à la maison curiale dans le but de lui demander de l'aide. Le prêtre a ouvert une petite cassette et en sortit un billet de dix piastres. Difficile d'acheter assez de nourriture pour cinq affamés avec cette somme ! Parfois, l'homme d'Église se déplaçait jusque sur les lots et se perdait en félicitations de tous genres, affirmant qu'il était fier de ses colons. Sur les concessions voisines, des pionniers venant des villes s'échinaient du matin jusqu'au soir. Facile de conclure que ces pauvres habitants ne connaissaient rien à la terre et au bois. À ceux-là, le prêtre n'adressait pas les mêmes compliments flatteurs, pire il leur tournait le dos sans une parole de réconfort. Au moment de prendre un

lot à défricher, ces braves gens croyaient que le Ministère de la Colonisation les aiderait tel que promis dans les discours propagandistes. Affamés, fatigués et découragés, les pauvres bougres voyaient bien que le cureton retenait volontairement l'argent du gouvernement, refusant de le leur donner. Ces démunis avaient tout quitté et étaient arrivés ici avec leur famille. Ça ne devait pas être rose tous les jours ! Alors, en pleine nuit, ce groupe de défavorisés fomenta un coup et résolut d'attaquer le curé et de lui soutirer sa petite caisse. Heureusement, certains paroissiens eurent vent de l'offensive et se portèrent au secours du religieux. Encore une fois, les pauvres avaient été battus ! Quand on a faim, on ferait n'importe quoi pour rester en vie.

Le dimanche, Mathias marchait trois milles pour se rendre à la messe. Là, sur le perron de l'église, les nouveaux venus faisaient connaissance. Sur le pas de la porte du saint lieu, les hommes se montraient contents de se rencontrer et de parler des conditions difficiles qui malheureusement semblaient être le lot de chacun. Les défricheurs venant de Sainte-Irène ou d'autres colonies des alentours étaient appelés Acadiens, tandis que ceux qui arrivaient du Nord, soit de Rimouski et même de Montréal, portaient le nom de Canadiens.

À l'occasion, un peu de musique, de danse et un petit verre de gin derrière la cravate repoussaient le découragement auquel les gars se laissaient parfois aller. Tout ce que Mathias possédait était un phonographe qu'il remontait à l'aide d'une manivelle. Par moment, le jeune homme s'ennuyait et pensait à ses parents. Mais il était parti pour trois mois... Le dimanche, la seule distraction des expatriés consistait à se rendre sur le bord de la rivière et à pêcher, question de ramener une belle truite pour le

souper. Pendant ce temps, le pionnier continuait d'écrire à Cédulie, se disant encouragé parce qu'il avait découvert des lots abandonnés où le bois poussait en abondance. L'année suivante, il acheta ces terres où il pourrait bûcher et vendre le fruit de ses efforts aux papetières ou aux grosses compagnies. De cette façon, il pourrait vivre. Ainsi, Mathias était propriétaire de cinq acres prêts à être défrichés et sur lesquels il abattrait les arbres une partie de l'été et, à l'hiver, il se déplacerait vers les camps du lac d'Amqui à trimer dur du matin jusqu'au soir pour un *jobber* qui se trouvait être l'oncle de son cousin. Mathias voulait faire un peu d'argent pour se marier durant les fêtes. Dès lors, il commença à ramasser tout ce qui traînait sur son lot et se prépara à partir pour trois mois dans les chantiers. Les amas de bois étant brûlés, il ne resterait qu'à semer entre les souches le printemps venu. Quelle joie de revoir sa douce Cédulie qui travaillait à gages au village ! S'il devait y avoir un mariage, pensait Mathias, il faudrait d'abord en discuter avec sa belle.

Les futurs époux avaient du courage pour dix et n'avaient qu'une idée en tête : unir leur vie pour le meilleur et pour le pire. Peu importe si la crise économique perdurait, cela leur était égal, car ils envisageaient d'autres solutions. Quand deux adultes pleins d'ambition désirent bâtir un nid, même si la fatigue s'invite au rendez-vous, tout devient possible. N'est-ce pas là le propre de la jeunesse ?

Mathias partit donc pour douze semaines au lac d'Amqui avec son cousin où il gagnait quarante piastres par mois. Entre l'abattage des arbres sur son lot personnel et le chantier hivernal, Mathias n'avait pas eu le temps de se reposer. Au moment de son arrivée au camp, la déception avait été au rendez-vous. Un bûcheron peut travailler

d'arrache-pied, mais de grâce, donnez-lui à manger ! La fille du boss, promue cuisinière, cuisait des pâtés au lièvre. Il y avait tellement de lapins sauvages que le matin, il suffisait de tendre des collets et le soir la *cook* déployait ses talents. Invariablement, elle servait aux cinq hommes présents du pâté au lièvre.

Mathias demeura à ce camp forestier jusqu'au 8 décembre. Durant ce temps, Cédulie était revenue chez ses parents pour aider sa mère qui avait accouché de bébé Victor le 27 novembre 1933. Dès son retour, Mathias et Joseph publièrent les bans à l'église. Un mois avant la date de la célébration, fixée au 27 décembre 1933, suffisait amplement. À cette époque, les curés se contentaient d'unir les jeunes gens et se montraient moins regardants sur la procédure. Cédulie et Mathias avaient peu de temps pour se préparer à la cérémonie et arranger la réception de noce avec les familles. Pour le marié, le principal étant qu'ils ne mangent pas du pâté au lièvre...

Voilà à peu près le récit de la jeunesse de Mathias. Heureuse à ses heures, elle était néanmoins remplie d'espoir en la grâce de Dieu.

Chapitre 3

LA VIE À DEUX

Cédulie Gallant et Mathias Arsenault se marièrent à huit heures, le 27 décembre 1933. Un froid sibérien les accompagnait jusqu'à l'église. Avec son chapeau dur, Mathias avait bien failli se geler les oreilles et le nez. N'ayant pas encore remplacé sa jument, le jeune homme emprunta un cheval et un beau *sleigh*, puis posa deux gros pompons sur le collier de sa monture. À vue de nez, l'attelage paraissait appartenir à des gens à l'aise. Les écornifleux de toutes sortes se plairaient à croire que Mathias était devenu riche. Une fois la cérémonie religieuse terminée, les nouveaux mariés se rendirent chez les parents Arsenault pour déjeuner. En plus de goûter l'excellente nourriture de belle-maman, Cédulie put se tremper les lèvres dans une coupe de vin de pissenlit. Mais déjà l'heure du dîner arrivait. Cette fois, Célina avait chauffé les fourneaux d'avance. Selon l'usage, le repas du midi était offert par les Gallant. Comment ne pas faire honneur à la cuisine de Célina et résister à ses tartes aux fraises des champs ? Ici, Cédulie se sentait plus à l'aise et servit elle-même la soupe aux invités. L'après-midi passa trop vite. Les chanteurs étaient en voix et y allaient de quelques trémolos dans la gorge, tandis que les danseurs

exécutèrent quelques sets carrés afin de digérer la dinde que Célina avait fait cuire pour l'occasion. Béatrice, la sœur de Mathias, qui habitait toujours la terre que son frère avait partagée avec eux, et son mari Joachim les convia pour le souper de même que la soirée. Mathias exhorta un ami qui, avec son seul violon, fit giguer la compagnie jusqu'à une heure du matin. Quelle journée heureuse ! Ainsi se résumait le voyage de noces du couple Arsenault !

La veillée terminée, sans bruit, Mathias et Cédulie regagnèrent la chambre des invités chez le père Arsenault pour y passer la nuit. Ici, la pudeur de Cédulie nous empêche d'en savoir plus...

En 1933, le curé de Saint-Alexis ne bénit que deux mariages. Ceci prouvait que les temps étaient durs et que les jeunes éprouvaient des difficultés à s'établir. Peut-être aussi étaient-ils trop catholiques ou trop surveillés par leurs parents pour oser demeurer ensemble tant qu'ils n'auraient pas reçu l'aval de l'Église ? Les religieux avaient-ils pour autant réussi à contenir la fougue des amoureux ? Qui sait ce qui se tramait dans les coins sombres ?

La période des fêtes déboula rapidement du fait que le couple avait été invité à plusieurs endroits pour le souper et la veillée. Sans livrer leur pensée, les nouveaux mariés comptaient sur les cadeaux de noce pour finir de s'établir. Mais il fallait considérer les effets de la crise. Plusieurs familles se cotisèrent afin de leur offrir un ensemble de vaisselle et d'autres petits présents utiles pour un jeune ménage. L'argent se faisait si rare que personne ne passa de remarque. Heureusement, Cédulie possédait une pleine valise de literie où s'empilaient des draps, des couvertures et des taies d'oreillers.

Bûcher encore une fois

Mathias devait dénicher à nouveau du travail. L'euphorie de son union avec Cédulie l'avait rendu quelque peu insouciant, lui faisant oublier ses inquiétudes. Peu de temps après le Jour de l'An, il partit rencontrer le propriétaire d'un chantier en arrière de l'Ascension. Mathias avait une longueur d'avance sur les autres gars, car l'employeur était un cousin de Cédulie. Le jour vint où les amoureux durent se séparer pour des semaines. Il y eut bien quelques larmes d'un côté, puis de vagues promesses de demeurer prudent d'autre part. Lorsque Mathias arriva sur le chantier, près de soixante hommes attendaient déjà pour demander de l'ouvrage. Rien de plus triste que de voir ceux qui s'en retournaient chez eux les mains vides. Il ne fallut que quelques jours pour que le nouveau marié soupire après sa bien-aimée, mais il se considérait tout de même chanceux d'avoir épousé sa dulcinée en temps de crise. Mathias était un homme qui recherchait la prospérité. Comment qualifier sa joie d'avoir réussi à s'installer sur une terre et d'avoir choisi une femme ayant le courage de le suivre ? Était-ce là de l'ambition ? Ainsi, pour les mois que durerait son absence, il avait tout planifié : Cédulie crécherait chez les Arsenault, d'ailleurs il avait déjà payé sa pension pour toute la saison. Perdu dans les bois en arrière de l'Ascension, le cogneur d'arbres ne carburait qu'au désir de revenir à Saint-Alexis le plus rapidement possible, mais la neige qui tomba dru en cet hiver de 1933 refroidit vite les ardeurs du Casanova. Jamais de mémoire de bûcherons on n'avait vu pareille épaisseur de neige. C'était terrible ! Au chantier, afin de contrer son ennui, Mathias s'arrachait le cœur à travailler d'une noirceur à l'autre pour la somme d'un dollar par jour. Toutes les deux semaines, pourvu que

Dame nature coopérât, le jeune marié descendait à Saint-Alexis et repartait toujours avec des bas et des mitaines, résultat des longues heures de loisir de sa dulcinée. Dire que les tourtereaux ne s'impatientaient pas pour entrer chez eux ne serait que pur mensonge.

Enfin, une nouvelle vie à deux commençait ! Cédulie se reposait bien au chaud pendant que son amoureux bûchait. Durant le jour, elle trompait l'attente en aidant la mère Arsenault à tisser des couvertures, ce qui lui permit d'en garder une pour elle, car cet article manquait dans son trousseau. Cédulie rendait souvent visite à Célina. Dans la maison paternelle, elle retrouvait l'atmosphère de son enfance et s'occupait de Victor qui avait à peine deux mois. Pour sa grande sœur, Victor était le plus beau poupon du monde. Ah ! Comme elle aurait aimé avoir un bébé bien à elle ! Et sans penser aux difficultés actuelles d'élever un petit, elle se mit à espérer. D'ailleurs, Mathias désirait également une famille.

Le Bon Dieu y pourvoira, soupirait la future maman.

❖❖❖

Pendant que Mathias abattait les épinettes, Cédulie tentait de se rendre utile et de se faire aimer des Arsenault. À première vue, les beaux-parents paraissaient fiers de leur belle-fille. Au début février, Cédulie constata qu'elle était enceinte. Quelle joie ce fut pour elle d'accepter cet enfant ! Elle avait hâte que Mathias revienne afin de lui annoncer la bonne nouvelle ! Mais un grand bonheur n'arrive jamais seul, souvent il est accompagné de sa cohorte de revers.

Les deux jeunes frères de Mathias, Jean-Aimé et

Lucien s'amusaient à un drôle de passe-temps qui mettait leur sœurette à l'épreuve. Devenus familiers avec Cédulie, l'idée les effleura de déconner à ses dépens comme ils le faisaient avec leur cadette. Voici en quoi le jeu consistait : au moment où quelqu'un s'apprêterait à s'asseoir, les deux têtes de linottes retiraient la chaise. Patiemment, ils attendirent le moment propice et s'exécutèrent en riant comme des fous de voir Cédulie tomber pesamment sur le derrière. Une fois la désagréable surprise et l'étonnement passés, la future maman se releva, croyant ne pas s'être fait mal. Mais malheureusement, cette chute occasionna une fausse-couche au début du mois d'avril ! Ce bête accident aurait une influence sur le restant de sa vie et lui causerait des difficultés lors de ses grossesses ultérieures. Cédulie et Mathias eurent beaucoup de peine suite à la perte de cet embryon, car pour eux c'était déjà un enfant, leur enfant. Au cours de cet avortement spontané, une sage-femme assista la jeune mère en deuil. Cédulie se remit de ce mauvais coup et elle devint obsédée par l'une idée de porter un autre bébé.

Après Pâques, Mathias retourna au chantier pour une période d'un mois et refusa de faire la drave. Il laissait ce travail jugé trop dangereux à son frère et à son cousin. Puis, sans perdre de temps, il prépara son barda pour aller sur sa terre à Sainte-Irène. Début mai, empruntant un cheval de trait et une voiture qu'il bourra d'objets hétéroclites, Mathias entreprit les soixante-dix milles qui le séparaient de son lot. La misère était au rendez-vous. La nuit, il devait se contenter d'un refuge de fortune. Le jeune défricheur avait apporté tout le nécessaire pour sa survie, dont des patates à semer. Tant qu'il y aurait des pommes de terre à manger, la vie continuerait.

Premier départ pour Sainte-Irène

La nouvelle madame Arsenault devait rejoindre son mari un peu plus tard, donnant ainsi à Mathias quelques jours pour organiser leur séjour. Ce dernier avait réussi à ce qu'un dénommé Lebrun leur prête une maison dans le 5e rang, ce qui lui laissait du temps pour bâtir la sienne. Oh, cette résidence n'était pas un château ! Elle ressemblait davantage à un *shack*, mais pour l'été, ça irait. Même si le plancher du haut n'était pas terminé, cela n'empêchait nullement les Arsenault d'occuper le rez-de-chaussée. Les amoureux s'escomptaient tout de même chanceux d'avoir déniché ce havre de paix et de vivre ensemble pour la première fois depuis leur mariage. Dès le moment où il avait mis les pieds dans cette maison, Mathias s'était dépêché à faire du bois de chauffage, installant le lit, la table, le grand banc et rangea la vaisselle. Le poêle occupait déjà sa place et Cédulie était chargée d'apporter tout ce qui pouvait manquer.

Les autres propriétaires ne se rendaient pas encore sur leur lot et demeuraient dans le camp fait d'écorce de bouleau. Comme ils ne venaient sur leur concession que la fin de semaine, ces derniers jugèrent que faire soixante-dix milles pour travailler deux jours, cela n'en valait pas la peine. Mathias s'était préparé et avait planté ses patates sur la parcelle de terre défrichée. Un jour, il aperçut deux oursons qui se délectaient des germes de pommes de terre restés dans un seau. D'après lui, la mère devait se trouver à proximité et gardait un œil sur sa progéniture. Il leur laissa donc…

Dès que la drave serait terminée, soit dans deux ou trois semaines, les autres colons reviendraient sur leur concession et ensemble, ils sèmeraient l'avoine et le sarrasin.

Une fois, à la fin d'une journée de travail, Mathias rentra à la maison pour découvrir que son frère Adélard et son épouse, Juliette Pinaud, avaient emménagé avec leur petite fille. Sans parlementer trop longtemps sur la pertinence de ce relogement, les deux familles se partagèrent les chambres à coucher. Mais le milieu de vie de Cédulie venait d'être divisé en deux. La jeune femme n'avait pas accroché de rideau à l'unique fenêtre de la cuisine, désirant garder toute la luminosité du jour, par contre, cela faisait paraître l'appartement un peu tristounet. Cédulie avait tenté de s'habituer au gris des planches qui dominait, sachant fort bien qu'elle ne demeurerait dans cette cabane que quelques mois.

Voici qu'à l'Ascension, le flottage du bois était terminé et les hommes revenaient travailler sur leur lot. Une fois de plus, l'espace vital de chacun rétrécissait à vue d'œil. Cédulie sortit donc quelques vieilles couvertures et invita les bûcherons à coucher par terre. À table, chacun devait se contenter d'une assiette moins garnie. Cédulie était peinée, car elle aurait aimé vivre seule avec son Mathias. Ces visiteurs arrivés de façon impromptue la dérangeaient, si bien qu'elle affichait un air mélancolique et se tenait loin des conversations de toutes sortes. N'était-ce pas beaucoup demander à une jeune mariée ? Essayant de cacher sa déception, elle ne trouvait aucun intérêt à passer ses journées avec tous ces gens. Cédulie se consolait en pensant que dans quelque mois, à force de travail, le couple aurait son camp bien à lui. Mais la réalité lui indiquait une vérité bien différente. Petit à petit, entre colons, l'entraide devenait un mode de survie et il fallait prêter main-forte à celui qui voulait bâtir sa demeure et s'éreinter sur de nouveaux abattis.

Amanda, une autre sœur de Mathias, et ses deux fillettes se joignirent au groupe, car elle désirait également

recevoir un lot du gouvernement. Comment loger tout ce monde dans une maison à moitié construite ? Mais la charité et la sollicitude l'emportèrent sur l'exiguïté des lieux. Ainsi les deux chambres à coucher rétrécirent comme une peau de chagrin. Démontrant leur esprit d'accommodement, les femmes posèrent des rideaux qui servaient de cloisons et créèrent une troisième pièce. Pendant que les maris travaillaient leur terre, la pagaille s'installait dans le camp. Les deux sœurs se chicanaient continuellement et leur intolérance se mesurait à l'élévation du ton de leur voix. Prenant exemple sur leur mère, les enfants se chamaillaient à cœur de jour. Les scènes n'étaient pas toujours édifiantes. Fuyant la dispute, la jeune madame Arsenault se rendait à la lisière du bois et prenait les arbres à témoin de son ennui. Souvent les larmes mouillaient ses joues sans que personne n'en sache rien. Heureusement, l'une des familles comprit le ridicule de la situation et après deux mois de cette promiscuité forcée, quitta pour un ailleurs qu'elle croyait meilleur. Durant ce temps, les hommes mettaient la dernière main aux semences et se préparaient à bâtir une première maison. Sur les labours printaniers, gardiens de tant de promesses, Mathias planta ses patates, tandis que Cédulie garnissait son jardin, petit coin de terre réservé par son amoureux, et déposait précieusement dans le sillon les graines qui deviendraient de beaux légumes qui changeraient la routine des repas. Mais où donc les gens ordinaires, ces colons venus d'un peu partout prenaient-ils le courage nécessaire pour survivre et « s'arracher la vie », comme le disait si bien Cédulie ? Ces lopins donnés constituaient-ils l'ultime issue à la pauvreté et à la faim ?

De la maison dénichée par Mathias jusqu'à son lot, il fallait compter un mille et demi en passant par la rivière, tandis que par la route menant au village, le trajet s'étirait

sur cinq milles. Lorsque Cédulie traversa la Matapédia pour la première fois, elle éprouva une de ces peurs bleues, car à quelques endroits l'eau était assez profonde. Évidemment, Cédulie était instruite en toutes sortes de choses et bien malin celui ou celle qui la prendrait en faute cependant, la jolie madame Arsenault ignorait tout des rudiments de la nage. Une fois ses craintes passées, elle fit rapidement connaissance avec les autres femmes de Sainte-Irène. Elle encourageait l'une d'elles en lui achetant du beurre à 15 cents la livre, puis une seconde qui vendait des œufs à un prix équivalent. Les mères de famille du village n'osaient pas visiter les épouses de colons, histoire de jaser ou d'échanger sur les difficultés rencontrées. Non, chacune avait son barda à faire et c'était très bien ainsi. Était-ce la gêne qui les refrénait ? Chose certaine, comme quelques-unes de ces femmes, venant des grandes villes où d'autres régions, s'ennuyaient à mourir de leur coin de pays, même qu'elles frôlaient parfois la dépression. En tout point, leur situation ressemblait à celle qui existait chez les Arsenault.

Juste à côté du *shack* des Arsenault, vivaient deux frères qui travaillaient ensemble et demeuraient avec femmes et enfants dans un camp de fortune en attendant des jours meilleurs. Cédulie allait chercher de l'eau chez eux, car ils avaient un puits à manivelle. Les années aidant, ces familles finirent par s'installer correctement, mais il faut dire que les hommes étaient à pied d'œuvre tôt le matin jusqu'à tard le soir. Les voir s'activer donnait du cœur à l'ouvrage aux Arsenault. Ces gens étaient la preuve qu'à force de travail on peut arriver à quelque chose.

Sur leur lot, Cédulie et Mathias vécurent une première expérience. Le petit potager semé au printemps et les quelques patates plantées par Mathias avaient bien produit. Recouvert des cendres des abattis, le sol était beau et riche.

L'année suivante, les maraîchers en herbe récidivèrent et après avoir mis en terre les pois, les fèves et les carottes, Mathias installa des piquets aux quatre coins du modeste carré de légumes et le ceintura de cordage. Voici le jardin bien protégé des chevreuils, pensait-il, mais Cédulie fut peinée de voir que les bestioles, les bibites et même le cerf ne se privaient pas pour manger les nouvelles pousses. Les gourmands avaient beau se régaler, car le potager était situé loin de la maison, sans aucune surveillance, car dès le lundi matin, les hommes partaient pour travailler et ne revenaient sur leur lot que le samedi pour faire des abattis ainsi que du bois de chauffage, abandonnant aux petits animaux le fruit de leurs efforts.

L'été s'installait tranquillement et à la nuit tombée, Cédulie s'assoyait dehors avec Béatrice, la sœur de Mathias. Cette dernière était tellement peureuse qu'on avait peine à l'imaginer. Il faut avouer que les étoiles de la voûte céleste n'éclairaient pas suffisamment la terre, forçant l'encre de la nuit à barbouiller le ciel, sauf les soirs de pleine lune. Quand arrivait le temps d'allumer les lampes à l'huile, Béatrice exigeait que l'on place des couvertures dans les fenêtres, piégeant ainsi l'obscurité à l'extérieur. Pourtant, il n'y avait que les ours ou les renards qui pouvaient les observer. Béatrice avait apporté quelques poules de Saint-Alexis. En arrière du camp, il existait un fossé naturel que Mathias clôtura avec du fil de fer. Voilà, elle pouvait maintenant y enfermer ses petites chéries. Lorsque Amanda s'installa avec ses deux enfants et son mari, elle amena également des pondeuses qu'elle mit avec les autres. Comme chacun des ménages se nourrissait séparément, il s'avérait difficile de départir qui avait droit aux œufs. En se chicanant, les propriétaires guettaient quelle créature ailée s'exécuterait. Heureusement, la coupable chantait toujours après avoir fait son devoir. Ceci faisait rire Cédulie, car une

fois de plus, les deux femmes ergotaient pour savoir laquelle battrait l'omelette.

Durant ce temps, Cédulie devint enceinte pour une seconde fois. Il faut croire que la pauvreté n'empêche pas la famille. Quand elle s'ennuyait, elle écrivait à ses parents. Un magnifique dimanche de juillet qui invitait à la promenade, Joseph et Célina, portant bébé Victor dans leurs bras, décidèrent de se rendre à Sainte-Irène afin de surprendre Cédulie. Quelle belle visite et quels merveilleux moments ils passèrent ensemble ! Comme toutes les mamans, Célina avait pensé à sa fille et lui avait apporté une petite gâterie, des fraises des champs. Quel cadeau de riche lorsque l'on sait ce qu'il coûte d'efforts !

Après que Béatrice et Amanda eurent quitté la maison, Cédulie se sentit soulagée, car les trois enfants pleuraient souvent. La jeune femme n'avait qu'une hâte, celle de se retrouver seule avec son mari sur son lot, mais elle devrait encore patienter. Pour se désennuyer, Cédulie cueillait des framboises sauvages tout près du camp et dès son retour, elle cuisait des tartes aux délicieux fruits des champs. De coutume, pour s'éloigner de la quotidienneté, elle prétextait aller chercher de l'eau et se rendait au petit ruisseau qui coulait en arrière. Malheureusement, la présence des couleuvres ralentissait son enthousiasme. Le fait d'être enceinte inquiétait la jeune femme. Elle ne se sentait pas très forte et perdait souvent connaissance. Cédulie gardait le silence sur ses malaises, sachant très bien qu'elle ne pouvait se permettre de consulter le médecin d'Amqui. Premièrement, la visite coûtait cher et ensuite, elle devait se faire brasser durant dix milles sur le chemin récemment terminé et n'ayant rien à envier à celle des chantiers forestiers. Il n'y avait tout de même pas trente-six manières de construire une route et forcément, au début, il était

normal qu'elle soit cahoteuse. Cédulie laissa donc le temps faire son œuvre avec la hantise que leur camp ne soit pas encore prêt à l'automne.

Déjà, sur le lot du couple Arsenault, l'avoine était bien mûre et abondante. Après avoir battu les grains, il fallait se préparer à partir, car ils ne pouvaient pas passer l'hiver dans cette cabane ouverte à tout vent et s'offrant sans résistance au froid mordant. Il fut décidé que Cédulie regagnerait Saint-Alexis, ce qui lui permettrait d'obtenir l'aide de sa mère quand viendrait son accouchement prévu pour février. De son côté, Mathias escomptait travailler aux chantiers de l'Ascension jusqu'aux fêtes de Noël et du Nouvel An pour ensuite bûcher sur son lot à Sainte-Irène. Lors de leur déménagement vers Saint-Alexis, les Arsenault éprouvèrent quelques regrets et pincements au cœur en se rappelant les moments heureux passés dans cette vieille maison qui ne serait jamais achevée. Mais avant de partir, il restait encore à faire. Pour ne pas perdre leurs précieuses récoltes, le couple décida de les répartir de manière séparée. Mathias entreposa l'avoine dans le hangar d'une connaissance, puis envoya le sarrasin à Saint-Alexis et finalement, stocka les patates dans la partie inoccupée de la cabane après les avoir recouvertes d'une bonne épaisseur de paille. Après les fêtes, les hommes reviendraient bûcher sur les lots.

Retour à Saint-Alexis

Ce n'était pas très drôle de déménager à Saint-Alexis pour l'hiver. Mathias avait loué une auto ainsi que son chauffeur. Le pauvre bougre qui avait accepté de transporter les colons ne disposait que d'une vieille bagnole lui

servant à livrer le courrier à Amqui. Il fallait prévoir quelques ennuis. La voiture surchargée démontrait clairement des signes de fatigue et accumulait les crevaisons. Comme l'homme n'était pas riche et ne possédait pas de pneu de rechange, à chaque fois, il devait effectuer la réparation sur place, ce qui forçait les voyageurs à quitter momentanément le carrosse. Imaginez ! Le trajet entre Sainte-Irène et Saint-Alexis s'étira sur plus de dix heures. Une chance que les aventuriers prenaient la vie du bon côté et riaient de bon cœur, sinon cette odyssée aurait pu être considérée comme une catastrophe. Cependant, à cause de sa grossesse et de l'inconfort de la route, Cédulie ressentait une très grande fatigue. Inutile de se plaindre de la situation, car personne ne pouvait suggérer de solution plus efficace. Finalement, trop épuisée pour aller plus loin, la compagnie coucha chez le père de Mathias. Cédulie savait d'avance qu'elle ne reviendrait pas sur leur lot avant le printemps, mais que les hommes repartiraient et retourneraient sur leur terre pour y bûcher. Les gars se proposaient de vendre au moulin les billots qu'ils abattraient durant l'hiver.

Enfin ! Cédulie s'installa pour la mauvaise saison chez ses parents, tandis que Mathias monterait dans les chantiers jusqu'à Noël. Son époux rendu dans le bois, Célina ainsi qu'Alfred-Augustin et Émilien avaient la responsabilité de l'étable pendant que la future maman cousait et tricotait le trousseau du bébé. Comment Cédulie pouvait-elle trouver les semaines longues quand elle s'adonnait à ses activités favorites ?

Voici que le temps des fêtes arrivait avec son cortège de réjouissances. Cette année, les Arsenault auraient une raison supplémentaire de s'égayer : leur garçon Herman se mariait et la belle Marie-Blanche venait grossir la famille.

Herman et sa femme partiraient après Noël et rejoindraient les hommes qui bûchaient sur leur terre. D'un commun accord, les pionniers avaient décidé de confiner Marie-Blanche aux fourneaux, question de savoir ce que la nouvelle madame Arsenault avait dans le ventre en tant que cuisinière. Mathias écrivait souvent à sa tendre moitié, lui confirmant qu'il reviendrait vers la fin de février ou avant. Cédulie ne se sentait pas en forme et sa grossesse était difficile, mais elle ne se lamentait pas, cachant volontairement ce trouble à son mari. Elle repoussait toujours l'idée de se faire suivre par un médecin, préférant mettre son bébé au monde avec l'aide d'une accoucheuse expérimentée. Quand la future maman rédigeait ses lettres de réponse à son amoureux, elle ne lui parlait jamais de sa faiblesse, de même qu'elle taisait ses malaises à Célina. Cédulie refusait de passer pour une indolente devant sa mère qu'elle considérait comme une force de la nature. Jamais elle ne s'était plainte, ayant même donné naissance à onze enfants sans aide médicale. Cédulie aurait voulu faire comme Célina et avoir une seule once de son courage. Ayant déjà vécu une interruption de grossesse, Cédulie ne se sentait pas assez endurante et aurait qualifié sa santé de chancelante. Mais de ça, elle n'en dit pas un mot.

Un soir, alors que tout le monde pliait les genoux pour le chapelet en famille, Cédulie ressentit les premières contractions. Une fois les dévotions terminées, tous les enfants, frères et sœurs, montèrent se coucher. Seule Cédulie s'attardait. Elle aurait dû parler de sa situation avec sa mère. D'ailleurs, celle-ci trouvait bizarre de voir sa fille placer en ordre les bas et les mitaines près du poêle. Quand Célina s'aperçut que la future maman souffrait de tranchées utérines revenant régulièrement aux quinze minutes, elle réveilla Joseph. Avant son départ pour le chantier,

Mathias avait déjà planifié le scénario de la naissance. Joseph enfila donc bottines et pantalons, mit son parka et se rendit chez le voisin. Ce dernier était chargé d'avertir l'accoucheuse. C'était le 12 janvier. Selon la croyance populaire, les femmes en mal d'enfant donnaient souvent la vie les nuits d'orage ou de tempête. Le dicton s'appliquait à merveille, car une violente perturbation atmosphérique sévissait. On ne voyait ni ciel ni terre. Le lendemain soir, près de vingt-quatre heures après le début du travail, la matrone du village tenait dans ses mains la petite fille tant désirée, mais une petite fille flasque et inanimée, une petite fille mort-née.

Aujourd'hui encore, Cédulie refuse de se dévoiler au sujet de ces horribles heures où ses hurlements ressemblaient à ceux d'une louve. En faire le récit la replonge dans un deuil qui fut difficile à vivre.

Tout en pleurant sur le sort cruel de Cédulie, Célina écrivit une courte lettre à Mathias, lui racontant ce qui était arrivé. Comment croire que le bébé porté par Cédulie était bel et bien mort ? La mère ne l'avait jamais vue et on avait rapidement enterré le petit ange avec le placenta. De là à ne pouvoir se consoler et faire son deuil, il n'y a qu'un pas.

Cédulie se remit tant bien que mal de cet accouchement, mais la tristesse se lisait dans ses yeux. La sage-femme lui suggéra :

— Fais-toi soigner et tu auras d'autres enfants.

La vie dans le cinquième rang

Il fallait se retrousser les manches et continuer à vivre. Pour y arriver, Mathias avait besoin du bois. Il retourna donc sur ses lots de misère à Sainte-Irène.

Après la perte de son deuxième enfant, Cédulie écouta les conseils de l'accoucheuse et accepta de se faire soigner. Et qui s'occuperait de ce cœur de mère en dépression ? La jeune femme pleurait constamment, si bien que Célina écrivit à Mathias pour lui expliquer la situation pour l'exhorter à revenir. Le mari de Cédulie filait aussi un mauvais coton. Il souffrait d'un mal de dos tenace, car bûcher dans la neige exigeait beaucoup pour le corps. Il demeura quelques mois avec sa tendre moitié, s'encourageant comme ils le pouvaient.

Héberger deux adultes de plus demandait beaucoup à une famille. Cédulie jugea que ses parents avaient assez fait de sacrifices et qu'ils en portaient assez sur les épaules. Dès le début du printemps suivant, le couple devrait se prendre en main et retourner sur le lot qu'ils avaient obtenu du gouvernement. En avril, les Arsenault partirent pour Sainte-Irène avec une boîte contenant quelques poules. Plusieurs familles, plus prospères que le jeune ménage, leur avaient donné de quoi survivre. Cela faisait le bonheur de Cédulie du fait que les petites ailées étaient prêtes à pondre. Mathias n'avait pas encore construit les bâtiments et l'étable, cela faisait partie des projets à réaliser. Pas très loin, ils pouvaient utiliser un camp rustique et y mettre les chevaux. Cédulie les soignait à cet endroit, mais déjà la femme d'Herman Arsenault, Marie-Blanche, revenait à la maison, car elle s'ennuyait à mourir toute seule durant une grande partie de la journée. Les hommes travaillaient sur la terre et ne rentraient que le soir. Les deux femmes demeuraient isolées dans leur château inachevé, sans voisines à qui parler ou qui les dépanneraient à l'occasion. La formule n'était pas des plus réjouissante. Marie-Blanche se retrouva vite enceinte, tandis que Cédulie, ne pouvant se consoler de la perte de sa petite fille, désirait ardemment un autre enfant.

Puis Marie-Blanche repartit chez ses parents à Saint-François-d'Assise. Cédulie accueillit la nouvelle avec joie, y voyant là plein de promesses. Mathias ne cessait de lui répéter qu'elle aurait sa maison au printemps prochain et qu'enfin elle resterait seule avec son mari. De leur côté, les hommes continuaient à couper du bois même s'il se vendait à bas prix. Cédulie se rendit donc utile, ceignit son tablier et se mit à l'ouvrage pour contenter les affamés. Noyant sa peine dans des poches de farine, la jeune femme tomba enceinte pour la troisième fois, mais dans sa tête, l'angoisse régnait en souveraine et lui taraudait le cœur. À deux reprises, elle avait perdu ses enfants et frôlé la mort, chaque grossesse lui infligeant une blessure au fond de l'âme. Que lui arriverait-il maintenant ? Allait-elle accoucher d'un bébé vivant ? Y laisserait-elle sa peau ? Malgré la peur qui la dévorait, elle cachait son inquiétude et essayait de se montrer courageuse. Il ne fallait surtout pas se plaindre ou coûter quelque argent en consultant un docteur, car pour l'instant, toutes les ressources du couple Arsenault étaient consacrées à leur survie.

Ainsi, les deux beaux-frères, Adrien Chrétien et Mathias se rendirent au sixième rang à la scierie de Noël Bélanger pour faire couper des billots de pins en planches et en madriers. Voilà donc de quoi construire la première maison, celle où habiterait Amanda. Du même coup, le mari de Cédulie montait la charpente de son étable, répondant ainsi aux désirs de sa femme qui voulait loger ses poules et le cheval. Le couple acheta une vache et du coup, avec le lait et les œufs, l'ordinaire se trouvait grandement amélioré. N'ayant pas encore de puits, après leur journée de travail, les hommes rapportaient une tonne d'eau. Mathias et Philippe Marceau, n'ayant jamais construit de maison, consultèrent donc un dénommé Bélanger

qui leur expliqua comment faire un plan et le lire. Les deux gars se mirent à l'œuvre et montèrent une habitation bien droite dans laquelle Béatrice entrerait dès le printemps. Enfin seul ! Depuis leur mariage, Cédulie et Mathias avaient toujours vécu avec d'autres couples. Mais la joie de la solitude fut de courte durée, car Marie-Blanche, après avoir passé l'hiver à Saint-François, arriva avec armes et bagages. De but en blanc, Herman et Marie-Blanche déclarèrent vouloir un toit bien à eux. Alors les colons se regroupèrent et bâtirent une seconde résidence. Cédulie n'aimait pas cette façon de construire. Elle avait été la première arrivée au cinquième rang et ne voyait pas le jour où elle aurait un chez-soi. Ainsi, tandis que les hommes s'affairaient à ériger les maisons, Marie-Blanche revint dans le camp. Pendant que les gars travaillaient d'une noirceur à l'autre, Cédulie s'occupait de son petit potager où elle avait transplanté des fraises de jardin. Avec les œufs de ses poules et le lait de sa vache, la cuisinière attitrée s'organisait assez bien. Si on rajoutait à l'ordinaire des lièvres, des perdrix et des chevreuils ramenés par les chasseurs, ils ne crèveraient pas de faim et pourraient survivre.

Puis au beau milieu de l'été, Marie-Florida, une autre sœur de Mathias arriva de Mont-Joli avec son mari et ses quatre enfants. Le couple désirait obtenir un lot du gouvernement, mais il n'y en avait plus de disponible. Heureusement, ils établirent leur quartier chez Béatrice et, de fait, devinrent les voisins immédiats de Cédulie. Chaque jour, prétextant l'importance de bien nourrir ses petits, Marie-Florida venait quêter du lait et des œufs à Cédulie, la privant ainsi d'une bonne partie de ses victuailles. Marie-Florida et Charles-Eugène Beaulieu n'avaient jamais travaillé la terre et encore moins le bois. En fait, cela n'était pas très plaisant pour les autres, car il fallait tout leur

enseigner. Heureusement, devant l'énormité de la tâche à accomplir les deux résidents de Mont-Joli déguerpirent rapidement, entraînant leurs rejetons dans leur sillage. Mathias ne pouvait faire plus pour sa sœur. À l'automne, Charles-Eugène revint seul et, cette fois, il semblait bien décidé à se faire vivre. Le temps de la chasse arrivé, les colons commencèrent à traquer le chevreuil et le beau-frère voulait assister au pistage d'une bête. Un cousin de Mathias trouvait le nouvel arrivant pas mal fatigant et imagina un plan de nègre, question de lui faire peur. Un soir, muni d'une lumière, un *jack light*, il donna rendez-vous à Charles-Eugène près du jardin de Cédulie, à l'endroit même où elle avait transplanté ses précieuses fraises. Puis il amena l'invité indésirable assez profondément dans le bois en lui disant :

— Ne fais pas de bruit, il y a un gros ours tout près.

C'était le bout... Submergé par la peur, le beau-frère prit ses jambes à son cou et courut jusqu'à la vieille maison. Essoufflé, il entra dans le *shack* comme une balle dans une botte de foin et, autant que sa respiration pouvait le lui permette, il expliqua aux femmes ce qu'il avait vu dehors. Maintenant, il ne voulait plus sortir. Tout le monde s'était mis à rire de lui. Cette fois, il venait de comprendre et décida de décamper sur le champ. Après le départ de l'intrus, les occupants dégustèrent un jeune chevreuil tué à la cachette tout en relatant l'évènement de l'ours. Lorsque les hommes revenaient avec le produit de leur chasse, l'animal était dépecé et distribué de manière à ce qu'aucune partie de la bête ne soit gaspillée.

Maintenant, plusieurs colons s'établissaient le long des trois miles de route qui séparaient leur lot d'Amqui. D'une rencontre à la suivante, le tissu social et amical forcissait. Si les résidents du village de Sainte-Irène ou de quelques

autres rangs manifestaient le besoin de se procurer des articles indispensables, le magasin général ouvrait ses portes durant une heure ou deux avant la messe, bénédiction du curé en sus. On ne peut plus accommodant ! Mais il fallait tout de même bien calculer son temps et se lever de bonne heure pour arriver à temps au Saint-Office. Marchant au pas, la petite jument de Mathias devait traverser deux rivières, emprunter deux ponts et escalader autant de côtes.

Un certain 25 novembre 1935, les citoyens du Québec eurent droit à des élections. La lutte était chaude et les candidats qui se présentaient dans la circonscription de Matapédia se trouvaient nez à nez. Le Parti conservateur et l'Action libérale nationale n'avaient qu'un leitmotiv : il fallait à tout prix battre Louis-Alexandre Taschereau. Pour y arriver, Paul Gouin et Maurice Duplessis complotèrent et conclurent une entente secrète. Si jamais les bleus gagnaient l'élection, ce qui était du domaine du possible, Maurice Duplessis deviendrait premier ministre du Québec et choisirait son cabinet dans l'équipe de Paul Gouin. À cet accord, ils ajoutèrent un discours qu'ils claironnèrent aux quatre coins du Québec. Voici en quelques mots l'essentiel de leurs promesses. Premièrement : attribuer des octrois aux sociétés diocésaines de colonisation ainsi qu'à ceux qui établiraient leurs fils, gendres ou enfants adoptifs sur des terres libres. Deuxièmement : construire une maison de même qu'une étable afin d'aider chaque pionnier novice. Troisièmement : allouer des sommes pour l'achat d'animaux et d'instruments aratoires de même que mettre un transport à la disposition des familles de futurs défricheurs incapables de se déplacer jusqu'à leur lot. Jamais les électeurs du comté de Matapédia n'avaient entendu autant de promesses et comme certains s'amusaient à déclarer : « il pleuvait des tracteurs ». Avant le

début de chaque assemblée, un camion passait dans les rangs des petits villages et embarquait tous ceux qui voulaient assister aux réunions qui avaient lieu dans les maisons d'Amqui. La bière et le chocolat étaient gracieusement fournis par le parti politique. Cédulie se souvenait d'avoir chanté à l'occasion de ces rencontres. Même enceinte, elle suivait son mari partout et attendait de pied ferme le candidat qui leur promettrait de refaire les chemins de la colonie et qui bâtirait une école. Le soir des élections, les ovations et les hourras furent réservés au député Joseph Dufour. Mais son règne fut de courte durée, car l'opposition menée par Maurice Duplessis dénonça en pleine chambre l'abus des fonds publics. Près de quarante-deux personnes dans l'entourage de Louis-Alexandre Taschereau bénéficiaient des largesses de l'État. Le premier ministre ne pouvant réfuter ces accusations, il se rendit chez le gouverneur général qui n'eut d'autre choix que de dissoudre l'Assemblée nationale, ramenant une seconde fois les votants aux urnes.

L'église de Sainte-Irène tirait également avantage de la générosité des colons. Comme l'argent ne circulait pas, ces derniers fournissaient les matériaux et la main-d'œuvre nécessaires à l'érection du lieu sacré. Comme presque tous les défricheurs, Mathias, son frère et son cousin travaillèrent pour la nouvelle paroisse.

Troisième grossesse

L'été s'achevait et une fois les récoltes finies, les hommes devaient retourner dans le bois pour faire un peu d'argent. Il fallait bien se préparer à passer au travers de l'hiver... À ce moment, le vœu le plus cher de Cédulie, soit

celui de rester seule toute la journée, fut exaucé. Mais l'inquiétude commença à la ronger. Sa grossesse avançait et souvent elle perdait connaissance. Selon les habitudes du temps, la future maman gardait pour elle les malaises qu'elle éprouvait et n'en parlait à personne, encore moins à son mari. Pour bâtir l'arrière-pays, le Québec comptait sur des femmes fortes et non pas sur des poupées de porcelaine. Au mois de décembre, Mathias commença à s'inquiéter pour Cédulie. Dans le village, il y avait une accoucheuse qui se rendait aux maisons et restait souvent quelques semaines après la naissance du bébé. Mathias contacta donc cette précieuse ressource, lui demandant de demeurer avec Cédulie jusqu'à son terme. Étant donné cette apparente sécurité, les hommes partirent bûcher la tête tranquille. Maintenant, la future mère ne désirait plus qu'une chose : être seule avec la matrone et mettre son enfant au monde, réservant ainsi une surprise à son mari. Mais telle est prise qui croyait prendre. Le travail débuta doucement un dimanche après-midi. Le matin, Mathias s'était rendu à la messe sans que sa femme lui dise qu'elle ressentait des contractions. Encore une fois, la délivrance fut difficile. Voyant la condition physique de Cédulie se dégrader, l'accoucheuse envoya un messager demandant au curé de Sainte-Irène de bien vouloir administrer l'ultime sacrement à la jeune maman, tandis que de son côté, le médecin d'Amqui parcourait onze milles dans une terrible tempête hivernale pour arriver au chevet de Cédulie. Lorsque le docteur se pointa le nez, tout était terminé. À minuit, le 30 décembre 1935, le fils de Cédulie lançait ses premiers cris. Quelle grande joie de savoir son petit Marcel bien vivant, mais à quel prix ? L'homme de science ordonna qu'on transporte la patiente à Campbellton, car il n'y avait aucun service hospitalier à Amqui. Mais

encore là, les difficultés du voyage vinrent compliquer les choses. La malade fut couchée dans un traîneau et amenée à Amqui, de là, on l'installa dans un lit qu'on monta directement dans le train se rendant au Nouveau-Brunswick. Ce transfert affaiblit davantage Cédulie, mais par miracle ou peut-être à cause de l'intervention de quelqu'un de bien placé au ciel, au bout de dix jours, elle refaisait le trajet en sens inverse, prête à reprendre la tâche. Durant son séjour à l'hôpital, Marie-Florida s'était occupée du nouveau-né. Certes, Cédulie avait retrouvé des forces, mais elle n'était pas encore Samson. Par conséquent, elle réclama l'assistance de sa sœur Alice afin de l'aider le temps des relevailles. Mais la jeune fille manquait d'expérience et la maman ne récupérait pas comme elle aurait dû. Alice retourna donc à Saint-Alexis et raconta à Célina la difficulté de Cédulie de reprendre son allant. Devant ce fait, la mère consentit à quitter son foyer pour se rendre au chevet de sa cadette. Cédulie aurait tant aimé être en santé. Elle manquait déjà d'énergie pour prendre soin de son bébé. Une douleur vive dans le dos la paralysait, sans compter que ses mains engourdissaient. Ces troubles étaient apparus lors de son accouchement, peut-être une vertèbre de déplacée. Cédulie maigrissait à vue d'œil et ne gardait rien, même pas un gruau coulé. Le repos était encore tout indiqué. Au bout de quelques jours, Célina reçut une lettre qui la bouleversa. À Saint-Alexis, tous les petits Gallant avaient attrapé la coqueluche. Célina ne pouvait laisser ni sa fille ni ses autres enfants.

— Cédulie, viens avec moi, car je suis obligée de rentrer. Je garderai le bébé avec moi et tu iras te reposer chez ton beau-père.

Le père Arsenault prit donc en pension la nouvelle maman et Célina s'occupa de Marcel avec l'aide de toute

la famille. Les Gallant soignèrent leur petit-fils Marcel du mieux qu'ils pouvaient et dès que l'occasion se présentait, Célina et Joseph mettaient l'enfant dans un traîneau et se rendaient chez les Arsenault afin de montrer le bébé à Cédulie, mais cette dernière ne recouvrait pas la santé, le mal était toujours présent malgré tous les médicaments qu'elle avalait. Enclin au désespoir, elle visita le curé de Saint-Alexis réputé pour guérir. Cet homme était d'une bonté infinie et il conseilla à la jeune maman d'acheter un herbage en lui disant de revenir pour qu'il le bénisse. Était-ce seulement pour la forme ou possédait-il un don naturel ? Enfin, pour ceux qui croyaient encore aux miracles... Chose certaine, Cédulie faisait partie du clan des confiants. Mathias quitta son lot et se rendit auprès de sa femme. En vérité, il se sentait découragé de voir que son épouse ne prenait pas du mieux. Il supposait que c'était là l'affaire de l'éloignement, mais Cédulie était convaincue d'avoir perdu sa santé au cours de l'accouchement.

La jeune femme ressentit une grande tristesse. Elle était tellement faible et elle savait qu'il lui faudrait de la santé pour être capable de demeurer sur son lot. Peut-être que Cédulie songeait trop à l'avenir et à son énergie vitale précaire, loin du médecin et de toutes les commodités. Et qu'en penseraient les colons qui s'établissaient autour d'eux, cette situation les découragerait certainement ? Et tout ce travail commencé ? Mathias avait coupé tout le sciage pour bâtir leur maison.

— Si je reste tout l'hiver à Saint-Alexis, lui dit Cédulie, j'ai bien peur de ne pouvoir revenir et recommencer.

— Ça tombe à pic et ce serait peut-être un mal pour un bien, lui répondit-il l'air découragé. Il y a trop de misère à avoir sur notre terre.

L'hiver passa dans les mêmes conditions et sans que rien ne change, Cédulie demeurait dans la maison de ses beaux-parents, Mathias retourna à Sainte-Irène faisait du bois de commerce et Marcel chez les Gallant. Et cette damnée crise qui persistait et tournait le dos aux jours meilleurs. Le couple Arsenault ne voyait pas d'autre issue, d'ailleurs ne leur conseillait-on pas d'acquérir des lots et de faire du bois de commerce ?

Ah ! Comme le printemps fut long à arriver ! L'avenir frappait à la porte et il devait faire des choix et agir promptement, car il était impensable de continuer à vivre de cette façon. Mathias n'avait plus le goût de retourner seul sur son lot, mais il avait tant travaillé. Entre temps, le cousin Louis s'était acheté un terrain plus près de l'église, mais déjà, il le trouvait trop grand pour lui. En fait, il désirait vendre la moitié de sa concession. Encore un choix difficile, parce que Mathias connaissait très bien les conditions attachées à l'obtention de son lopin. Si le propriétaire dudit lot n'habitait pas leur terre pendant une certaine période, le gouvernement le récupérerait sans autre avis.

Durant ce temps, Mathias avait déniché un loyer à Amqui. La petite famille, Mathias, Cédulie et Marcel reprirent donc le train pour Amqui. Cédulie était chagrinée de laisser Célina qui, avant de partir, lui avait rappelé l'importance d'une bonne santé. Cédulie reprit son enfant qui depuis sa naissance demeurait dans la famille Gallant. Au moment de quitter la maison parentale avec le petit Marcel, les jeunes frères et sœurs de Cédulie pleuraient. Déjà, ils regrettaient le départ du bébé à qui ils s'étaient

profondément attachés. À la gare de Matapédia, Cédulie grimpa dans le train en direction d'Amqui où Mathias l'attendait. La joie des retrouvailles fut de bien courte durée lorsque Mathias annonça à son épouse qu'il avait acquiescé à ce qu'il avait refusé à maintes reprises, soit travailler au flottage du bois. Le besoin d'argent de la petite famille était criant et justifiait amplement cette décision. Considérant la dangerosité de ce métier, la paye était intéressante et proportionnelle au risque de décès. Intérieurement, la jeune femme priait la faiseuse de veuves de retenir son élan dévastateur...

Une fois la drave terminée, les Arsenault se demandaient toujours s'ils devaient accepter le demi-lot proposé par le cousin de Mathias. Devaient-ils retourner à Sainte-Irène ? Peut-être que la santé de Cédulie s'en trouverait mieux ? Voilà que celle-ci pensait déjà aux écoles. L'automne dernier, au moment de renoncer à leur terrain pour aller vivre à Amqui, le couple prenait conscience qu'il laissait derrière lui plusieurs amis. Du même coup, Cédulie ressentait un brin de tristesse d'abandonner leur coin de paradis, en partie défriché, après quatre années de dur labeur. Elle quittait non seulement une terre, mais aussi une vieille maison qu'elle avait fini par aimer et par rendre confortable, y prenant ses habitudes autant que son aise. Le bas-côté où son époux avait installé le poêle durant l'été parce qu'il faisait trop chaud à l'intérieur lui manquait déjà, la table qu'il avait apportée dehors pour manger au frais et les framboisiers, pas très loin, où elle se permettait de cueillir les petits fruits sauvages au risque de rencontrer un ours. Cédulie trouvait très difficile d'exercer un choix. Sa santé vacillante était la cause de tout ce questionnement. En fait, elle craignait que son mari ne se décourage. Cédulie et Mathias étaient presque déterminés à accepter

le marché du cousin quand une journée du mois de juin, sans crier gare, le père de Mathias débarqua chez son fils pour lui offrir sa terre à Saint-Alexis. En quelques phrases, le paternel expliqua qu'il désirait se donner à Mathias, mais en contrepartie, ce dernier devait céder son lot au profit de son jeune frère qui demeurait sur la ferme avec les parents. Pour une surprise, c'en fut toute une ! Personne n'en avait soufflé mot à celle qui venait de passer l'hiver avec eux. Et dire que Cédulie craignait que sa mauvaise santé et son enfant en bas âge ne les dérangent. Cette offre était assortie de l'obligation de prendre soin de son père et de sa mère ainsi que des deux garçons de huit et douze ans et d'une fille célibataire qui travaillait de temps à autre. Il y avait de quoi avoir le vertige ! À la terre, la maison, les bâtiments, les animaux et tout le roulant, s'ajoutait une contrainte particulière, soit de construire une grange neuve, l'autre tombant en ruine. Mathias était loin d'avoir les moyens de faire face à cette nouvelle dépense en plus de celles qu'il assumait déjà.

Pour Cédulie, cette proposition signifiait abandonner la colonie, ne plus habiter sur un lot en friche, être proche du centre des affaires, bref demeurer dans la paroisse où elle avait toujours vécu. Cédulie se rappelle avoir pleuré toute la nuit. Elle ne pouvait se décider et si elle acceptait, elle ne se sentait pas la force de s'acquitter de la besogne qui l'attendait. Le dimanche, la jeune femme se rendit à l'église d'Amqui afin de connaître le chemin qu'elle devait prendre. Jusqu'à présent, sa route avait été difficile et parsemée d'embûches. La vie lui avait réclamé deux enfants et l'avait dotée d'une santé médiocre. Hésitante, elle n'aurait pas voulu se tromper en laissant la colonie de Sainte-Irène et d'un autre côté, tout irait plus vite si le couple vivait dans une demeure confortable et sur une

terre déjà défrichée, ce qui leur apporterait de meilleurs revenus. Finalement, Mathias et Cédulie prirent le risque de déménager à Saint-Alexis, mais avant tout, il fallait passer chez le notaire et mettre les affaires en ordre.

Ainsi, les belles planches planées, bien droites, devant servir à construire la maison de Cédulie seraient utilisées pour ériger le nouveau bâtiment des parents Arsenault. Mathias procéda à l'embauche de quelques hommes pour couper du bois de papier et débiter des billots qu'ils amenaient au moulin à scie afin d'achever la grange. Il n'était pas question d'emprunter ou de s'endetter. Le jeune couple prévoyait un été très dur. Le petit peu d'argent que l'un et l'autre possédaient servit à acheter une vache qu'ils ajoutèrent au troupeau. Une fois la traite terminée, un des frères Arsenault portait le bidon de lait à la beurrerie du village. Au moment de toucher sa paye de la crèmerie, Mathias se surprenait toujours de n'y trouver que quelques dollars et c'était avec cette somme qu'il devait faire vivre la famille de son père. Malgré son mal de dos, Cédulie ramassait largement son quota de petites fraises des champs et en faisait de la confiture. Puis la cueillette de la rhubarbe, des framboises et des gadelles l'occupaient grandement. C'était également à elle que revenait la charge de désherber le grand jardin qu'avait semé sa belle-mère. Les journées de Cédulie et de Mathias étaient remplies et la nuit venue, lorsqu'ils se couchaient, ils étaient tellement à bout qu'ils sombraient dans un sommeil léthargique.

Le mois de juillet arrivait à grands pas et la construction de la grange allait bon train, puis le temps des foins monopolisa les bras de tous les volontaires. Le rythme de la vie suivait un autre cours, travailler tout le jour, ne s'arrêtant que tard le soir. Une fois le fourrage

rentré pour l'hiver, les beaux-parents, peu avancés en âge, signifièrent leur intention de demeurer seuls dans leur maison et de séparer les deux ménages. Par contrat, il revenait toujours à Mathias et Cédulie de mener les affaires de la ferme et subvenir aux besoins des deux familles. Les nouveaux propriétaires en eurent le souffle coupé. Tout l'été, comme des idiots, ils s'étaient fait mourir, assumant durant ces trois longs mois les durs travaux. Sans un regard ou un compliment sur l'ouvrage accompli, les parents de Mathias interrompaient l'entente signée devant notaire et déclaraient qu'ils remettraient la gérance de leurs biens à leurs plus jeunes enfants. Leurs arguments se voulaient froids et calculés. Habitués à ménager en tout temps sur tout, ils trouvaient que leur fils et leur bru allaient trop vite en affaire et dépensaient sans bon sens. Pourtant Mathias et Cédulie n'aspiraient qu'à vivre paisiblement et obtenir un petit revenu raisonnable.

Souvent le sourire de Cédulie se transformait en un rictus, car elle souffrait énormément. Sa colonne vertébrale ne prenait pas de mieux. Elle taisait son supplice, constatant toutefois que les embarras causés par les parents de Mathias multipliaient sa douleur. Soumise aux volontés de la mère de son mari, elle ménageait tellement qu'elle s'abstenait de consulter un médecin qui aurait pu la soulager du martyre qu'elle endurait. Quand on pense que ces derniers trouvaient qu'elle gaspillait l'argent ! Le pauvre petit Marcel accumulait également la tension que vivait Cédulie et ne forcissait pas. Il demeurait un enfant faible et ne marcha qu'à quinze mois. Faisant des efforts surhumains, Cédulie réussit à taire, tant bien que mal, ses troubles jusqu'à ce que Mathias s'en aperçoive. Elle finit par lui avouer qu'elle devait continuellement endurer les remarques de sa belle-mère, écopant souvent du mauvais

côté des choses. Par respect pour les parents de Mathias, elle ne répliquait pas et gardait pour elle les raisons de ses agissements et pleurait en cachette.

Visiblement, pensait Mathias, il fallait tout lâcher avant que sa femme ne craque pour de bon et lâcher signifiait perdre encore trois mois de labeur, une grange neuve bâtie au profit de quelqu'un d'autre en un temps record et maintenant, pour la nième fois, il devait envisager la recherche d'un travail. De son côté, Cédulie refusait de servir de pomme de discorde et évitait la chicane à tout prix. De toute évidence, les parents de Mathias se plaisaient à leur mettre des bâtons dans les roues. Le jeune couple ne jouissait d'aucune liberté et pourtant, Dieu en était témoin, il ne désirait que vivre en paix avec leur enfant. Mais voilà qu'on les chassait sans aucune considération pour tout le travail effectué afin de conserver la terre. Reprenant les actes notariés, ils constatèrent que rien ne les avantageait. Comment n'avaient-ils pas vu plus clair ? Les papiers révélaient explicitement que l'entièreté du terrain, de la maison, des dépendances, des animaux et tout le roulant ne leur revenaient de droit qu'à la mort des vieux. Un bon jour, Mathias surprit sa femme qui pleurait et lui dit :

— C'est assez, nous partons !

Mais pour aller où ? Cédulie et Mathias plièrent bagage sans prononcer un seul mot. Leurs vêtements fourrés à la hâte dans des boîtes de carton, encore une fois, ils se réfugièrent chez les Gallant et malgré leur nombreuse famille, ces derniers surent leur trouver une place, quitte à se sacrifier. À cette époque, la vie des bannis ressemblait de plus en plus à un véritable chemin de la croix. Cédulie était consciente d'avoir donné bien des inquiétudes à ses parents, mais actuellement, elle était contente d'être là.

Mathias ne chôma pas longtemps et soulagea les Gallant de sa présence. Il retourna aux chantiers pendant que Cédulie rentrait au Centre hospitalier de Restigouche pour qu'on la soigne. En réalité, ça n'allait pas très fort et dans l'intimité de sa chambre, le médecin lui expliqua qu'elle n'aurait plus jamais d'enfant. Cédulie réintégra le couvoir familial et y passa l'hiver avec son fils. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la jeune femme tira parti de la situation, accomplissant certains travaux comme le tricot, le tressage des tapis ou le tissage.

Les Arsenault avaient perdu leur lot à Sainte-Irène et maintenant ils cherchaient dans la paroisse de Saint-Alexis une terre abandonnée qu'ils pourraient reprendre. Cependant, la crise sévissait toujours et même si le vieux dicton dit que sur une ferme on ne meurt pas de faim, encore faut-il avoir semé et récolté pour survivre. Les travailleurs journaliers en arrachaient et vivaient difficilement. À cette époque, le secours direct n'existait pas. Les différents organismes de charité présents depuis le début de la dépression avaient prêté main-forte aux plus démunis de la population. Dépassées par la lourdeur de la tâche, les institutions sociales et religieuses devenaient incapables de soutenir à elles seules tous les nécessiteux. Les instances ministérielles devaient prendre le relais. Financée par les gouvernements fédéral et provincial, la corvée de la distribution du secours direct revenait au municipal. Cette idée de remettre de l'argent sans qu'aucune activité n'y soit associée était plutôt contraire à la mentalité de l'époque et pourtant elle s'avérait essentielle pour la survie des familles dont les nombreuses naissances étaient supervisées par un clergé intraitable. Une grande distinction s'imposait entre cette mesure de contrôle social temporaire et la charité, nécessaire dans certains cas et pour une plus longue durée.

Heureusement, le gouvernement fédéral venait à peine d'instaurer la pension des vieux, octroyant quelques dollars aux personnes ayant atteint soixante-dix ans.

Cédulie et Mathias avaient à cœur de travailler et refusaient de se faire vivre par le conseil municipal qui soutenait les ménages dont le garde-manger était vide. Longtemps, ils cherchèrent des terres abandonnées, mais souvent les maisons tombaient en ruines. Ils avaient besoin d'un logis qu'ils pourraient habiter assez rapidement. Un programme gouvernemental octroyait trois cents dollars à ceux qui reprenaient les terrains libres de même qu'aux garçons d'agriculteurs qui s'implantaient sur un nouveau lot. Par le biais de ses fonctionnaires, l'État leur versait une centaine de dollars par année. Mathias décida donc de recommencer à zéro et de s'établir sous le vocable de fils de cultivateur, cependant il fallait la signature des parents. Peu sympathique à la misère dans laquelle il avait jeté Mathias, le père Arsenault refusa d'endosser celui qu'il avait volontairement mis à la rue. Découragé, le couple tenta d'obtenir un lotissement libre. Combien y en avait-il de ces terrains inoccupés ? Dans les années 30, au lieu d'envoyer tout le monde dans les colonies, le gouvernement aurait eu avantage à trouver un moyen de garder la jeunesse dans les paroisses.

Par chance, le curé Thériault avait les Arsenault à l'œil et les connaissait bien, assez en tout cas pour savoir qu'ils avaient assez perdu de temps à vivoter sur une concession puis sur une autre. Le lopin qui leur tenait plus à cœur était celui que Mathias avait acheté, tout au début, de concert avec son beau-frère. Grégoire Dumas avait lui-même causé son malheur en ne remboursant pas un emprunt. Maintenant, la Caisse Desjardins de Kamouraska, qui prêtait de l'argent aux agriculteurs, avait récupéré la terre. Cette

propriété était bien placée. La route côtoyait la ferme, l'école se trouvait à environ un demi-mille, tandis que la maison était située à un mille de l'église et, avantage non négligeable, dans le même rang que les parents de Cédulie. La jeune femme avait la joie dans le cœur. Comme il aurait été facile d'être amère après tout ce qu'elle avait enduré ! Bien des personnes désiraient ce lopin, mais le curé Thériault favorisa les Arsenault. Le religieux écrivit à la succession et, faut-il croire, sa lettre avait un certain poids, car le directeur de l'institution financière se présenta à Saint-Alexis dans le but de conclure l'affaire. Le presbytère paroissial servit donc de lieu officiel où Mathias Arsenault apposa sa griffe sur les titres de propriété. Parmi tous les acheteurs potentiels, Mathias et Cédulie furent choisis pour une raison fort simple, aucune autre personne intéressée ne connaissait l'agriculture.

Concrètement, Mathias n'avait acquis que le fond de terrain, car la maison et les bâtiments étaient à refaire. La moitié de la grange était tombée et l'habitation se trouvait dans un état de délabrement total. Les épinettes avaient repoussé un peu partout de façon anarchique. Aucune parcelle de terre n'était exploitable immédiatement. Il fallait tout recommencer. La Caisse Desjardins devait être contente de se débarrasser de ce boulet. De son côté, Cédulie redoublait de prières. Pour une fois, elle vivrait dans sa maison. Mathias démontrait beaucoup de courage même si sa femme tentait de masquer une santé chancelante. Mathias avait donc agi pour le mieux en reprenant le lot qu'il avait partagé avec son beau-frère. Chose certaine, le travail ne manquerait pas. Seulement, au point de vue financier, l'affaire boitait légèrement, car il devait débourser de l'argent qu'il ne possédait pas. Les taxes étaient en souffrance depuis quelque temps et le notaire

présentait déjà sa facture. Mathias chercha auprès d'un privé la somme nécessaire.

La maison n'était plus habitée depuis quelques années. La poussière, les crottes de souris, les fientes d'oiseaux et de la terre s'étaient accumulées à l'intérieur. La porte arrière, donnant sur la cuisine d'été, ne tenait que par une penture et les animaux du voisin, qui pacageaient en arrière de la demeure, avaient pénétré dans ce refuge inespéré, laissant du fumier en guise de remerciement. Mathias ne manquait pas de courage et s'accrochait tant bien que mal à la vie. Il lava, gratta, récura, balaya, bref fit un ménage convenable, assez pour pouvoir rester dans ce logement. Cela lui prit deux semaines à tout nettoyer, remplacer les vitres brisées, réparer le battant arraché, le perron défoncé et envahi par les ronces et même le puits désaffecté. Puis il monta à Sainte-Irène chercher le bagage entreposé dans le camp que le couple habitait avant l'échange de lot et de maison ou plutôt, antérieurement à l'entourloupette du père Arsenault. Il rapporta donc à Saint-Alexis, la table et les chaises, le lit et le vieux poêle ainsi que le peu laissé au moment de leur départ. Une fois ces meubles installés, il suffisait de transporter les biens qu'ils gardaient avec eux. En fait, comme ils ne demeuraient pas loin des parents de Cédulie, il ne fallait prévoir qu'une charrette pour amener tout le restant du barda. Cédulie et Mathias entrèrent dans cette habitation délabrée en juin. Il était trop tard pour commencer un jardin. Infatigable, Mathias s'attaqua à la réparation extérieure. Il défit le bout de la grange tombé et coupa du bois pour se chauffer. En plus de radouber la vieille maison et le bâtiment qui tenait encore debout, il travaillait dans le village là où il le pouvait. Il fallait se nourrir et s'organiser un peu mieux.

Malgré que parfois tout allait de travers, le couple a toujours mangé ses trois repas par jour et passé à travers

toutes ces épreuves qui en auraient découragé plus d'un. Acharné, Mathias releva l'extrémité de la grange qui restait et fit un solage avec des roches prises dans son champ.

Avant que sa fille ne parte de la maison, Célina lui avait donné une poule et huit poussins. Sachant qu'en cas de disette la cocotte serait peut-être sa planche de salut, Cédulie fit construire un carré spécialement pour la nichée. Le lendemain suivant l'installation de ses invitées, lorsqu'elle se rendit au bâtiment pour les soigner, quelle ne fut pas sa surprise ? Il ne restait que quatre bébés. Une belette devait être responsable de cette tuerie. Comment ne pas pleurer devant ces petites créatures égorgées ? Le mammifère au corps long et souple s'était octroyé le droit d'entrer en se faufilant sous les pièces de bois qui formaient les murs. Faut-il en déduire que la guigne s'acharnait sur eux ? Vraisemblablement, rien de très encourageant n'incitait Cédulie à élever des poules.

Le mois de juillet offrait sans relâche ses plus belles journées et ses douces soirées. Heureusement, comme une roue de fortune qui tourne, chaque saison apportait ses cadeaux. Les chaleurs permettaient aux minuscules fraises des champs de rougir, si bien que de grandes talles s'étendaient ici et là sans pudeur sur l'herbe verte. Cédulie se proposait de les ramasser. Oui, l'hiver prochain elle se lècherait les babines avec ses confitures. Décidée à obtenir ce qu'elle voulait à tout prix, elle traînait dans son sillage son fils de deux ans. Cédulie profitait également du temps que son Marcel dormait pour cueillir les petits rubis qui se

chauffaient au soleil près de la maison. Elle en avait tant ramassé que pour les cuire, elle utilisa une poche de sucre au grand complet. Ces confitures étaient son trésor à elle et elle les gardait jalousement sur les étagères que son mari lui avait fabriquées dans la cave en terre. Puis son capital inestimable s'accrut quand elle découvrit un buisson chargé de framboises sauvages et un peu plus loin, des arbustes bourrés de gadelles. Lorsqu'en septembre sa réserve fut bien remplie et que les branches furent dénudées de tout fruit, elle arracha tous les plants et les transplanta dans son jardin. Il en résulta une quinzaine de touffes qui ne demandaient qu'à survivre.

Durant la même période, le couple s'acheta une vache laitière qu'ils payèrent cinquante dollars. Malheureusement, leur grange n'était pas encore prête à recevoir l'animal. Mathias s'informa auprès de son voisin s'il pouvait héberger la bête pendant l'hiver ou jusqu'à ce qu'il termine la construction du bâtiment. Puis il dénicha quelques jours d'ouvrage et ajouta un petit cochon à son maigre cheptel.

Déjà l'automne faisait flamber la vallée au complet. Peu importe de quel côté on se retournait, les forêts mixtes rivalisaient de beauté, tandis que les sapins, les pins et les épinettes s'amusaient à trancher dans ces couleurs dignes de l'enfer. Avant de monter dans les chantiers, Mathias gagna un peu d'argent en faisant du bois de papier. Des charges entières de billots partaient vers les usines de pâte qui payaient de moins en moins, ressentant le terrible contrecoup de la crise. Cédulie restait à la maison avec son fils. À elle seule revenait la besogne de la ferme. Il lui fallait se déplacer jusque chez le voisin afin de soigner la vache et lui donner du fourrage. Voilà qui ne s'avérait pas très économique. Heureusement, la maman était récompensée

par le lait que lui fournissait sa belle Holstein et qu'elle rapportait pour son petit Marcel. Lorsque l'hiver et ses bourrasques s'installèrent pour de bon, Cédulie éprouvait de la difficulté à se rendre aux bâtiments, ne réussissant pas à mettre un pied devant l'autre. Pour avancer, elle devait casser des bancs de neige et briser des lames compactes qui la limitaient. Imaginez maintenant, elle devait traîner son enfant avec elle. Cela voulait dire laisser son bébé au grand froid le temps qu'elle soignait sa vache, son cochon et sa poule. Parfois, elle gardait Marcel à la maison, mais à ce moment-là, l'inquiétude la rongeait. La température frisait les -40 °F et le poêle arrivait à peine à réchauffer les pièces, sans parler de l'eau qui gelait dans le sceau. Cédulie installait son enfant au chaud avec ses jouets, puis elle partait s'occuper des animaux durant une dizaine de minutes et revenait voir si Marcel allait bien. La plus grande crainte qui l'assaillait était que son fils touche à la lampe à l'huile déposée sur la table de la cuisine, pire, qu'il se brûle sur la truie ou encore que le feu prenne dans la maison. Heureusement, aucun incident fâcheux n'arriva. S'il avait fallu… La jeune mère espérait ardemment que l'hiver prochain, elle aurait sa propre étable.

Durant la période des fêtes, Mathias revint du chantier de l'Ascension, mais le repos ne faisait pas partie de ses priorités. Il devait rapidement faire du bois de chauffage s'il ne voulait pas que sa famille gèle. La maison, dépourvue de châssis double, exposait au froid ses vitres blanchies par le givre permanent. Impensable de voir dehors. Pour se désennuyer et également par nécessité, Cédulie acheta de la laine en cordon et un rouet. Tard le soir, elle filait les brins tordus de la toison des moutons du voisin afin de la tricoter et mettait des bûches dans le poêle aussi longtemps que possible, mais la peur du feu ne la

quittait jamais. Le coffre d'espérance que la jeune femme avait rempli au maximum de sa capacité avant de se marier manquait cruellement de couvertures. En revoyant la pièce de literie ourdie avec sa belle-mère au début de sa vie commune avec son fils, une triste pensée s'imposa à son esprit et lui arracha le cœur. Heureusement, elle avait pardonné le sort peu enviable que les parents de Mathias leur avaient réservé. Cédulie désirait également dénicher un métier à tisser. Pas un pouce de vieux coton, pas un bout de laine n'étaient perdus dans cette maison. Elle devait trouver le moyen de garder ses deux hommes au chaud. Durant ce temps, Cédulie s'adonnait à la confection. Son fils bien emmitouflé dans son traîneau, elle se rendait chez Célina et fabriquait des vêtements pour la famille. Elle aurait tant voulu posséder son propre moulin à pédale, mais ce n'était pas le temps. La crise perdurait et on commençait à parler de guerre et de rationnement. Parfois, elle empruntait la machine à coudre de sa voisine pour qui il lui arrivait de faire de la réparation. À travailler ainsi, elle se rendit compte qu'elle aurait aimé devenir une couturière et en faire son métier. Elle désirait trouver des vêtements d'occasion pour les remodeler et en faire des habits presque neufs, mais tout le monde usait son linge jusqu'à la corde...

Malgré tout, les mois passèrent, emportant l'hiver et le froid avec eux. Cédulie ne s'ennuyait pas, car les livres lui tenaient compagnie. Elle aimait lire et empruntait des volumes un peu partout. Enfin, le printemps se montrait le bout du nez et ramenait Mathias sur sa terre. Le projet d'ériger une étable rôdait, était devenu une nécessité. Lorsque l'été arriva, toutes les petites sommes que Mathias pouvait gagner étaient consacrées à la construction d'un bâtiment pour les animaux. L'ouvrage allait quand même

bon train. Mathias savait fort bien que pour s'établir correctement, un incontournable s'imposait, il devait travailler dans les chantiers. Ainsi, faute de mieux, il acheta un cheval qu'il ne paya pas cher et qui ne valait pas plus... On en a toujours pour notre argent ! Sans mari pour l'hiver, Cédulie se retrouvait encore seule pour soigner les animaux. Une petite nièce, demeurant loin de l'école, pensionnait chez Cédulie et aidait grandement en gardant Marcel le temps que sa tante nourrisse les vaches. Pour mettre un peu plus d'excitation dans une vie déjà très occupée, voilà que l'enfant attrapa la rougeole. Combien de nuits la mère a-t-elle passées près du lit de son fils à surveiller une température qui grimpait et refusait de céder le pas, une fièvre accompagnée de son triste cortège d'écoulement nasal et de toux ? Combien d'heures à bercer le petit Marcel qui pleurait constamment ? Des rougeurs sur tout le corps, du visage jusqu'à la plante des pieds de l'enfant, accentuaient le désarroi de la maman. Cédulie ne possédait aucun remède contre le Morbillivirus et le seul traitement pour soulager le malade consistait à maintenir les soins de soutien. Du fait que la lumière ambiante provoquait des douleurs aux yeux ainsi que des larmoiements, elle isola Marcel dans une chambre noire. Il en fut de même durant deux interminables semaines. Pour compliquer la chose, sans raison, la jeune nièce que Cédulie gardait se mit à saigner du nez, assez pour terroriser la fillette. Cédulie réussissait difficilement à faire son train. Elle attendait une courte accalmie, courait soigner les bêtes, puis revenait sans tarder.

Au tour de Mathias maintenant de souffrir d'une maladie qui le rendait très inconfortable. Selon les grands livres savants, l'eczéma restait une manifestation allergique sur la peau lors du contact avec une substance étrangère.

En effet, sur plusieurs parties de son corps apparaissaient des plaques plus ou moins rouges et des vésicules d'où s'écoulait un liquide clair. Son épiderme était également recouvert de squames écailleuses et de croûtes. D'après Célina, cette réaction était causée par le bois, mais n'empêche que Mathias était toujours assailli par les démangeaisons qui l'empêchaient de dormir. Il passait des nuits blanches et, par conséquent, manquait de vigilance au travail, ce qui aurait pu provoquer de graves accidents. Un jour, il revint à la maison après avoir fait ses adieux aux gars du chantier. Cédulie le lavait presque continuellement dans le but de le soulager du feu qui brûlait sa chair. Un médecin valida le diagnostic de Célina, soit une allergie au bois. Dans cette optique, comment les Arsenault paieraient-ils les termes de la terre, les taxes et tout ce qu'exigeait la vie quotidienne ? C'était le dernier hiver que Cédulie passait seule à soigner le cheval, la vache, la truie et la poule. Le couple parlait durant des heures et débattait pour enfin se décider à demander un prêt à la Caisse Populaire. Leur intention était d'acheter deux autres laitières et de vendre le produit de la traite à la beurrerie.

Constatant que le sol manquait d'engrais et de chaux, Mathias entreprit de transporter de la vase du lac à Lamant afin d'enrichir le terrain. Il se rendit donc au rang Saint-Joseph Nord et fit pas moins de cent voyages de marne qu'il pelletait à la main au moment où le plan d'eau était gelé, puis il déchargeait la boue par tas dans le champ pour l'étendre au printemps prochain. Fallait-il avoir envie de vivre ? Et la terre s'était mise à donner. L'hiver suivant, Mathias fit l'acquisition d'un second cheval et engraissa tout le lot, d'un bout à l'autre. Beau temps, mauvais temps, il n'abandonnait pas. Maintenant, les semences tombaient dans un sol enrichi et apportaient l'espérance.

Suprême récompense ! Le blé, l'avoine, le foin, tout poussait à pleine clôture. Quelle beauté que de voir onduler la tête des graminées jaunies sous l'action du vent ! À présent, le couple Arsenault était en mesure d'acheter d'autres animaux. Mathias, aidé de Cédulie, planta des pommes de terre et des navets dans l'intention de les vendre. Faut-il pour autant en déduire que la rentabilité était au rendez-vous ? Vraisemblablement, car Mathias agrandit sa grange de manière à pouvoir garder une dizaine de vaches, deux truies d'élevage pouvant donner autant de portées au printemps et à l'automne. Malgré son eczéma, afin de boucler le budget, Mathias fut obligé de couper du bois de pulpe durant une partie de l'été.

Un hiver, une tempête de neige dévastatrice ravagea la terre du père Arsenault où un bon nombre d'arbres étaient tombés. Le paternel offrit à son fils :

— Si tu veux du bois, viens ramasser les arbres. Moi, je porterai le reste à l'usine de pâte et papiers.

Malgré le différend qui les opposait, Mathias accepta et amena au moulin à scie près de deux cents billes d'épinettes. L'idée du couple Arsenault était toujours d'agrandir l'étable pour que leurs animaux soient plus confortables. Ensuite, Mathias construisit une remise et acheta au magasin général tout ce dont la famille avait besoin. Entre temps, il creusa un nouveau puits, car l'ancien ne suffisait plus. Les arbres récupérés sur la terre de son père paraient au plus pressant. Une journée où Mathias terminait de couper tout ce bois, il rentre chez lui et dit à Cédulie :

— J'ai une grande nouvelle à t'apprendre ou plutôt, j'ai pensé à une chose. Les animaux sont mieux installés que nous. On gèle dans cette maison et je dois réparer ces murs tous croches, les châssis sont finis et on ne peut pas habiter le deuxième étage, sans compter que je suis

drôlement tanné de déménager de cuisine à chaque printemps et à l'automne. J'ai acheté un *box stove*, une vieille truie, ce qui fera deux poêles à chauffer. La nuit, sous les couvertures, on est un peu plus confortable parce qu'on brûle des bûches. Il ne nous reste presque plus de bois franc et on en est rendu à utiliser celui qui provient de la deuxième repousse des arbres que le feu a calcinés au bout de la terre. Si tu veux, on construirait une maison neuve.

Cédulie sauta au cou de son mari et le temps d'une pensée, monta au septième ciel. Abandonner cette vieille bicoque sans avoir à la réparer ; jamais elle n'aurait pu s'imaginer un pareil bonheur ! Mais le couple devait s'en tenir à trois choses : il ne fallait pas s'endetter, y aller avec modération et bien calculer leurs dépenses. Mathias et Cédulie étaient heureux et ce soir-là, ils se couchèrent avec le sentiment du devoir accompli. Dieu était avec eux.

Une santé chancelante

Pendant ce temps de béatitude, le fils Arsenault grandissait. Mais en vérité, Marcel n'avait pas hérité d'une condition physique à toute épreuve. De ce côté-là, Cédulie n'avait pu lui donner que ce qu'elle avait. Souvent malade et fiévreux, il avait été hospitalisé à Mont-Joli pour l'ablation des amygdales. Cédulie était accompagnée de Victor, le plus jeune de ses frères. Ce dernier était robuste si on le comparait à Marcel et se développait bien, habitué à s'amuser dehors avec des choses qui ne coûtaient rien. À maintes reprises, Marcel avait demandé un camion à sa mère, mais même si ce n'était pas cher, elle ne pouvait pas le lui acheter. Le couple n'était pas riche et pour les

étrennes des fêtes, Cédulie lui avait donné des petits animaux de carton peint.

Le 2 février 1944, dans l'après-midi, Marcel s'amusait dehors avec son oncle Victor de quatre ans son aîné. Tous les deux se dirigèrent vers la maison d'à côté où demeurait un garçon du même âge. Les trois aventuriers s'éloignèrent un peu et, à l'abri des regards, montèrent sur le toit d'une cabane. Suivi du jeune voisin, Victor se donna une erre d'aller et sauta dans un banc de neige. Ne voulant pas être de reste, Marcel grimpa à son tour sur la couverture et se lança dans le vide. En atterrissant, le voltigeur se fractura la cuisse gauche. Quel bête accident ! L'autre garçon laissa Marcel en compagnie de Victor et courut chercher Mathias. Selon les dires de l'enfant, Marcel ne pouvait pas revenir par ses propres moyens. Mathias monta donc dans sa voiture et son premier réflexe fut d'amener son fils dans la maison de Joseph et Célina. Janvier avait joué dur et avait apporté une généreuse contribution en neige. Février s'annonçait tout aussi prodigue, si bien qu'aucun chemin ou rang n'étaient ouvert. Avant que Cédulie ne se rende chez sa mère, elle n'avait pas immédiatement pris cet accident au sérieux. Mais voilà, la réalité était tout autre et plutôt embêtante. Lorsqu'elle vit son petit s'accrocher à elle, souffrant le martyre, elle prit conscience de l'isolement dans lequel ils vivaient tous. C'était dimanche et il était impossible d'aller chercher le médecin. Imaginez quelle nuit a passée cet enfant ! Le lendemain, le docteur réussit à sortir de sa retraite et vint examiner Marcel. Comme de fait, il diagnostiqua une fracture du fémur.

— Vous devez l'amener à l'hôpital, déclara l'homme de science.

Mais comment procéder ? Mathias n'avait pas d'auto pour se rendre à la station de Saint-Alexis et, de toute

façon, les chemins étaient fermés. Il devait absolument trouver un moyen d'aller à Campbellton, d'autant plus que selon les recommandations du médecin, il fallait le garder dans son lit. Marcel endurait le martyre. À neuf ans, commençait sa vie de souffrance... La journée du 2 février marqua la mémoire de Cédulie. Toujours aussi généreuse et constatant le besoin de sa fille, Célina la raccompagna jusque chez elle, la soutenant moralement pendant que Mathias s'organisait pour se rendre à Campbellton. Cédulie n'avait qu'une hâte que son mari revienne.

À l'urgence de l'hôpital de Campbellton, le médecin de garde fit immédiatement transporter Marcel à la salle d'opération. Le pauvre enfant en ressortit plâtré du bout des pieds jusqu'en dessous des bras. Le petit resta de longues semaines dans cette prison blanche qui le contraignait de partout. Chaque dimanche, ses parents le visitaient et tentaient de l'encourager, mais du côté des adultes tout n'était pas rose non plus puisqu'ils devaient payer les factures qui s'accumulaient. Cédulie et Mathias ne parlaient plus de leur beau projet, soit de construire une nouvelle habitation. Après trois mois, le médecin signa le congé de Marcel, lui permettant de sortir enfin de sa réclusion, mais il portait toujours son plâtre. Maintenant, il fallait trouver un moyen de le ramener à Saint-Alexis. Cédulie entrevoyait le retour de son fils comme un renouveau, une manifestation du printemps ! Les chemins bien dégagés, les parents louèrent les services d'une ambulance qui s'acquitta du transport de leur trésor jusqu'à la maison familiale. Lorsque Cédulie pesa le pour et le contre de la présence de son enfant dans son cadre de vie, elle déchanta immédiatement. Elle avait son petit tout contre elle et pouvait le bichonner, mais s'occuper de quelqu'un qui vit carrément dans un appareil d'immobi-

lisation demande beaucoup d'organisation et d'énergie. Marcel demeurait faible et cet immense plâtre le blessait. Chaque mois, les Arsenault empruntaient le trajet qui les menait à l'hôpital afin que leur fils passe des radiographies.

Mathias commença à faire le commerce des patates. Il offrait également à ses clients de la viande en quartier, des légumes et des œufs. Chaque semaine, avec l'argent provenant de ses ventes, il achetait un article pour la future maison, comme des châssis, une porte et tout ce qu'il pouvait se procurer avant le début de la construction, puis entreposait le matériel dans la remise. Mathias et Cédulie gardaient dans leur étable plusieurs belles Holstein. Ainsi, Cédulie battait la crème pour en faire du beurre et, en attendant que la crèmerie ouvre, elle proposait ses produits aux dames du village. Le reste était envoyé par train à Amqui. Mathias portait les bidons à la gare et lorsque ces derniers étaient vides, il retournait les chercher et payait le transport. Beaucoup d'occupation pour presque rien !

Le mari de Cédulie avait tous les talents. Il ressortit ses ciseaux, son rasoir et se mit à faire les cheveux des gens demeurant au rang Saint-Louis. Pour une coupe complète, il recevait vingt-cinq cents. Bien souvent, après avoir terminé son travail, il constatait que les jeunes n'avaient pas un sou en poche et devait faire crédit.

Malgré la malchance et ce que coûtaient les frais de l'hôpital, les Arsenault passaient à travers les difficultés. Mathias consacrait ses soirées à couper les cheveux de tous ceux qui le désiraient. Après s'être acheté une chaise de barbier bon marché, il pouvait exercer son métier sans avoir trop mal au dos. Un jour, il eut une surprise. Un jeune garçon lui présenta un dollar qu'il avait gagné en travaillant et se montrait fier de payer son figaro. Mathias disait à sa femme :

— Ramasse ces vingt-cinq sous, ça paiera les termes de notre terre.

Mais Mathias se vit dans l'obligation d'arrêter de jouer au coiffeur, parce qu'il rentrait tard et cela le fatiguait énormément. La jambe de Marcel ne prenait pas de mieux et les médecins ne lui prescrivaient aucun médicament ou vitamine pouvant l'aider à retrouver des forces. Il devait pourtant en avoir besoin puisque rien ne semblait bouger. Les responsables du département de radiographie regardaient les clichés ombragés sans jamais paraître satisfaits. Miracle ! Un jour, les savants docteurs sortirent l'enfant de sa prison de plâtre et lui donnèrent des béquilles. Direction Saint-Alexis !

Les Arsenault demeuraient toujours dans la vieille maison et Mathias versait des petits montants dans le but de régler sa dette envers l'hôpital. Marcel réapprit à marcher et dit adieu à ses appuis physiques. Maintenant, il pouvait se débrouiller tout seul. Quelle grande joie ! Mais il y avait un hic, son genou gauche ne pliait pas. Peut-être était-ce le fait de ne pas avoir bougé pendant une si longue période ? Même en faisant des exercices supervisés par une infirmière, son membre ne récupérait pas sa flexibilité. Âgé de neuf ans, Marcel ne serait plus un enfant comme les autres. Il devait accepter cette infirmité avec laquelle il vivrait durant toute sa vie.

Mais il fallait continuer à gérer le quotidien et le travail ne laissait pas aux Arsenault le temps de s'apitoyer sur leur sort. Au printemps, Cédulie fit pousser plusieurs plants de tomates dans la vieille cuisine et, les chaleurs venues, elle les transféra dans son grand jardin. Elle était contente de pouvoir vendre quelques produits de son potager, sans compter les gadelles qu'elle avait transplantées et qui la fournissaient. Mathias et Cédulie se déplaçaient jusqu'à

Matapédia pour offrir leurs légumes. Au début de l'été, ils avaient eu la prévoyance de mettre en terre quelques jeunes pommiers, sachant à l'avance qu'ils rapporteraient dans les années à venir. Depuis quelque temps, Cédulie faisait partie du Cercle des fermières. Les membres de cette association féminine usaient de créativité et donnaient ainsi un nouvel essor aux réalisations québécoises. D'ailleurs, la conservation et la transmission du patrimoine artisanal constituaient une des raisons d'être de ce groupe. Depuis la crise, les adhérentes se servaient des connaissances acquises au sein de leur petite société pour faire du neuf avec du vieux. Voici que durant l'hiver, Cédulie avait travaillé plusieurs disciplines comme la couture, le tricot, la broderie et la confection de cadres. Ainsi, lors de l'exposition annuelle du Cercle de Saint-Alexis, Cédulie présenta les articles qu'elle avait faits de ses mains et, à sa grande surprise, elle remporta plusieurs premiers prix. Elle avait également apporté des légumes frais ainsi que des conserves qui lui valurent des mentions.

❖❖❖

Malheureusement, comme appréhendé, le 1er septembre 1939, la guerre éclata et le Canada imposa le rationnement. Le thé était distribué parcimonieusement et s'échangeait contre des coupons. Le garde-manger des Arsenault s'emplissait ou se vidait selon la disponibilité des tickets, donnant des maux de tête à la cuisinière. Ainsi, la jeune mère de famille, ayant des fraises, des gadelles et des pommes en grande quantité, devait se débrouiller et cuire ses confitures avec dix livres de sucre. Cédulie acheta donc

du *black stuff*, soit de la mélasse, et fit des galettes. Impossible de servir quelque autre pâtisserie. Et les conserves ? Elle devait stériliser les fruits avant de les empoter, car il n'y avait ni congélateur ni électricité à cette époque. Cédulie n'avait pas perdu sa joie de vivre ni son rire, sinon elle n'aurait pas survécu à cette vie si rude. Fréquemment, le soir les adultes s'amusaient à jouer aux cartes et profitaient de toutes les occasions pour se distraire. Il faut comprendre que ce divertissement soutenait une cause noble.

L'église de Saint-Alexis avait été la proie des flammes et la messe se disait à la salle paroissiale. Souvent, les veillées avaient pour but de recueillir de l'argent en vue de bâtir un nouveau lieu de culte. Chaque rang du village organisait un bingo et les sous ramassés servaient à faire l'acquisition d'un comptoir de vente à la salle paroissiale. Cédulie n'a pas fait exception et a tenu un jeu de hasard dans sa propre maison et avec la somme obtenue, elle acheta d'autres articles qu'elle plaça dans un des étalages lors des exhibitions. De cette façon, elle put aider son église. À l'occasion, des troupes de théâtre de Montréal présentaient une pièce. Les spectateurs avaient la chance de voir à l'œuvre de grands comédiens.

La plupart du temps, la besogne gardait les gens captifs et peu d'agriculteurs prenaient de vacances. Un jour, un médecin qui terminait d'examiner Marcel décida de sonder les poumons et le cœur de Mathias. Il trouvait que le père paraissait fatigué.

— Avez-vous eu un peu de répit récemment ? demanda le docteur.

Jamais Mathias ou Cédulie n'avaient eu l'idée de s'offrir quelques jours de repos. C'était impensable et impossible. Ils avaient tous les deux l'ambition d'être capables de bien

vivre et un jour de s'installer correctement. Conclusion : pas d'arrêt, même temporaire. De son côté, Marcel reprenait un tantinet de vigueur. Un jour, sa mère lui donna une guitare achetée d'un jeune homme qui pensionnait chez eux de temps en temps. Immédiatement, Marcel saisit l'instrument et tenta quelques accords. Voilà qu'il se mit à jouer. Chaque fois qu'il grattait les cordes, il s'améliorait. En parallèle, Cédulie et Mathias vendaient une bonne partie de la récolte de leur jardin. Heureusement pour eux, le prix des produits était à la hausse, conséquence directe du conflit en Europe. Chaque printemps, Mathias empruntait à la Caisse Populaire un montant lui permettant d'acheter de l'engrais chimique, de la chaux, des grains de semence et de quoi nourrir ses animaux. Avec cette terre enrichie, Cédulie obtenait de gros légumes et des choux énormes. Elle avait planté des graines de citrouille dans un champ où un tas d'engrais avait été déposé. Au moment de la récolte, elle fut à la fois surprise et contente de voir que quelques pépins lui avaient donné plus de trente-cinq citrouilles toutes aussi belles les unes que les autres. Et que dire de ses tomates ?

Un jour, un monsieur Lalor s'arrêta à la maison. Mathias connaissait cet homme, car il avait déjà fait du bois de chauffage pour lui. Cette fois, le dénommé Lalor venait pour acheter des tomates vertes, sa femme désirait manger du ketchup. Cédulie lui prépara donc une boîte et au moment où il voulut ressortir, une planche de la galerie céda sous son poids. Il fallait voir le bonhomme de près de deux cents livres, la jambe coincée entre les lattes du perron, le manteau relevé par-dessus la tête, le derrière dans la porte-moustiquaire et les tomates qui avaient pris le bord, roulant à droite et à gauche dans la cour. Heureusement, Mathias vint au secours du pauvre type,

car Cédulie n'était d'aucune utilité tant elle riait. Par chance, monsieur Lalor n'était pas blessé, mais son orgueil en avait souffert un coup.

Chapitre 4

LA NOUVELLE MAISON

Pour un certain temps, la besogne laissait un peu de répit à Cédulie. Elle restait seule avec son fils pendant que Mathias faisait les foins du côté des Anglais à Upsalquitch. Tranquillement, ils se préparaient à construire la maison. Déjà, les plans se précisaient. Le bois était scié et mis à sécher. Mais le bonheur n'était jamais une chose simple et de longue durée chez les Arsenault. Cédulie se vit terrassée par un vilain mal de dos. Elle demeurait souvent au lit avec l'impossibilité de se lever. Elle gardait de son accouchement une douleur dorsale chronique. Encore une fois, Célina se rendit au chevet de sa fille pour la soigner. Le fait que Cédulie ait pris froid aux pieds dans cette vieille bicoque non isolée n'arrangeait pas les choses. Elle se consolait en pensant que dans sa maison neuve serait bien, mais rêver ne la soulageait pas.

Enfin le printemps se montrait le bout du nez. Les Arsenault n'espéraient qu'une seule chose : ils avaient besoin d'une température exceptionnelle. Leur grand projet allait prendre forme. Tout en s'adonnant aux semailles, Mathias commença à creuser la cave. N'ayant pas de tracteur, il s'attaqua à l'excavation du terrain avec un cheval et une pelle. Le procédé prit une éternité. Même

avec l'aide de son frère, la corvée se transforma en un véritable travail de bagnard. Une fois l'espace dégagé, les hommes embauchés par Mathias entreprirent l'ouvrage le plus exigeant, soit la fabrication et le coulage du ciment. Monter un solage demandait une force et une endurance hors du commun. Jusqu'à sept gars apportèrent leur contribution à l'édification des fondations. Mathias avait emprunté cinq cents dollars à la Caisse Populaire et répartit l'argent ainsi : cent piastres pour régler les frais du soubassement et le reste pour payer les manœuvres. Les revenus de la beurrerie suffisaient à acquitter le salaire des deux manouvriers qui termineraient la construction de la maison. Quel dur été d'ouvrage ! Il fallait continuer à se plier à la routine de l'étable même si Cédulie souffrait énormément de son dos et marchait toute croche ! Sans égard aux douleurs, la vaillance de Cédulie ne faiblissait pas. Le soleil et la pluie tombant à point nommé, l'herbe poussait en abondance dans les champs, ne se laissant limiter que par les clôtures. Mathias engagea de jeunes hommes pour l'aider à couper et engranger le fourrage. D'un peu partout, les gens le félicitaient, lui disant qu'il possédait une belle terre, bien entretenue. Mathias démontrait toujours une inclination particulière pour les pommes de terre. Celles-ci l'avaient tenu en vie dans des jours plus difficiles, mais cette année, il avait semé beaucoup trop de tubercules. Le soin de saupoudrer chaque plant d'une poudre pesticide revenait à Cédulie. Mathias craignait comme la peste la dévastation causée par la bibitte à patate. Il y avait tant à faire sur la ferme que Cédulie se surmenait, et même là, il lui manquait encore de ce précieux temps. Pour elle comme pour son mari, les journées auraient dû compter plus de vingt-quatre heures. Il devenait difficile pour eux de fournir aux ouvriers ce dont ils avaient besoin,

tant ils étaient occupés. Dans le but de récupérer des planches, l'hiver précédent, Mathias avait démantelé le deuxième étage de la vieille maison. Heureusement, cette ponction n'empêcherait sa famille de rester dans ses quartiers jusqu'à tard à l'automne. Dès que le travail fut terminé, Cédulie fit monter les lits dans la nouvelle partie et avait temporairement déménagé dans la cuisine d'été de temps en temps. Maintenant, les deux ouvriers pouvaient commencer à débâtir leur vieux gîte, ce qui ne peina pas les anciens propriétaires tant il tombait en ruines.

Mathias et Cédulie habitèrent leur rêve en septembre 1949. Sur le mur gauche de la maison, Mathias avait prévu une porte servant à l'usage personnel de la famille. Un tambour la protégeait des excès du vent, de la pluie et de la neige. Une cuisine jouxtait la salle de séjour où les Arsenault passaient le plus clair de leur temps. En vis-à-vis, le salon ainsi que la chambre à coucher des maîtres terminaient le rez-de-chaussée dont les parquets étaient recouverts de bois franc. Le propriétaire avait choisi pour les murs un revêtement fait de planches embouvetées. À l'étage, deux pièces se disputaient l'espace dégagé sous les combles. Marcel en occupait une, tandis que la seconde était gardée pour la visite ou un quelconque pensionnaire. Mathias et Cédulie étaient heureux comme des rois et appréciaient leur intimité. Durant des années, ils avaient vivoté à droite et à gauche, héritant souvent d'une chambre de dépannage chez l'un ou l'autre. Maintenant, le couple possédait sa maison et malheur à celui qui les en délogerait. Afin de fignoler l'intérieur de leur nouveau palais, Mathias tenta de recruter des ouvriers. C'était l'après-guerre et beaucoup de jeunes avaient été embauchés dans des usines qui fonctionnaient à plein régime. Mathias fit donc le tour de la paroisse dans le but de trouver trois à cinq hommes pouvant l'aider à rentrer le foin.

Chez Célina, Alfred-Auguste, rebaptisé Wilfrid, avait traversé et goûté à ces temps de crise et de misère, sans ouvrage et sans argent. Il y eut des secousses très difficiles. Wilfrid ne savait pas où aller pour gagner sa vie jusqu'à ce que des recruteurs viennent le chercher pour faire son service militaire. Ses parents ne pouvaient pas le tirer d'embarras, car leur ferme et leur exploitation s'avéraient trop petites et ne requéraient pas l'aide directe de leur fils. Quelle tristesse, lorsqu'on songeait à ceux qui étaient partis et n'étaient jamais revenus, manquant toujours à l'appel ! Comme il faut souvent passer par le dépouillement pour trouver sa véritable voie, Cédulie croyait que son frère avait suffisamment donné. Wilfrid grandit dans son métier de soldat et comme il était intelligent, il sut très bien se débrouiller. Quelques années plus tôt, il avait rendu visite à sa sœur sur son lot de misère à Sainte-Irène et franchement, il ne désirait pas s'établir sur une terre. Seul et sans argent, la vie était trop dure. Cédulie avait vécu l'expérience. Lorsque le jeune troupier venait en permission, il corroborait les rumeurs qui circulaient, leur disant combien les fermes de Montréal étaient belles et que le climat y était plus clément pour les cultures, mais il n'avait jamais vu plus loin faute de moyens pour s'y rendre. Comme les autres, il se contentait de ce qu'il avait.

Le 13 juillet 1937, la douce Alice Gallant s'était mariée avec Auguste Dubé pour ensuite aller vivre à Sainte-Irène. La nouvelle madame Dubé était entrée dans une maison neuve, ce qui était beaucoup mieux que ce que les Arsenault avaient eu. Alice travaillait fort et élevait une famille dont elle se montrait fière. Quant à Wilfrid, il n'avait pas tardé à dénicher la perle rare en la personne d'Herminia Guertin de Sorel et avait convolé en juste noce le 29 avril 1944.

❖❖❖

Au cours de leurs jeunes années, Mathias et Cédulie n'avaient pas reçu une éducation très poussée, abandonnant l'école avant l'obtention de leur diplôme d'études primaires. La crise, la pauvreté et la maladie furent responsables de l'arrêt de l'apprentissage scolaire, comme plusieurs enfants du pays. Les familles d'agriculteurs n'insistaient pas plus qu'il ne le faut, comptant ainsi sur une main-d'œuvre bon marché. Mais une fois rendus adultes, ces élèves d'hier cherchaient à s'instruire de toutes les façons possibles. Afin de satisfaire leur curiosité et leur soif de savoir, les Arsenault écoutaient la radio à batteries qu'un jeune pensionnaire leur avait laissée. Quelle mine d'informations ! Cédulie prêtait l'oreille aux nouvelles de la guerre et se tenait au courant de ce qui se passait à l'extérieur de son village, dans sa propre province ou dans les vieux pays. Elle apprenait constamment et s'ouvrait sur le monde. Et que dire des chansonnettes que diffusait le petit poste ? Cédulie accordait sa turlutte à celle de Mary Travers, la célèbre Bolduc, et se laissait fasciner par la voix de velours de Tino Rossi. Impossible de s'ennuyer. C'était par ce moyen de communication que Marcel et Cédulie découvrirent les artistes-chanteurs et musiciens à la mode.

L'électricité boudait encore certains recoins de la Gaspésie. La modernité arrivait en retard au rendez-vous fixé par l'histoire. Ainsi, même dans sa maison neuve ou quand elle travaillait à l'étable, Cédulie devait toujours se déplacer avec une lampe à l'huile. Comme elle n'avait jamais connu mieux, elle s'en contentait. Étant donné que la Matapédia ne bénéficiait pas d'usines très importantes, les petites centrales produisant de l'énergie comme la

Compagnie de Pouvoir du Bas-Saint-Laurent, existant depuis 1922, fournissait le courant d'Amqui à Sayabec grâce à un barrage sur la rivière Matapédia. Les grandes villes ou les régions telles le Saguenay s'éclairaient à l'ampoule depuis un bon bout de temps. Qui se souciait d'une poignée de colons perdus sur le plateau appalachien ? Certainement pas les bonzes de l'électron qui ne leur offrait ni des taux compétitifs ni un service fiable. Il faut d'abord comprendre que l'électrification d'une ferme était tout de même plus complexe que celle d'une habitation. Ainsi un agronome délégué à la vente prodiguait aux agriculteurs des conseils sur l'utilisation de cette nouvelle forme d'énergie et, plus particulièrement le moteur, qui facilitait la traite des vaches et réduisait le risque d'incendie. Dans les maisons, le courant continu constituait une véritable révolution. Il suffit de ne penser qu'à la lumière artificielle qui permettait de gagner des heures sur la nuit. Les résidents n'avaient qu'à tirer une chaînette, tourner un bouton, actionner un commutateur pour que la clarté fuse. D'ailleurs, clamait le spécialiste, l'ampoule était propre et bonne pour la santé.

L'après-guerre

À cause du conflit mondial, les salaires devenaient de plus en plus intéressants et les enfants de Saint-Alexis pouvaient se mettre à rêver d'une vie meilleure. L'argent et les manufactures commencèrent à se multiplier, les paroisses affichaient un air de prospérité. Pour les fermiers, les propriétaires de vaches et les éleveurs de bétail, les dollars se faisaient de moins en moins rares et la valeur du bœuf et du veau doubla. Comme les autres denrées, le lait

suivit cette poussée ascensionnelle des prix. Dès à présent, les cultivateurs respiraient plus aisément et ne s'en portaient que mieux. Ils acquéraient des machineries aratoires modernes qui étendaient l'engrais, sauvant bien du temps. La nouvelle richesse se traduisait également par l'achat d'animaux et les instruments agricoles étaient maintenant tirés par deux chevaux au lieu d'un seul. La paroisse se développait et les gens du village furent témoins de la construction d'une église flambant neuve et de la multiplication des écoles de rang. Par contre, comme au temps de la misère, les jeunes familles comptaient plusieurs enfants. En cela, rien n'avait changé et le clergé jetait toujours un regard critique sur le registre des naissances.

Pour vivre sur une ferme, un homme et une femme devaient déployer tous les talents : réparer les instruments aratoires et jouer au vétérinaire en surveillant la santé des animaux. Mathias avait l'œil à tout et il démontrait une habileté dans tous les domaines. Il venait tout juste de terminer la finition intérieure de sa maison lorsque l'électricité arriva à Saint-Alexis. Comme Mathias et Cédulie allaient encore à la messe à cheval, il avait lui-même construit un traîneau léger des plus confortables. Puis, il avait acheté deux peaux de mouton qu'il avait cousues, tandis que Cédulie avait tissé un lainage qui servirait de doublure. Mathias avait également fabriqué un attelage de cuir fin qu'il avait lui-même tanné, teint en noir, taillé, entièrement fait à la main et garni de boutons dorés. Il prenait un soin jaloux de son œuvre et graissait souvent les lanières afin de les garder souples.

Pendant tous ces hivers, Mathias continuait à vendre les produits de la ferme. L'idée de s'acheter un camion le tiraillait depuis un certain temps. L'été suivant, compte tenu de son eczéma, Mathias engagea des hommes pour

couper les arbres, tandis que Cédulie aidait en plumant les blocs de bois. Ainsi, il achemina assez de résineux à la fabrique de pulpe pour gagner huit cents dollars. Cet argent servirait à se procurer une camionnette de seconde main, mais encore en bonne condition. Après de sérieuses recherches, Mathias finit par acheter le véhicule convoité. Quelle joie ! Le rayon d'action des Arsenault venait de s'agrandir et le camion leur offrait un peu de distraction bien méritée. Maintenant, la vie devenait plus facile malgré l'ouvrage qui augmentait. Heureusement, les revenus suivaient la tendance à la hausse. Plus la ferme grossissait, plus le besoin d'espace se faisait impérieux. La grange fut rallongée une autre fois et comme les deux chevaux ne fournissaient plus à abattre le travail d'une journée, Mathias acheta un tracteur, invention qui lui épargnait bien du temps. L'étable abritait maintenant une douzaine de vaches et grâce à l'électricité, il se procura une trayeuse, un séparateur et une chambre à lait. Avec toutes ses nouvelles installations, Cédulie pouvait accomplir toute seule la besogne jadis si astreignante, soulageant grandement les hommes qui s'affairaient aux champs, faisaient les foins, les semences printanières ou les récoltes d'automne. Marcel cessa d'aller à l'école, d'ailleurs il n'y était pas très attaché. Il faut dire que sa fracture l'avait énormément retardé au point de vue académique et puis, il ne manifestait plus d'intérêt. L'été, il aidait à la ferme et l'hiver, il suivait son père et livrait les produits de l'exploitation agricole.

Depuis un certain temps, Cédulie avait réussi à dénicher une machine à coudre à pédale et comme elle offrait des services à son entourage, elle se procura un de ces nouveaux modèles électriques. Quel changement !

Mathias aimait beaucoup travailler le bois et grâce à l'expérience acquise lors de la construction des maisons à

Sainte-Irène, il s'associa à son cousin Jos Martin et commença à rénover ou faire le solage à des bicoques dont le propriétaire n'avait pu faire de radoubs durant la crise. C'était un emploi ardu et rude auquel il prenait plaisir. La population grossissait toujours et le ministère de l'Instruction publique bâtissait des écoles neuves. Mathias profita de cette manne et se fit engager comme ouvrier à 2,50 dollars l'heure. Tout était à faire dans la paroisse de Saint-Alexis. Le gouvernement octroya aux Travaux publics d'importantes sommes pour élargir les chemins de terre, puis les recouvrit d'une couche d'asphalte, car désormais, il fallait composer avec la toute puissante automobile, dont le parc augmentait sans cesse. Le progrès ne reculerait pas... Les temps étaient meilleurs et tous les domaines en bénéficiaient. Mathias participa également à la création du Bureau de poste et même si les journées étaient longues, cela le reposait de la ferme. Quand il débuta sur les chantiers de construction, Mathias avait peu d'outils, puis au fur et à mesure que l'argent entrait, il se procurait le matériel dont il avait besoin.

À cette époque les sacro-saints timbres de chômage apparurent dans la vie des petits salariés. Pendant la crise et la guerre, Cédulie avait vu de ses yeux des gens souffrir, sans aucun secours de la part de leur député ou de quelque autre ministre qui les avait encouragés à ouvrir des terres, sans souffler mot sur le fait qu'un jour ils crèveraient de faim. Devant la misère criante des personnes âgées, l'État leur octroya, à partir de soixante-dix ans, une rente de trente-cinq dollars par mois. Ce fut un début bien timide, mais un début quand même. De plus, sous l'ascendance du gouvernement provincial et du clergé, les familles avaient multiplié les naissances sous la menace de perdre leur place au paradis. Encore ici, aucune aide pour ces

milliers d'enfants qui n'avaient pour héritage qu'une pauvreté extrême. Jamais Cédulie ne pourrait oublier cette jeune veuve qui, sans assurances, s'engageait avec ses flos sur la terre de Joseph et arrachait des patates et des navets pour quelques sous. Souvent les voisins lui apportaient de quoi manger. Cette femme souffrait terriblement et dans son corps et dans sa dignité. Combien de personnes mouraient tranquillement dans leur lit, à l'abri des regards, sans moyens pour payer le médecin qui leur aurait peut-être sauvé la vie ?

Heureusement, le temps avait arrangé les choses, car en 1920 on dénombrait plusieurs pauvres, tandis qu'en 1950, l'existence semble plus facile pour tous. Tous les jours, Cédulie constatait l'énorme différence dans son travail à l'étable. Le modernisme lui apportait quelques heures libres qu'elle utilisait à effectuer de la couture pour les autres, ce qui lui procurait de l'argent de poche. Avec leurs salaires réunis, Mathias et Cédulie s'achetèrent un camion neuf, mais c'était toujours lorsqu'on pensait être clair des soucis que les troubles en profitaient pour se manifester.

Le fils de Cédulie et Mathias

Alors que Mathias était parti reconduire une personne au village, Marcel accomplissait sa besogne matinale tout près de l'étable comme d'habitude. Voilà que ce dernier fit un faux pas, glissa et se fractura à nouveau la jambe gauche. Tombé par terre, il se mit à crier à l'aide. Entendant les appels désespérés de Marcel, Cédulie sortit de la maison en courant et héla immédiatement un voisin qui travaillait dehors, puis elle s'évanouit. Impuissante, la mère

n'avait pu rien faire pour venir au secours de son fils. Elle se coucha quelques minutes, le temps de reprendre ses esprits. Mathias arriva à point nommé et porta secours à Marcel. Contrairement au premier accident, les chemins étaient ouverts et les ambulanciers purent transporter le blessé à l'hôpital. Quelle souffrance pour ce pauvre garçon qui, pour la deuxième fois, se cassait le fémur ! Le spectre de la première fracture revenait les hanter. À Campbellton, les médecins se chargèrent immédiatement du jeune homme et le transférèrent à la salle d'opération. Quelques heures plus tard, il en ressortit plâtré de pied en cap. Au bout de quelques semaines, son congé dûment signé, l'ambulance ramena le fils des Arsenault à la maison. Comme dans un kaléidoscope, Cédulie revivait les scènes quotidiennes de la vie, allant même jusqu'à les anticiper. Durant sept longs mois, elle soigna Marcel. Que de mauvais moments ils passèrent... L'été s'éternisait et la chaleur accablait les plus résistants. Marcel souffrait énormément dans son plâtre. Couchée dans son lit, Cédulie changeait les draps tous les matins dans le but de le rafraîchir. Mathias avait descendu son grabat de misère dans la salle à manger et le suréleva légèrement. Cela facilitait les soins et au moins le pauvre garçon pouvait voir quelque chose. Marcel fêtait ses vingt et un ans. Chaque mois, une ambulance le prenait en charge et le déposait à l'hôpital de Campbellton afin qu'il puisse passer des radiographies. La guérison tardait et comme au moment de sa première fracture, le médecin ne lui donnait aucun médicament pour renforcer ses os. Cédulie faisait un lien direct entre la fragilité de son fils et sa piètre condition physique lors de sa grossesse.

Quel été éprouvant ! Cédulie aidait à la traite des vaches en plus de s'occuper de Marcel comme elle l'aurait

fait d'un bébé. Le curé Alphonse Beaulieu de la paroisse de Saint-Alexis venait souvent lui porter la communion et tentait de l'encourager du mieux qu'il pouvait. Marcel possédait une grande foi et priait fréquemment avec sa mère. La famille lui avait envoyé toutes sortes de livres susceptibles de divertir le grabataire qui, d'ailleurs, s'adonnait à la lecture avec joie.

En novembre, Marcel étant sous la bonne garde des grands-parents, pour la première fois, le couple Arsenault entreprit un long voyage avec leur camion. Destination : Sorel. Pour quelques jours, Mathias et Cédulie seraient libres d'utiliser leur temps à leur guise. Mathias désirait acheter une télévision. Il faut dire qu'à cette époque, peu de foyers possédaient un poste. Grâce à l'intermédiaire du beau-frère Robert Crépeau, ils exercèrent un choix judicieux. Cette acquisition se voulait un excellent divertissement pour Marcel et presque tous les soirs, il recevait des visiteurs qui en plus de lui tenir compagnie en profitaient pour jeter un œil sur le petit écran. Après sept interminables mois, devant une radiographie concluante, les médecins se déclarèrent satisfaits et libérèrent Marcel de sa prison. Il avait purgé sa peine... Il faut dire que tout ce temps passé dans son lit à ne pas bouger l'avait considérablement affaibli et il dut s'astreindre à marcher avec des béquilles très longtemps.

Cédulie et Mathias réfléchissaient à leur avenir et celui de leur fils. En ce qui concernait la ferme, ils avaient peu de raisons de s'encourager, car ils s'apercevaient bien que Marcel affichait une santé fragile et qu'il ne pourrait suivre les traces de son père. Souvent, cette discussion revenait hanter les parents. Lentement, ils commencèrent par faire boucherie, éliminant le bétail jusqu'à ce que leur cheptel qui comptait une trentaine de vaches soit réduit. Mais la

loi vint stopper leur élan, les obligeant à une visite chez le vétérinaire d'Amqui pour une inspection sur la salubrité. Mais le hic était que le professionnel vivait à Amqui. Ne pouvant facilement se plier à cette réglementation, ils cessèrent donc de faire le commerce de la viande. Posséder moins d'animaux demandait moins de soins, ce qui permettait à Mathias de travailler à l'extérieur.

Dans leurs moments de réflexion, le couple songea même à vendre leur ferme. Plusieurs cultivateurs se montraient intéressés et pour garantir leur sérieux, ils allaient jusqu'à s'engager à leur verser un bon montant. Souvent, Mathias et Cédulie perdaient courage. Peut-être valait-il mieux blâmer la fatigue ou tout simplement leur jeunesse qui les avaient fuis ? Chose certaine, l'âge avançait, et puis tous les deux avaient suffisamment travaillé pour rendre cette exploitation à cette taille. L'hiver, Mathias ne pouvait se résoudre à rester à la maison et gagnait ses terres, coupant de quoi se chauffer, éclaircissant du même coup les érables. Un jour, il dit à sa femme :

— On n'est pas riche, Cédulie, mais on possède tout de même une belle valeur. On doit s'encourager et faire un peu ce que l'on avait prévu. Et si on changeait le bétail pour des moutons ?

Cédulie trouvait qu'avec des ovins, les payes se feraient plus rares, soit une fois par année. Selon les dires des Gaspésiens qui quittaient leur terre et traversaient sur la Côte-Nord où les compagnies d'électricité construisaient des barrages, un ouvrier pouvait gagner de gros salaires. Mais les Arsenault ne se décidaient pas. Quant à eux, ils se débrouilleraient comme ils l'avaient toujours fait, mais leur fils n'avait pas fait d'études, il n'exerçait aucun métier et on pouvait qualifier sa santé de précaire. Il ne possédait que la musique et à cette époque ça ne faisait pas vivre un

homme bien gras. Si Mathias et Cédulie voulaient aider Marcel, ils devaient rester sur la ferme et le soutenir.

Pendant toutes ces années, les frères et sœurs de Cédulie avaient quitté le foyer paternel depuis longtemps. Alice demeurait à Sainte-Irène, tandis que Gabrielle et Alfred-Augustin, dit Wilfrid, s'étaient installés à Sorel. Lucie, Rose et Alexis habitaient au Lac-au-Saumon, alors que Dina était montée avec sa famille dans le nord de l'Ontario. En ce qui concernait Émilien, après s'être marié à Kénogami, il revint vivre à Sorel. Il ne restait que Victor, qui passa devant le curé à la paroisse Les-Saints-Anges-de-Lachine. Joseph et Célina, ne s'étant jamais promenés de leur vie, profitèrent de la maison vide pour partir à leur tour et visitèrent leurs enfants. À leur retour, ils ne se firent pas prier pour raconter comment les cultures étaient avancées là-bas. À force de se rendre à Montréal de plus en plus souvent, ils finirent par prendre un loyer et demeurer près de leur progéniture. Alexis revint sur la ferme paternelle et travailla à l'améliorer et à la mettre en valeur. Tout comme ses frères avant lui, Wilfrid et Émilien, Alexis avait goûté à l'ouvrage dur des chantiers et du moulin à scie. Enfin, tous les enfants Gallant avaient su tirer leur épingle du jeu, car dès leur jeune âge, ils avaient eu intérêt à s'occuper les mains. Célina avait horreur de la flânerie.

Tranquillement, Marcel recommença à aider ses parents. Comme ces derniers se débarrassaient lentement de leurs vaches, il fallait tout de même entretenir le petit troupeau qui logeait encore dans l'étable, puis vendre le lait et les produits de la ferme au Nouveau-Brunswick. Mathias et Cédulie désiraient ardemment que leur fils unique se refasse une santé et se marie afin de continuer à vivre sur leur terre. Puisqu'ils devaient rester sur leur exploitation

et aider Marcel, les Arsenault avaient pensé à louer des acres de terrains pour semer et récolter. En fait, ils devaient voir plus loin et organiser l'avenir. Mathias se prépara donc à construire une grosse grange et grâce au prêt du Crédit Agricole, il pourrait garder des animaux. Cédulie allait un peu à reculons dans ce projet de développement, mais que n'aurait-elle pas fait pour son Marcel ? Pendant que les parents envisageaient d'agrandir, le fils sortait avec ses amis et, à l'occasion, se faisait des blondes. Cédulie espérait qu'une femme entre dans la vie du jeune homme, ce qui l'encouragerait à gagner sa pitance sur la ferme. Mathias acheta des billots qu'il fit scier en vue de l'érection d'une étable moderne. À cette époque, il travaillait beaucoup à la construction des maisons. Adroit de ses mains, il obtenait des contrats un peu partout. Il confia donc le soin de l'exploitation agricole à Cédulie et Marcel. Mathias n'arrêtait jamais et aucun froid sibérien ne le surprenait inactif.

Cédulie et Mathias laissèrent passer le temps. Grossir la ferme par l'achat d'autres terres et bâtir une grange moderne, même avec l'appui du Crédit Agricole, tout cela représentait beaucoup pour eux. Ils voyaient mal Marcel, avec sa fragilité des os, innover et prendre plus de responsabilités sur ses épaules, poursuivant ainsi ce que ses parents avaient mis sur pied avec succès. Malgré que le jeune homme fasse son possible, Mathias et Cédulie ne pouvaient exiger davantage. Comment conduirait-il la machinerie agricole ou ferait-il la traite des vaches avec une jambe raide ?

Marcel cultivait un autre talent et les amateurs de musique découvraient dans le fils de Cédulie un habile instrumentiste — violon, guitare, musique à bouche — qui jouait durant les veillées paroissiales. Sous les auspices de sa mère, il tâta du théâtre et devint même acteur d'un soir. Il aimait également chanter et possédait une belle voix qu'il

faisait valoir dans la chorale de l'église. Dès l'âge de dix-sept ans, il avait adhéré à cet ensemble vocal et ne se retira qu'à cinquante-trois ans. À l'époque bénie du grégorien, Marcel participa à une tournée au lac Saint-Jean avec les orphéonistes de Saint-Alexis. Lorsque le temps le lui permettait, il travaillait sur la construction du chemin avec son père qui en était le contremaître. Marcel faisait donc sa vie de jeunesse, comme tous les autres de sa génération, et continuait à sortir et à se faire des blondes, mais jamais rien de bien sérieux.

Chapitre 5

LE NOUVEAU COUPLE ARSENAULT

Lorsque Marcel rencontra Denise Lacombe, une demoiselle qui semblait sérieuse et aimait la terre, il avait une petite amie depuis un certain temps. L'heure était au choix et les parents s'interrogeaient. Leur garçon serait-il capable de gérer la ferme sans leur aide ? Mathias et Cédulie devraient-ils tout abandonner et se retirer au profit de leur unique descendant ? Finalement, Marcel écouta la voix de son cœur et le 10 juillet 1962, par une belle journée ensoleillée, à Sainte-Irène, le jeune homme unissait sa destinée à Denise, la fille de Baptiste Lacombe. Marcel avait loué un passage pour faire un petit voyage de noces autour de la Gaspésie et les amoureux visitèrent Sainte-Anne-des-Monts.

Pour les parents, la besogne quotidienne ne pesait pas plus que d'habitude. En fait, c'était plutôt tranquille et ils se préparaient au temps des foins. Les jeunes mariés s'installèrent dans leur nouvelle vie et travaillèrent au mieux-être de tous. Cédulie savait que les belles-mères avaient la réputation d'être méchantes, ainsi elle s'était conditionnée à renverser cette tendance négative. Étant donné qu'elle avait perdu une petite fille à la naissance, elle transféra son amour sur sa bru, la considérant d'ores et déjà

comme appartenant à sa famille et ne lui nuirait jamais. Elle était même prête à tout pour l'aider ou lui plaire. Le temps des fraises si cher à Cédulie était enfin arrivé et les deux femmes firent les réserves ensemble. Cédulie cousait toujours beaucoup et l'argent qu'elle gagnait était suffisant pour subvenir à l'entretien de ses propres vêtements. De son côté, Mathias retirait assez de son travail pour pourvoir à ses besoins. Alors, pour le bien de tous, tous les revenus disponibles allaient au nouveau couple. Tout le monde se rendit donc à Amqui pour une visite chez le notaire. Mathias remettait à son unique descendant sa terre engraissée et clôturée, la maison neuve, le hangar et une grange en bon ordre, le camion ainsi que le tracteur, les instruments aratoires et tout le cheptel d'animaux, dont de jeunes porcs. L'estimation du don des parents était de cent vingt-cinq mille dollars et le transfert des possessions de Mathias et Cédulie fut signé devant l'homme de loi. De tous leurs avoirs, ils ne se réservaient qu'une chambre. Quel sacrifice s'étaient-ils imposé ? Les aînés n'en concluaient pas moins qu'ils ne pourraient pas toujours travailler comme au temps de leurs belles années et que plus tard, leur fils serait là pour eux. Un jour, l'exploitation agricole prendrait encore plus de valeur surtout avec le boisé d'érables et d'épinettes qui tôt ou tard fourniraient un bon revenu. Le don de la ferme n'était pas à dédaigner et méritait d'être apprécié à son juste prix.

Après quelques mois de vie commune, Marcel annonça une grande nouvelle à ses parents. Denise attendait un bébé. Pour Cédulie, ce fut une béatitude mêlée d'inquiétude, car elle pensait aux enfants qu'elle avait perdus. Quel malheur si cela se reproduisait ! Tout le monde tentait d'alléger le travail dur qu'il arrivait parfois à Denise d'exécuter. En fait, Cédulie et Mathias l'aidaient plus que

tout. Ce n'était pas encore le temps de se reposer, parce qu'une nouvelle famille s'en venait. Confiants en l'avenir, Mathias et son épouse essayèrent de trouver des sources de revenus supplémentaires. Devaient-ils agrandir le domaine en construisant une autre grange ? Et les dépenses pour l'accouchement qu'ils devraient payer ? Au temps de Cédulie, Mathias s'était réfugié dans la forêt et avait coupé trente cordes de bois de pulpe ce qui, financièrement parlant, avait grandement aidé. Il fallait également préparer le trousseau du bébé et Denise commanda par catalogue une trentaine de verges de finette de bonne qualité. Cédulie se fit une joie de fabriquer toutes sortes de belles choses. Comme elle aurait aimé que Denise apprenne la couture, mais elle ne le pouvait pas. La future grand-maman se mit donc à tailler et à confectionner de jaquettes, des couches, des chemises, des couvertures et des piqués.

Durant cet hiver-là, la fameuse grippe de Hong Kong frappa Saint-Alexis. Dans la maison des Arsenault, tout le monde y passa, prenant le lit pour trois à cinq jours à cause de ce satané virus. Cela ne pouvait tomber plus mal : il y avait énormément d'ouvrage à l'étable et comme les vaches étaient en pleine période de lactation. Marcel et Mathias engagèrent un voisin pour les aider. Mathias, Marcel et Denise récupérèrent bien de la grippe asiatique, mais Cédulie traînait de la patte. Elle essayait de se tenir debout et de surveiller la trayeuse, car l'employé ignorait totalement comment elle fonctionnait, sans compter qu'il fallait garder une quantité de lait suffisante pour les veaux qui venaient de naître. Cédulie abusa certainement de ses forces et elle reprit le lit sans voir l'heure de se débarrasser de l'infection virale.

Enfin, le jour de l'accouchement arriva et Denise mit au monde une belle petite fille. Elle montrait des marques

de griffes et les puéricultrices l'isolèrent du reste de la pouponnière. Personne ne comprenait pourquoi. Après dix jours, Marcel et Denise présentèrent celle qui devenait la cinquième membre du clan Arsenault. Ce bébé était bienvenu ! Deux semaines plus tard, ses parents la portèrent sur les fonts baptismaux. Comme la famille de Denise demeurait loin, Mathias et Cédulie furent élus parrain et marraine. L'abbé Étienne Michaud précéda à la cérémonie et l'enfant reçut le prénom de Marie-Line. Par les soins de sa grand-mère, la petite fut amenée à l'autel de la Vierge et consacré à Marie.

Une fois tous ces émois passés, chacun reprit son rôle de vie, se donnant entièrement à son travail. Cédulie voulait que sa belle-fille se repose le plus possible et recouvre ses forces. Elle n'aurait qu'à s'occuper de Marie-Line durant le premier mois, ne faisant rien de plus. Chaque jour, Cédulie lavait le linge du bébé tout en s'adonnant à l'ouvrage de maison. En plus, elle entretenait la chambre à lait de l'étable, ce qui consistait à nettoyer la trayeuse et la centrifugeuse. La petite fille grandissait en sagesse et en grâce et gratifiait tout le monde de son sourire. Comme de raison, Marie-Line était le plus bel enfant. Mathias et Cédulie l'adoraient et le poupon mettait de la joie autour d'elle.

Maudite misère

Bien des fois, les parents de Marcel s'apercevaient qu'il était triste, mais ils ne disaient pas un mot à ce sujet jusqu'au jour où Denise avoua à son mari qu'elle désirait vivre avec sa famille à Sainte-Irène. À ce moment, Mathias et Cédulie conclurent qu'il n'était plus à leur place dans la

maison qu'ils avaient construite de leurs mains. Ils avaient tout donné à leur fils unique et ils savaient pertinemment que Marcel ne pourrait joindre les deux bouts sans l'aide de son père. Le couple parla beaucoup de la situation et décida de s'en aller malgré leur chagrin et l'autre bébé qui s'annonçait. Pour arriver, Marcel devrait engager un homme. Mathias et Cédulie partirent donc sans un sou, mais confiants de se trouver du travail. Mathias était vaillant et Cédulie comptait sur la couture qu'elle faisait. Ils dénichèrent un petit loyer et pleurèrent leur maison et le confort qu'ils appréciaient après tant d'errance. En guise de consolation, ils se disaient que le geste qu'ils avaient posé contribuerait au bonheur du jeune couple. Ils n'avaient plus le droit de faire un autre choix. Comme les parents de Marcel lui avaient tout donné, ils quittèrent leur propre logis avec leur lit, leurs bureaux et leurs vêtements. Maintenant, il fallait repartir à zéro et racheter les meubles et appareils pour tenir maison. Une fois installée, Cédulie commença à garder la petite Marie-Line, car Denise devait souvent aller à l'hôpital à cause d'une grossesse difficile. De temps en temps, l'épouse de Marcel avait besoin d'une servante pour l'aider et lui d'un homme pour la ferme. Impossible pour les parents de leur donner un coup de main, même si les revenus du fils diminuaient. Cédulie et Mathias avaient le cœur brisé en voyant tous les efforts qu'ils avaient faits pour transformer la forêt en champ, y semer des grains, construire les bâtiments et la maison pour enfin arriver à survivre. Et tout ça pour peu de chose… La condition physique de Marcel dépérissait et l'exploitation n'était plus entretenue comme avant. L'unique choix qui lui restait était de vendre la terre et de demander de l'aide au gouvernement par le biais des services sociaux. Pendant ce temps, Mathias ne manquait pas d'ouvrage et

Cédulie non plus. La couture l'accaparait une grande partie de la journée, car elle était la seule femme dans le village qui puisse faire de la confection et des réparations. Souvent, elle pleurait sur son triste sort quand Mathias partait. Une chance, elle mettait tant d'ardeur dans son travail que cela l'empêcha de craquer ou de sombrer dans la déprime.

L'été finit par passer. Dès que Cédulie recevait un peu d'argent, elle achetait les articles les plus pressants tout en regrettant le confort de la maison qu'elle et Mathias avaient eu tant de peine à construire. À l'instar de ces personnes qui donnaient trop, ils n'avaient pas envisagé de recommencer leur vie à cinquante ans. Ils s'armèrent alors de courage en se disant qu'ils étaient encore chanceux de pouvoir gagner leur pain quotidien. Il s'en était fallu de peu pour que Cédulie et Mathias écoutent le chant des sirènes et partent pour la Côte-Nord où les salaires étaient meilleurs, mais ils avaient préféré demeurer près de leur fils. Ce dernier s'était vu dans l'obligation de vendre tous les animaux et comme sa femme était souvent hospitalisée, Cédulie gardait les bébés. Elle aimait ces chers petits, mais cela lui crevait le cœur de constater que Marcel et Denise avaient une santé défaillante. À l'automne, les Arsenault changèrent de loyer, car celui qu'ils occupaient était trop froid. Cédulie chauffait un vieux poêle à bois et gelait tout rond. Ils déménagèrent au-dessus de l'hôtel Gallant et même s'ils étaient au courant qu'il n'y aurait guère de repos à cet endroit, ils le prirent, parce qu'ils ne trouveraient rien de mieux. Durant leur séjour dans ce logement, un malheur arriva à la ferme. Pour la troisième fois, Marcel se fractura le fémur. Quel tourment pour tout le monde ! Fallait-il traverser à nouveau cette épreuve pour savoir jusqu'à quel point les parents étaient capables de se

sacrifier ? Sans téléphone et avec Mathias qui travaillait loin au Nouveau-Brunswick, Cédulie dut composer avec l'adversité. L'accident arriva un samedi alors que Cédulie se trouvait chez sa belle-fille. Quelle triste nouvelle, mais le pire était pour Marcel. En vérité, il anticipait la douleur ainsi que les longues semaines qu'il passerait dans le plâtre. Le plus difficile était que le troisième bébé s'annonçait pour le mois d'août.

La mignonne Sylvie commençait à peine à marcher et suivait sa sœur Marie-Line comme une ombre. Quoi de plus normal pour des enfants que d'aller jouer dehors ? Leur exploration les mena vers le jardin où elles découvrirent une boîte de graines dans laquelle il y avait du poison pour les carottes. Sylvie prit le petit sac et renversa la poudre toxique sur ses vêtements et sa peau, affectant du même coup sa respiration. À ce moment-là, Cédulie se trouvait seule dans son loyer. Immédiatement, elle se rendit chez Denise afin de porter secours à cette dernière. Lorsque la grand-mère arriva, l'enfant se mourrait presque, cela lui déchira le cœur. Selon elle, les ambulanciers n'atteindraient pas à l'hôpital à temps. Denise accompagna sa fille à Campbellton, tandis que Cédulie demeurait avec Marie-Line. Quelle tristesse ! Le hasard avait voulu que cet accident se produise pendant que Marcel séjournait au département d'orthopédie. Cédulie s'était proposé de lui rendre visite et cela n'avait pas pu se faire. On aurait dit qu'un mauvais sort ou le malheur avaient pris possession de cette maison. Selon elle, il y avait peu de chance de sauver l'enfant tellement elle était affectée. Lorsque Mathias arriva, les grands-parents descendirent immédiatement à Campbellton pour voir comment allait Sylvie. La petite ressemblait à une morte, tandis que son père, sur un autre étage, demeurait emprisonné dans un corset de plâtre.

Pauvre Marcel, quel sacrifice il a dû endurer ! Et sa femme qui devait accoucher !

Ce n'est pas possible ce que le corps et le cœur peuvent supporter, pensait Cédulie. Maintenant, chacun devait retourner à sa besogne. Mathias partit pour l'ouvrage au Nouveau-Brunswick et, durant la fin de semaine, il en profitait pour couper du bois de chauffage, car il savait bien que son fils serait au lit pour une bonne secousse et que tôt ou tard il faudrait mettre des bûches dans le poêle.

Cédulie attendait que le nouveau bébé se pointe. Elle s'était organisée avec le voisin pour amener Denise au centre hospitalier de Campbellton le moment venu. Cela en faisait trois d'hospitalisés dans la même famille ! Cédulie croyait que Dieu les avait soutenus durant la traversée de cette tempête, car seuls, ils se seraient rendus malades eux aussi. Marcel passa trois mois dans le département d'orthopédie, sans pour autant guérir. Toutes ces épreuves qui s'alignaient autour de lui et l'inquiétude de savoir ce qui arrivait aux siens ne l'aidaient pas. Le spécialiste décida alors de greffer un os de la hanche sur son fémur, mais aucune amélioration ne fut notée. À la maison, il n'y avait personne pour le soigner. Cédulie était restée chez elle pour garder Marie-Line durant la naissance de bébé Colette ainsi que la petite Sylvie que les médecins avaient réchappée de justesse de son empoisonnement. La vie était tout sauf un jardin de roses...

Cédulie se demandait si ce n'était pas trop pour les mêmes personnes de subir tant de souffrance. Comme il était triste de voir ce jeune ménage accablé par la maladie ! Mais leur bien-être était refusé et le secours céleste tardait... Était-ce ça le bonheur ? Cédulie faisait tout ce qu'elle pouvait pour habiller les petites et se sentait bien seule dans son appartement. Elle attendait de meilleurs

jours, car il s'avérerait impossible d'habiter au-dessus d'un restaurant et d'un hôtel. À l'automne, le couple Arsenault trouva un nouveau logement, mais tout était à recommencer. Marcel revint à la maison avec trois jeunes enfants. Encore ici, point de repos : il marchait avec des béquilles et faisait tout ce qu'il pouvait.

Qui croirait que l'on peut vivre avec si peu de moyens et tant d'inquiétude ? Cela demandait énormément de courage. Les parents de Marcel s'apercevaient bien que demeurer sur la ferme ne serait plus possible pour lui. Peut-être pourrait-il dénicher de l'ouvrage à l'extérieur de Saint-Alexis ? Mathias partit donc avec Marcel afin de voir si à Montréal ou à Sorel il ne trouverait pas du travail dans une entreprise quelconque. Mais on ne dégote pas une place si facilement et en si peu de jours. Il aurait fallu qu'il déménage dans la région et se mette activement à la recherche d'un emploi. Le père et le fils passèrent une semaine à Sorel et visitèrent les usines susceptibles d'embaucher. Heureusement, Wilfrid était là pour les amener un peu partout.

Mathias avait réussi à s'acheter une auto neuve, mais malheureusement, peu habitué de conduire en ville, il eut un accident qui causa plus de sept cents dollars de dommage à son véhicule. Rien de bien encourageant. Alors, ils revinrent Gros-Jean comme devant, la tête cachée sous l'aile. À bien y penser, il ne servait à rien de déménager à Montréal dans un petit loyer, quand on avait trois jeunes enfants, et qu'on possédait déjà une maison. Pendant ce temps-là, la vie continuait. On ne peut pas toujours vivre dans la peine. Heureusement, les petites-filles de Cédulie lui apportaient de la joie. Le dimanche, rien n'était plus beau pour la grand-mère que d'aller au bord de la mer avec les fillettes et de manger tout près de

l'eau. Cela la reposait, car la semaine Mathias travaillait et Cédulie était seule à la maison à coudre à plein temps.

Un peu de répit

Trois cousines de Mathias habitaient Saint-Alexis et le couple aimait bien les recevoir et jouer aux cartes. Mathias profitait de ces réunions et, comme un jeune homme, il s'amusait à jouer des tours. Ces rencontres leur faisaient un bien immense, car pour une fois, le plaisir était au rendez-vous. Un 15 janvier, alors que Mathias atteignait ses soixante ans, Cédulie décida de le fêter et invita les trois parentes du jubilaire à manger. Elle convia également une de ses cousines et son mari de se joindra à eux, ainsi que Marcel et Denise, qui avait accouché un mois auparavant de son premier garçon, le petit Régis. Après un bon souper où le vin ne manquait pas, ceux qui connaissaient la musique furent priés de s'exécuter et chacun se mit à raconter des histoires toutes aussi drôles les unes que les autres, et ce, jusqu'à une heure du matin. La soirée se termina par un fou rire général. Deux des invitées portaient des couvre-chaussures identiques et, sans s'en apercevoir, l'une d'elles était partie avec deux couvre-chaussures du même pied. Quand vint le temps pour l'autre cousine de s'en aller, elle fut obligée d'enfiler la paire dépareillée qui restaient, ce qui provoqua encore des éclats de rire. C'était avec ces petits riens que la vie rappelait à l'ordre, forçant tout le monde à oublier ses malheurs.

Durant cet hiver-là, Mathias recevait des prestations d'assurance-chômage et pour se désennuyer, il jouait aux cartes et aux pichenottes avec ses cousins et des amis. De son côté, Cédulie ne manquait pas de couture, un signe

tangible que ses clientes appréciaient son travail. Mais le bonheur n'est jamais parfait ! Dans ce nouveau loyer, un dépanneur vint s'installer. En plus de la panoplie de choses qu'on peut trouver dans ce genre de commerce, ce dernier vendait de la musique, des disques, des cassettes. L'été ne s'annonçait pas de tout repos et voilà qu'à tout ce brouhaha se rajoutait une cabane à patates frites. Dans l'appartement, ça ne sentait que l'huile rance. Impossible d'ouvrir les fenêtres des chambres, car l'odeur extérieure soulevait le cœur, rendant le sommeil difficile et fragile. Alors, les Arsenault se mirent dans la tête de trouver une maison à louer, mais à soixante ans cela leur coûtait un peu.

Comme Marcel avait vendu tous les animaux et ne pouvait plus rien faire avec la terre, il décida de la liquider. Marcel avait un grand besoin de l'argent rapporté. Étant donné que Mathias et Cédulie lui avaient fait cadeau du lot, ils lui demandèrent de lui donner, sur le produit de la vente de l'exploitation, mille cinq cents dollars pour les trente-cinq années de labeur qu'ils avaient effectué sur ce terrain. C'était peu exiger... Donc le précieux patrimoine des Arsenault fut transféré entre des mains étrangères. Lorsque Mathias passait le long de sa ferme, il se tournait la tête du côté opposé afin de ne pas regarder, lui qui avait tant travaillé à cultiver et à engraisser cette belle terre d'un mille de long. Il ne restait plus rien des trente bêtes à cornes qui avaient logé dans l'étable et le boisé d'érables et d'épinettes, véritable richesse, était abandonné. Le cœur en lambeaux, le mari de Cédulie se mit à boire et trouva sa consolation dans la bouteille. À partir de ce moment, le couple Arsenault commença à économiser dans le but de bâtir une autre maison. Avec la couture, Cédulie payait le loyer et l'alimentation, tandis que la presque totalité des salaires de Mathias allait à l'érection de leur prochaine

résidence. Du fait que ce dernier serait le maître d'œuvre et la construirait lui-même, elle coûterait moins cher que la première. Durant l'hiver, il dessina le plan de sa demeure et évalua la quantité de bois nécessaire. Au bout du village, un homme vendait des planches que Mathias acheta, puis il entra en possession d'une maison abandonnée à démonter. Lorsque la température printanière se montrait clémente, il démantelait la bicoque, classant les poutres et les madriers de même que les planches à embouveter. En fait, il mettait de côté tout ce qui pourrait encore servir. Mathias passa ensuite une commande de châssis et de portes, puis fit fabriquer une armoire chez un ébéniste de Saint-François.

Au mois d'avril, avant de commencer la construction de leur maison, Mathias et Cédulie profitèrent de la période de Pâques pour visiter leurs parents qui maintenant demeuraient à Lachine. Durant leur séjour, Denise accoucha d'une nouvelle petite fille qu'on prénomma Ginette. Quelle belle surprise ! À leur arrivée, Marcel demanda à sa mère de garder les quatre autres marmots pour quelques jours, soit le temps que Denise reprenne des forces. La famille Arsenault grandissait et comptait cinq petits-enfants. Cédulie se mit au moulin à coudre et confectionna des vêtements pour chacun d'eux. C'était sa manière à elle d'aider son fils et cela lui faisait plaisir.

Dès que la terre fut suffisamment réchauffée, Mathias loua une pelle mécanique pour creuser le carré de la maison. Avec l'aide de quelques ouvriers, il coula le ciment, puis monta le corps de l'habitation. Le 1er juin 1968, la maison des Arsenault était habitable. Déjà la chaleur de ce début d'été pointait le nez et offrait un temps idéal pour terminer la construction. Aussitôt qu'il le pouvait, Mathias s'attaquait à ce qui pressait le plus. Ainsi, le chauffage fut installé, de même que l'électricité et le téléphone. Enfin,

les Arsenault redécouvraient la joie d'avoir un nouveau chez eux. L'essentiel de la maison terminé, Mathias se trouva du travail, car il avait encore besoin d'argent pour achever l'intérieur, ce qu'il se proposait de faire durant l'hiver, au moment où il recevrait ses prestations d'assurance-chômage.

Quand l'automne arriva, Mathias alla à Amqui et acheta du matériel pour finir l'intérieur de la maison. À ce moment-là, Cédulie prit une grande décision, soit de travailler à Atholville, ville voisine de Campbellton, qui embauchait. Dans une usine, près d'un millier de personnes fabriquaient des munitions. Les salaires n'étaient pas mirobolants, mais Cédulie put y passer tout l'hiver. Durant ce temps, Mathias ne chômait pas et lorsque sa femme revenait après sa semaine de travail, il était fier de lui montrer l'appartement qu'il avait terminé. Mais, l'un comme l'autre, toutes ces occupations les fatiguaient. Impossible de penser aux vacances, car ni Cédulie ni Mathias ne connaissaient ça.

Une nouvelle maison

Chers anges ! Les enfants de Marcel faisaient la joie de leur grand-mère et leur grand-père. Jamais cette dernière n'aurait refusé de les garder. Parfois, Marcel engageait une servante qui, du lundi au vendredi, se chargeait du plus gros de la besogne. Quelques heures plus tard, Cédulie débarquait chez son fils et, tout de suite après son arrivée, préparait la journée du lendemain dans le but de faire le

plus de choses possible. Il fallait faire le ménage, laver les vêtements et boulanger. Malgré tout ce travail, la grand-maman prenait le temps de s'occuper des petiots, de les désennuyer afin qu'ils ne trouvent pas trop difficile l'absence de Denise malheureusement trop souvent hospitalisée. Le soir, dans le salon, la marmaille ramassée aux pieds de la grand-mère l'écoutait raconter des histoires. Sans le moindre doute, ces derniers devaient apprécier les récits évoquant le gros méchant loup, car ils étaient très attentifs et en redemandaient. Parfois, elle les faisait chanter et danser. Selon Cédulie, les petits se souviendraient toujours de cette chaleur affectueuse qui les entourait. Même si Mathias travaillait de nombreuses heures sur la finition de leur maison, il trouvait le temps long parce que sa femme s'absentait durant la semaine pour gagner sa vie à Atholville et la fin de semaine gardait les flos de Marcel. Mathias commença à tromper son ennui en buvant. Pour Cédulie, il apparaissait impensable de mettre les enfants en foyer nourricier. Quelle terrible peine ça aurait été !

Lorsque Mathias avait acheté le terrain pour construire leur chaumière, les Arsenault étaient les seuls sur cette rue et c'était à peine si le chemin était passable. Le printemps suivant, plusieurs personnes, même des gens de Matapédia, attendaient que Mathias soit disponible pour bâtir leur maison. Pendant ce temps, Cédulie cousait toujours. Le dimanche, dès qu'il le pouvait, le couple s'évadait et allait à la pêche. Rien ne faisait plus plaisir à Cédulie. Cela leur reposait la tête des préoccupations de la semaine. À Dawson, ils taquinaient la truite qui se retrouverait dans leur assiette à l'heure du souper. C'était les plus beaux repas !

Déjà soixante-cinq ans ! Arrivait du gouvernement fédéral un cadeau bien mérité : le chèque de pension. Les

forces physiques des époux diminuaient... À ce moment, dans la famille de Marcel, Denise venait de mettre au monde un deuxième garçon que ses parents nommèrent Denis. La maman étant retournée à l'Hôtel-Dieu, Cédulie garda le nouveau-né avec elle durant trois semaines, tandis que Marcel prenait soin des autres enfants chez lui. Pendant ce temps, Cédulie et Mathias souffraient de voir Marie-Line, aux prises avec cette terrible affection qu'était l'épilepsie. Quelle peine pour tous ! Se retrouvant hospitalisée à maintes reprises, la fillette manquait souvent l'école. La petite avait déjà fait le tour des établissements, soit l'Hôpital régional de Campbellton, l'Hôpital régional de Rimouski et Sacré-Cœur à Québec. On pourrait comparer le grand mal à une tempête électrique dans la tête de la fillette et aucun signe ne laissait prévoir quand une crise la frapperait. Marie-Line était intelligente et comprenait très bien ce que l'avenir lui réservait et les conséquences que cela apporterait sur sa vie sociale et affective. Les enfants à l'école ne la respectaient pas et elle leur répondait en se fermant davantage. Le succès scolaire n'était pas au rendez-vous et comment parler de la honte des chutes, de la confiscation de son temps, de la limitation de ses plaisirs, des entraves à sa liberté ? La peine de ses parents la précipitait dans une très grande souffrance.

Durant ce temps, Marcel tentait de trouver du travail. Il essaya toutes sortes de choses comme la vente à domicile de produits et d'abonnements, la réparation des vieux meubles et des plusieurs projets qui ne lui rapportaient presque rien. Souvent Cédulie lui donnait de l'argent.

C'était les dernières années que Mathias passait sur la construction. Il était content d'arrêter, mais ne se reposait pas pour autant. L'été, il allait cueillir des fraises, des framboises, des noisettes et le soir, il jouait aux cartes chez

ses cousines. Mais voilà qu'avec le temps, ces dames furent rappelées auprès de Saint-Pierre. Mathias ne restait jamais sans rien faire et trouvait toujours quelque chose pour s'occuper. Presque tous les jours, le couple Arsenault se rendait à la messe et la pieuse Cédulie croyait que ses prières les aidaient beaucoup à accepter les épreuves qu'ils traversaient.

Étant donné que plusieurs enfants de Marcel allaient maintenant à l'école du village, Cédulie décida de leur offrir le dîner. Les jeunes retournaient en classe avec un bon repas chaud dans le ventre au lieu d'un lunch froid. Denise accoucha une septième fois et donna une nouvelle fille au clan Arsenault. Marcel et Denise l'appelèrent France. Cinq ans plus tard, la maman récidiva et mit au monde son dernier garçon que les parents baptisèrent Serge. Quelle belle famille, huit enfants !

Cédulie garda Serge avec elle durant trois semaines, soit le temps que Denise se récupérait d'une césarienne. Mathias s'attacha rapidement au bébé. Le poupon ne dormait pas la nuit, alors le grand-papa prenait le rejeton avec lui et le berçait jusqu'aux petites heures du matin.

Mathias lisait des soirées entières et filait passer minuit. Tous les sujets l'intéressaient. Le lendemain, rien ne lui plaisait plus que de raconter ses découvertes à Cédulie. Quand les religieuses du Gîte de Saint-Alexis eurent vent de la passion de Mathias, elles lui offrirent les livres qui garnissaient les rayons de leur bibliothèque. Mais cela ne suffisait pas au lecteur affamé qui empruntait des volumes un peu partout. Quel beau passe-temps ! Même si à cause d'un bête accident survenu à l'âge de quatre ans où Mathias avait perdu un œil, cela ne l'avait jamais empêché de se débrouiller et de toucher à tout. Adroit, il avait fait toutes sortes d'ouvrages dans les chantiers, construit des

maisons et défriché et cultivé la terre. Il avait rapidement appris le secret de l'état du sol et de la quantité d'engrais à répandre, comment faire la rotation des lots, sans compter que selon Cédulie c'était lui qui faisait les clôtures les plus droites et l'automne arrivé, effectuait les plus beaux labours. Mathias entretenait soigneusement ses instruments et ses outils et gardait l'ordre dans tout. En plus de s'adonner à la lecture, le constructeur avait fabriqué une douzaine de cabanes à oiseaux, toutes plus jolies les unes que les autres, qu'il offrait aux gens du village. Il avait aussi fait une table de pichenottes, mais cela ne se vendait pas. Mathias excellait au jeu de dames et s'amusait à découdre le curé Michaud. Un jour, le prêtre invita Mathias à passer au presbytère afin d'obtenir une revanche, mal lui en prit, car il perdit son pari et se retrouva encore une fois devant un échec. Cédulie était fière de son homme...

Samedi 9 janvier 1982, à 7 h 53, les habitants de Saint-Alexis furent éveillés par un tremblement de terre, d'une magnitude de 5,7 à l'échelle Richter, s'étant produit dans la région de la Miramichi, au centre-nord du Nouveau-Brunswick. C'était le plus gros tremblement de terre à avoir frappé les Maritimes depuis 1929. Les gens n'avaient pas encore récupéré de leur surprise matinale quand 3 heures et demie plus tard, un deuxième choc, d'une magnitude de 5,1. Les sismologues, gens bien informés sur le sujet, conclurent qu'un tremblement double s'était produit dans la rivière Petite Miramichi Sud-Ouest. L'activité des séismes diminua graduellement et pendant 10 jours, la terre trembla.

Doux souvenirs

1983, année de souvenirs ! En juillet, par une merveilleuse journée où la chaleur et le soleil s'étaient invités en catimini, Mathias et Cédulie fêtèrent leur cinquantième anniversaire de mariage. Les jubilaires partagèrent ce grand bonheur avec leur famille immédiate ainsi que tous les frères et sœurs nés Gallant et leurs amis de l'Âge d'Or. Entourés de leurs huit petits-enfants, cette journée fut remplie de joie et de plaisir. Après une messe dite aux intentions des fêtés, tout le monde se rendit à la salle paroissiale pour le souper et la veillée. En plus de nombreux cadeaux qui leur furent offerts, les rejetons de Marcel composèrent une adresse attendrissante à l'intention de leurs grands-parents. Ce magnifique repas fut couronné par un immense gâteau, de quoi régaler la compagnie. Se rappelant les soirées d'autrefois, les invités profitèrent de cette occasion spéciale pour envahir le plancher de danse. Quelle belle veillée ! Tout le monde était joyeux et appréciait ce retour au village natal. Cette journée resterait mémorable et se graverait à jamais dans le livre de leur vie. Bien que Mathias soit déjà affaibli par un infarctus récent, la parenté coucha à Saint-Alexis. Le lendemain, le plaisir de se retrouver ensemble pour une seconde fois faisait ressurgir des souvenirs presque oubliés.

Les huit petits-enfants grandissaient bien. Seule la maladie de Marie-Line brisait l'harmonie. Mathias et Cédulie savaient bien que la fillette ne pourrait suivre les autres. Marie-Line connaissait son état, ce qui la rendait nerveuse et refermée sur elle-même. Elle se plaignait, disant que personne ne l'aimait et ne lui démontrait de l'affection. Elle réclamait plus d'attention, signifiant à ses parents que ses frères et sœurs passaient toujours avant elle,

ce qui était le cas dans bien des circonstances. Vivre avec sa famille naturelle devint trop difficile pour l'adolescente et les Services sociaux la placèrent dans un foyer d'accueil où tout semblait aller pour le mieux. Mais le bonheur fut de courte durée, car le couple qui l'hébergeait choisit de ne plus garder d'enfants. Marie-Line dut changer d'adresse. En ce nouvel endroit, la jeune fille se sentait comme une étrangère et n'était pas heureuse. Face à cet épineux problème, Cédulie et Mathias décidèrent de s'occuper de l'aînée pour une période de trois mois. Cédulie conduisit donc Marie-Line à l'hôpital de Québec, où elle avait déjà séjourné, afin de consulter les médecins. Elle trouvait que cette enfant était droguée par les pilules et qu'à son avis, elle en prenait beaucoup trop. Pourquoi les spécialistes changeaient-ils si souvent ses médicaments ? Malheureusement, personne ne lui donna la réponse. Après une longue réflexion, la jeune demoiselle démontra de l'intérêt pour la chose scolaire et décida de recommencer ses cours à l'école polyvalente, mais ce fut impossible, parce qu'elle faisait trop de crises d'épilepsie. Cédulie traîna donc sa petite-fille à l'hôpital de Mont-Joli où elle demeura un certain temps. Lorsque Marie-Line quitta le milieu protégé, elle prit un loyer en espérant qu'elle s'en sortirait avec un minimum de soutien. Au début, Cédulie lui apporta son appui dans sa recherche d'autonomie, l'assistant dans ses démarches et lui fournissant tout ce dont qu'elle avait besoin. Après cela, la vie de Marie-Line fut un véritable carrousel et tout se mit à débouler. Pour diverses raisons, l'adolescente changeait de logement et n'arrivait plus financièrement. Avec la petite pension qu'elle recevait, elle était incapable de couvrir ses dépenses. Tout allait de mal en pis. Sa santé se détériorait jusqu'à ce que l'ultime crise la terrasse. Marie-Line mourut seule le 14 décembre 1983.

Marcel accourut immédiatement auprès de sa fille et tout de suite, il sut que tout était fini. Et pourtant, les ambulanciers n'avaient pas ménagé leurs efforts pour la ramener dans l'univers des vivants. Jésus s'était souvenu qu'il y avait quelque chose de bon dans cette enfant et l'avait rappelé à lui. Tout le monde fut sous le choc, ses parents, ses frères et sœurs, ainsi que ses grands-parents. Personne n'avait le droit de mourir à cet âge... Cédulie pleura longtemps celle qu'elle avait portée à la Vierge le jour de son baptême et se consola de cette perte comme elle le put. Elle appela Marie-Line sa petite martyre. Ce Noël qui suivait de quelques jours le décès de l'aînée de Marcel et Denise resterait gravé dans les mémoires communes. Jamais Cédulie n'oublierait sa petite-fille qui avait tant besoin d'amour.

❖❖❖

Les jours passaient, apportant des joies et des peines. On ne peut pas toujours vivre dans la tristesse. Cédulie se rappelait qu'il y a longtemps, elle avait déjà été heureuse et qu'elle aimait rire et avoir du plaisir. Mathias avait subi un infarctus en 1981 et depuis, ses forces dépérissaient. Il était souvent hospitalisé et Cédulie le voyait progressivement s'affaiblir. Avant d'essuyer cette sournoise attaque, Cédulie et Mathias étaient entrés dans le club de l'Âge d'Or et allaient régulièrement *swingner* à la salle paroissiale. Mathias avait toujours été un excellent partenaire et personne ne pouvait le déloger du plancher de danse tant que lui ne l'avait pas décidé. Maintenant, la diminution de ses capacités lui faisait bien involontairement ralentir le pas.

Puis son énergie le quittait à vue d'œil pour finalement s'éteindre le 9 septembre 1985. Après 10 jours passés à l'hôpital, Cédulie ne croyait plus à un possible retour à la santé. Elle l'avait tellement vu souffrir. Elle mit beaucoup de temps à se consoler de la mort de Mathias et pensait à lui tous les jours. De là-haut, il devait certainement aider celle avec qui il avait vécu cinquante-deux ans. Cédulie fut bien obligée de tourner la page, de se réorganiser et de reprendre sa vie en main et de continuer toute seule. Elle apprit rapidement les rudiments du veuvage consistant à s'habituer à résoudre tout ce qui apparaît difficile. Heureusement, Marcel était près d'elle et la soutenait. Cédulie n'avait pas d'autres enfants sur qui compter et son fils, malgré sa santé précaire, lui rendait une part de l'attention qu'elle lui avait jadis donnée.

Un an après le décès de son grand-père, soit le 6 septembre 1986, Sylvie épousait Marcel Godin, l'élu de son cœur. À son tour, le 24 juillet 1987, Colette convolait en justes noces avec Bernard Francœur. Après ces unions, il était plus que raisonnable de fêter le vingt-cinquième anniversaire de mariage de Marcel et Denise. Toute la famille était présente et la petite cérémonie eut lieu au restaurant chez Pitre. Quelle bonne idée d'avoir souligné cet évènement ! Ces festivités terminées, les autres petits-enfants de Cédulie recommençaient allègrement l'école ou le travail.

Pourquoi donc les joies ne durent-elles pas tout l'été ? Cédulie avait particulièrement apprécié le mariage de Colette et de Bernard et avait eu le plaisir de recevoir de la visite pendant les vacances. Voilà que l'automne accompagné de ses couleurs s'enfilait derrière la chaude saison, prédisant l'arrivée des fêtes de Noël. À peine avait-elle eu le temps de pousser un soupir que les beaux jours étaient

déjà chose du passé. Le 14 décembre, en faisant une marche dans la neige, survint l'accident tant redouté. Marcel tomba et sa jambe se fractura à nouveau. Cédulie avait mal dans son cœur et dans sa chair pour ce fils si dépourvu de santé et qui traversait la vie en clopinant. L'ambulance le transporta à Rivière-du-Loup où on l'opéra d'urgence. Encore une plaque, encore des vis qui le rendaient très souffrant. Le jour de Noël fut des plus tristes pour sa famille. Heureusement, Colette avait eu la gentillesse de recevoir ses frères et sœurs pour le réveillon. Cette nuit-là, Sylvie tenait dans ses bras sa première fille, la petite Myriam. Au Jour de l'An, Marcel était de retour chez lui, mais avec l'obligation de revenir à l'automne pour que les médecins lui enlèvent le métal qui retenait la fracture. L'orthopédiste lui avait confirmé que les pièces posées précédemment avaient nui à l'os. L'arrivée à la maison ne se fit pas sans difficulté, car le malade détestait se faire servir par sa femme ou ses enfants et dès qu'il put agripper sa paire de béquilles, il commença à se débrouiller comme il le pouvait, prouvant sa volonté de vivre et de guérir. Jamais il ne montra d'amertume malgré la souffrance qu'il endura durant une grande partie de sa vie. L'automne venu, comme prévu, Marcel retourna à l'hôpital de Rivière-du-Loup afin qu'on lui enlève les plaques de métal. Grâce à son courage et sa confiance en Dieu, il était de retour à Saint-Alexis juste à temps pour les fiançailles de Ginette avec Sylvain Duchesneau. À Noël, durant la messe de minuit, ils échangèrent leur promesse de mariage. La joie se lisait sur le visage des filles de Marcel qui, avec leur conjoint, formaient autant de nouvelles familles, imitant ainsi leurs parents et grands-parents. Marcel adorait ses enfants et éprouvait de la peine de ne pouvoir leur donner davantage.

L'hiver se passa tant bien que mal. Marcel souffrait beaucoup, mais ne se plaignait pas et ce n'était qu'après de multiples radiographies qu'il dut être hospitalisé à Rivière-du-Loup pour une autre fracture. Après l'opération, les orthopédistes ne pouvaient lui garantir qu'il ne remarcherait, car les os de sa jambe n'avaient plus de vie. Cédulie était continuellement inquiète. Marcel cherchait à sortir pour ne pas rester à penser à sa triste condition. Il s'entourait de ses amis et dès qu'il le pouvait, il jouait du violon dans les soirées sociales.

Pendant ce temps, Sylvie accoucha d'une seconde poupée et qui, selon toute vraisemblance, se prénommerait Désirée. En même temps, Colette annonçait à ses parents l'arrivée d'une petite Christine. Une fois tous ces poupons baptisés, ce fut au tour de Ginette et Sylvain d'offrir aux Arsenault leur premier petit-fils qui s'appellerait Michaël. Déjà Denise et Marcel se trouvaient heureux de pouvoir bercer leurs quatre petits-enfants. De son côté, Cédulie remerciait le ciel de lui avoir donné quatre arrières-petits-enfants en parfaite santé et qui faisaient la joie de sa vie.

Durant tout l'été, Cédulie profita de son garçon et de sa famille. Une belle saison chaude et ensoleillée comme on les aime. Souvent, le dimanche, tous allaient manger près de la mer et s'amusaient à dénicher les coques qui s'enfonçaient dans le sable à la vitesse de l'éclair. Un petit feu et tout le monde dégustait les mollusques sur place. Quel magnifique été ! Par contre, Marcel souffrait de ses opérations antérieures et vivait continuellement sur un stress et une inquiétude. Il aurait tellement désiré faire autre chose de sa vie que d'être au crochet de la société. Il se sentait diminué et parfois, l'impatience le gagnait parce qu'il ne pouvait accomplir ce qu'il voulait. Il aurait tant aimé aider ses enfants. Il disait fréquemment :

— J'ai de bons enfants, mais je ne suis d'aucune utilité pour eux.

Grâce à sa foi en Jésus, il avait traversé toutes les épreuves que l'existence lui avait infligées et chacun en fut témoin, il avait été bien servi et plus souvent qu'à son tour. Marcel avait de l'ambition, mais ne pouvait rien faire. La tristesse l'envahissait.

— Je sais que je finirai ma vie dans un fauteuil roulant.

Malgré l'empathie que tout le monde lui manifestait, Marcel restait seul avec sa peine. Par un beau mois de septembre, alors qu'il travaillait dans le jardin avec Denise et préparait la terre pour le printemps prochain, un accident arriva. Ce fut le dernier... Le 25 septembre 1990, Marcel tomba pour ne plus se relever. Fracture du bassin et de la hanche du côté de sa jambe valide. L'ambulance le transféra à Saint-Joseph de Rimouski. Quelle douleur atroce pour lui et pour les siens ! Après quelques jours, le centre hospitalier fit savoir à sa famille que son état était très grave. Pourquoi personne ne s'était-il précipité à son chevet ? Cédulie l'ignorait, car tout le monde croyait qu'il s'en tirerait comme les autres fois. On avait l'habitude de ce genre d'alerte. Peu de temps après, Denise reçut un second coup de téléphone pour lui dire de se rendre auprès de monsieur Arsenault, qu'il était fini. Fatiguée de se battre, la première pensée de Cédulie fut que Dieu le voulait ainsi. Marcel mourut seul, sans sa famille pour lui tenir la main et lorsque celle-ci arriva, c'était pour le voir décédé. « Pauvre enfant, l'unique enfant de son cœur » pleurait Cédulie, jamais la plaie de son âme ne réussirait à guérir. Dieu le lui avait donné et l'avait repris cinquante-trois ans plus tard.

Voici le cri du cœur de Cédulie. Il est rempli de souffrance :

— Mais il reste tes enfants qui sur la terre continueront ce que tu n'as pas pu réaliser. Tu leur as montré le chemin de la foi en l'Église et tu n'as rien à te reprocher de ce côté. Tu démontrais beaucoup de sympathie pour les malades que tu comprenais plus que tout autre et tu as visité beaucoup de personnes au salon mortuaire. À ton tour, beaucoup de monde, je dirais même une foule, t'a visité lors de ton décès. Pourquoi as-tu attiré tant de personnes ? Dieu seul le sait. Tout le monde savait le courage dont tu avais fait preuve. Et l'église était remplie. Qu'est-ce que cela voulait dire, sinon une preuve de ta croyance et de la présence de Dieu ? La température était chaude ce, 29 septembre 1989. Il y avait quelque chose de divin et je l'ai senti. Malgré la peine, c'était par contre une grande consolation pour toute la famille d'assister à la fin de ta vie de souffrance que tu supportais avec résignation. »

Pas une journée ne se passait sans que la pensée de Cédulie monte vers ses trois chéris. Que Dieu garde à jamais son mari, son fils et sa petite-fille. Ils étaient ses protecteurs en cette vie en attendant de les retrouver un jour.

Quand Cédulie pensait à ses frères et sœurs qui étaient venus pour le décès de Marcel, elle voyait que la famille était unie et que tous s'aimaient. Son fils souhaitait une fraternité semblable pour sa propre descendance, parce qu'il n'avait pas connu la joie d'avoir de fratrie. Il en avait tant souffert.

Cédulie écrivait ces lignes le 31 janvier 1990. Ces évènements difficiles à traverser, elle ne les avait pas oubliés. Elle avait de bons petits-enfants et elle les chérissait plus que tout et ils lui rendaient bien cet amour. Mathias avait souvent dit :

— J'aimerais vivre assez longtemps pour voir ce que mes petits-enfants feront dans la vie.

Le soir, Cédulie priait pour chacun d'eux avant de s'endormir. Lorsque son mari s'affairer dans le boisé d'érables ou sur leur ferme, sa femme lui demandait :

— Pourquoi travailles-tu autant ?

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour mes descendants.

Comme il avait souffert de constater que son fils n'avait pu suivre la voie toute tracée, comme prévu. Lorsqu'il avait vendu sa terre, Mathias en avait fait une maladie qui l'avait emporté. Mais toutes ces choses étaient la volonté de Dieu.

Cédulie continuait sa vie dans sa maison avec la solitude pour lui tenir compagnie. Elle voulait vivre sans faire de peine et sans donner de troubles à personne et elle demandait à son Jésus de ne pas être un fardeau pour ses semblables. Elle demeurait active et autonome autant que sa santé le lui permettait. Quand la maladie arriverait, alors il serait temps de décider quel changement elle devrait effectuer. La sainte messe était son réconfort et sa consolation. L'homme existait-il pour avoir du bonheur ou de la joie ? Ç'aurait été trop beau. Tout le monde, à un moment ou l'autre, passait à travers des épreuves et ne pouvait pas dire qu'il était parfaitement heureux. Chaque jour dans un foyer, les gens rencontraient des obstacles, il fallait s'y attendre. Cédulie avait reçu plusieurs chances de refaire sa vie et un ami aurait rempli sa solitude, mais elle n'avait pas voulu tout recommencer. Elle croyait qu'elle était bien telle qu'elle était. Peut-être qu'un compagnon l'aurait décidée à faire les voyages qu'elle refusait de faire

seule. Elle n'avait pas été gâtée beaucoup durant la crise de 1930. Lorsque Cédulie et Mathias furent plus à l'aise, ils avaient entrepris quelques belles randonnées. Cédulie n'était pas une personne à se laisser aller à l'ennui. Au courant de l'hiver, elle découvrit la pétanque qui répondait à son besoin d'être active, de rencontrer des gens et de se livrer à une compétition amicale avec les athlètes de l'Âge d'Or. Ce regroupement lui offrait aussi une belle occasion de jouer aux cartes et de danser. Mais lors de veillées, Cédulie se sentait souvent triste, car elle pensait trop à celui qui manquait.

Puis Cédulie toucha au théâtre et s'affaira à la préparation des pièces qu'elle avait elle-même écrites. Portant à la fois le chapeau de femme de plume, de metteur en scène et de comédienne, elle remporta un vif succès lors des fêtes du 125e anniversaire de Saint-Alexis ainsi qu'à d'autres circonstances. Tous les jours, on pouvait retrouver la veuve à la messe de quatre heures. On lui demandait souvent de faire la lecture du dimanche et c'était avec joie qu'elle répondait oui. L'association de l'Âge d'Or possédait sa propre chorale à laquelle elle s'était jointe et elle paraissait contente d'animer l'office. Une des activités préférées de Cédulie était de rendre visite aux pensionnaires du Gîte. Un court tête-à-tête faisait toujours plaisir aux vieilles personnes. Un jour, qui sait quand, son tour arriverait, et rien ne pourrait malheureusement le retarder, Cédulie Arsenault serait une de celles-là. Mais en attendant, elle désirait bien vivre et s'occuper de ses petits-enfants. La grand-maman aimait tellement ces petits, mais déplorait qu'ils soient devenus déjà trop grands. Ils étaient le prolongement d'elle-même, portant chacun une minuscule partie de ses qualités et de ses défauts. Elle voulait tant qu'ils soient heureux, non pas que leur vie soit

sans labeur, non, car c'était dans la besogne que l'on découvrait ce qui nous fait progresser. Cédulie ne regrettait rien de son existence qui se résumait à un travail continuel. Elle y avait trouvé le contentement d'avoir fait son possible et surtout, cette foi ferme que la récompense promise ne serait pas accordée ici-bas. Elle avait acquis la certitude inébranlable que les années difficiles qu'elle avait traversées n'auraient pas pu être accomplies autrement. Marquée par les épreuves, la vie ne l'avait pas épargnée, mais lui avait également donné de grandes joies, sinon le quotidien serait vite devenu invivable.

Le 30 juin, la famille Gallant se joignit à celle de Jomphe pour fêter le cinquantième anniversaire de mariage de Lucie et Léo. Quelle belle occasion de retrouver ses frères et ses sœurs, ses neveux et ses nièces, ainsi que ses cousins et ses cousines ! Puis le 20 juillet 1990, Cédulie assistera à l'union de sa petite-fille Ginette avec Sylvain Duchesneau. Mais au-delà de ces réjouissances, l'horloge du quotidien continuait à sonner les jours. Parfois, le temps de quelques heures, Cédulie se réappropriait sa solitude, sa compagne des mauvais jours. Malheureusement, ce lot échoyait souvent à la vieillesse. Cédulie favorisait les rencontres avec ses amies et, dans la majorité des cas, le sujet de discussion tournait autour de la vie des années 30 qui différait tellement de celle d'aujourd'hui. À présent, tout paraissait plus facile, si bien que l'argent et le luxe étaient devenus un idéal à atteindre. Et en dépit de tous ces biens, le bonheur ne semblait pas au rendez-vous. Sans y penser, la nouvelle génération entrait dans ce cortège, fonçant yeux fermés et tête baissée dans cette tourmente. La jeunesse s'enivrait de posséder jusqu'à ce qu'un jour, elle s'aperçoive combien ils se sentaient malheureux malgré tout ce confort. Cette abondance ne

donnait pas grand-chose parce que l'essentiel n'y était pas. Dieu n'habitait plus leur vie. Tous désiraient vivre sans Lui et n'avaient plus besoin de Lui. Pourquoi tant de mariages brisés, de séparations, de fatalités qu'on se fabriquait et surtout plus de pardon ? Les modalités de travail s'organisaient de façon à ce que les conjoints ne prennent plus le temps de se parler et de s'aimer. Cédulie trouvait ces jeunes couples plus affligés que ceux qui avaient connu la grande pauvreté et quand seule la besogne bien accomplie rendait heureux. Les parents de 1990 ne s'arrêtaient pas une minute pour voir le sourire de leur petit dans son berceau. Au contraire, aujourd'hui ils essayaient de le tuer parce qu'il dérangerait leur vie facile et leur plaisir. Peut-être un jour réaliseraient-ils qu'en voulant accumuler toujours plus, ils avaient perdu la joie d'avoir un enfant et que leur existence était devenue fade. Mais les jours étaient si courts, mieux valait ne pas juger personne. « N'amassez pas de trésor sur la terre, disait le grand Sage, car une fois mort, vous ne les apporterez pas. »

Il y a quelques jours, Cédulie fêtait ses soixante-quinze ans et possédait plus de temps libre que ceux qui travaillaient. Le quotidien n'était pas rose pour tout le monde. Il n'y avait qu'à observer ceux qui peinaient pour rejoindre les deux bouts. Tous ne jouissaient pas de salaires comme les gros messieurs, mais faisaient plutôt partie du groupe des laborieux. Ils s'estimaient heureux avec leurs trois ou quatre enfants comparés à ceux qui n'en voulaient pas du tout. Quelle différence entre ces deux classes de notre société ? Cédulie envisageait l'avenir avec inquiétude. Son beau pays, le Canada, où il faisait si bon vivre à l'abri des guerres, verrait-il un jour son territoire en proie à ces tueries ? Le vieux commandement du Christ « Aime ton prochain » avait l'air démodé.

Il fut un temps où le petit peuple se laissait embarquer par les politiciens, faute d'instruction. Habitué de se taire, personne ne s'avançait pour parler des troubles qui survenaient et les accablaient sur leur terre. Ces gens se sont éduqués le plus qu'ils ont pu et la radio aussi bien que la télévision rapportaient des faits incroyables, mais cruellement vrais. Et comment qualifierait-on le sort réservé à la nature ? Que faire avec la pollution qui abîmait tout et ces chutes de température qu'on taxait d'anormales ? Où sont passés les magnifiques étés de nos enfances, la douce chaleur des soirées où on pouvait veiller dehors ? Maintenant, la supposée belle saison envoie des cataclysmes tous aussi terribles les uns que les autres, des tremblements de terre ou des explosions atomiques souterraines. Qui pourrait arrêter ça ? Même les poissons de la mer ne veulent plus vivre dans nos eaux corrompues et les oiseaux meurent d'avoir mangé les moustiques empoisonnés de nos forêts. À qui la faute ? À chacun. Il y a cinquante ans, personne ne s'occupait de la nature. Aujourd'hui, les sols sont contaminés et les arbres malades. Où cela mènera-t-il ? Il faudra lutter pour survivre dans cette atmosphère irrespirable. Tout ceci donne à réfléchir et oblige tout le monde à mettre un peu de bonne volonté pour que leurs descendants n'aient pas à souffrir de cette imprudence. Pourtant, les problèmes persistent dans les pays sous-développés, au Canada, dans la belle province et les petites paroisses. On devrait peut-être commencer à faire attention. Oui, les pauvres existent et il y en aura toujours et tous n'ont pas le même talent pour se débrouiller dans la vie.

Cédulie espère que ceux qui auront lu ces quelques lignes ne seront pas trop attristés par toutes ces épreuves, mais lorsqu'ils seront âgés, ils pourront raconter à leur tour ce qu'ils ont vécu. Elle leur souhaite des jours merveilleux.

Quant à elle, Cédulie croit que la vieillesse avance à grands pas et que Jésus est là et qu'il l'aidera à accomplir le bien pour ce qui reste de parcours. Que sa propre histoire devienne l'exemple d'une vie bien remplie. Cédulie ne regrette rien et attend la récompense promise à ceux qui ont accepté de faire leur possible. Elle souhaite à ses parents, ceux qui ont aussi travaillé très fort pour ouvrir ce coin de pays, que la gratification soit grande pour eux et qu'ils veillent sur leurs enfants.

À tous, je vous aime.

Cédulie Arsenault

Cédulie est décédée le 29 août 1996. Comme aucune autopsie n'a été faite, nous ne pouvons qu'émettre des suppositions sur la raison de sa mort. Toute sa famille et ses amies ont pleuré cette pionnière, cette femme vaillante qui possédait un cœur grand comme le monde. Non seulement était-elle capable d'aimer, mais elle possédait également un regard sur notre société qui nous interpelle.

Par le biais des écrits de Cédulie, j'ai mieux connu l'homme qui vivait à ses côtés. Par son opiniâtreté, son acharnement et sa persévérance, Mathias m'a captivée et j'ai retrouvé en lui les qualités des bâtisseurs du Québec.

Je remercie les petits-enfants de Cédulie de m'avoir permis de garder vivante la mémoire de celle qui a laissé l'empreinte de ses pas dans la terre de notre nation. La boue de l'arrière-pays souille encore ses souliers.

Lina Savignac

Aux Éditions la Caboche
www.editionslacaboche.qc.ca

HUMOUR

Maurice Nadeau	*Dictionnaire humoristique d'un libre penseur* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2e éd.* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2*

MÉMOIRES

Henri Beaudout	*Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard	*Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire	*Si l'on s'arrêtait* *Au fil des jours* *Au gré du vent* *S'écoule le temps... En trois temps*

RÉCIT

Lina Savignac	*Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

Claude Daigneault	*Le culte des déesses, tome 1* *Le courage du mouton, tome 2* *Petite vengeance deviendra grande* *Une fille, ça ne pleure pas* *Les Frincekanoks* *The child who dreamt of becoming a tree*
Marc Fleury	*Le Spleen du carré St-Louis* *Shaktis*
Sylvain Goulet	*L'ermite millionnaire* *Bleu-vert d'été*
Monique Michaud	*Le dernier regard* *Voisines de coeur*

ROMAN

Lina Savignac	*Éva, Eugénie et Marguerite, Tome 1* *Lili, Tome 2* *Charles, Tome 3* *La maison sur la grève* *L'Irlandais, Elwin, Tome 1* *L'Irlandais, Martin, Tome 2* *L'Irlandais, Les descendants, Tome 3*

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet	*Susciter une réflexion qui t'appartienne, 2e éd.*
Francyne Nadeau	*Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie	*Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Sylvain Goulet	*Disparition suspicieuse*
Yvan Savignac	*Le projet Panatium* *La piste maudite*
Alain Trudeau	*Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

Claude Daigneault	*Une amitié explosive*	*An explosive friendship*
	Le grand projet	*The big project*
	Pyro fugue	*Pyro runs away*

Album 4-6 ans

Lina Savignac	*Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne* *Fridolin. l'homme de paille et Rutina l'ânesse*

Achevé d'imprimer au Québec
en novembre 2014
sur les presses de

Hommages aux bâtisseurs